

IMAGE DE LA FEMME DANS *L'INTERIEUR DE LA NUIT* ET *CONTOURS*

DU JOUR QUI VIENT

DE LEONORA MIANO

THESIS SUBMITTED TO THE GRADUATE SCHOOL

UNIVERSITY OF GHANA

BY



IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE AWARD

OF THE MASTER

OF PHILOSOPHY DEGREE IN FRENCH

JULY 2015



IMAGE DE LA FEMME DANS *L'INTERIEUR DE LA NUIT* ET *CONTOURS DU*

JOUR QUI VIENT

DE LEONORA MIANO

THESIS SUBMITTED TO THE GRADUATE SCHOOL

UNIVERSITY OF GHANA

BY

KOSSIVI QUENUM

(10234468)



IN PARTIAL FULFILMENT OF THE REQUIREMENTS FOR THE AWARD OF

THE MASTER

OF PHILOSOPHY DEGREE IN FRENCH

THESIS SUPERVISORS: 1. PROFESSOR AUGUSTINE HELDFRED ASAAH

2. DOCTOR W.K.AZANKU

JULY 2015

DECLARATION

This is to certify that this thesis is the result of research undertaken by **KOSSIWI QUENUM**, towards the award of the Master of Philosophy Degree in French in the Department of French, University of Ghana.

.....

.....

Kossivi Quenum

Date

Student

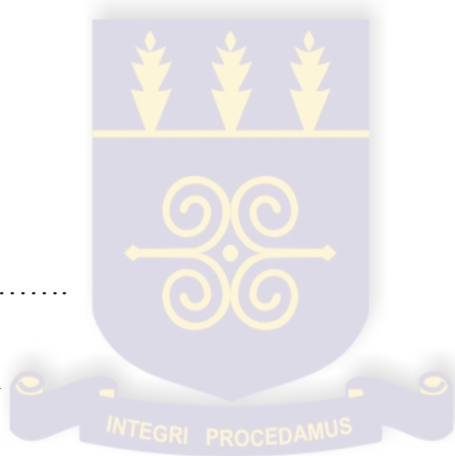
.....

.....

Professeur A.H. Asaah

Date

Principal Supervisor



.....

.....

Docteur W.K.Azanku

Date

Second Supervisor

DEDICACE

Je dédie la présente thèse à la femme, à ma mère.



REMERCIEMENTS

Nous rendons grâce à Dieu pour nous avoir donné l'inspiration et l'énergie nécessaire pour réaliser ce travail. Nous remercions nos directeurs de mémoire, Professeur A. H. Asaah et Docteur W. K. Azanku. Nous remercions également toute personne qui de près ou de loin a contribué à la réussite de ce projet.



ABSTRACT

A number of research works have investigated civil wars, cannibalistic rituals, the hypocrisy of religion, rawest topics developed by Léonora Miano in her first two novels: *L'intérieur de la nuit* (*Dark Heart of the night* in English) and *Contours du jour qui vient*. The aim of this study is to identify and analyse the image of women in *L'intérieur de la nuit* and *Contours du jour qui vient*, both contemporary works whose main characters were young women: Ayané and Musango respectively. This is certainly not by chance but on purpose. How are women represented? Our theoretical framework is feminism, a theory which we deem useful for the analysis and description of our corpus. The result of this study shows that despite their young age the two main characters: Ayané and Musango, revolt against injustice and gain freedom vis-à-vis the radical African tradition.

The study concludes with a summary of different portraits of female characters in the two novels of Léonora Miano.

Key Words: Woman, Representation, Image, Feminism, Revolt, Injustice, Freedom.

SOMMAIRE

DECLARATION	i
DEDICACE.....	ii
REMERCIEMENTS	iii
ABSTRACT	iv
SOMMAIRE.....	v
INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	1
CHAPITRE I	
LA REVUE DE LITTÉRATURE	12
1.1 Etude des travaux antérieurs	12
1.1.1 Le travail de Ikhlas Siddig Mohamed Ahmed	12
1.1.2 Le travail de Janice Spleth	14
1.1.3 Le travail de Marie Julie Nguetse	15
1.2 Le cadre théorique	17

CHAPITRE II

L'IMAGE PLURIELLE DE LA FEMME DANS <i>L'INTERIEUR DE LA NUIT</i>	21
2.1 Le résumé de l'œuvre	21
2.1.1 La femme dans l'espace social d'Ekus	23
2.2 La femme comme mère	24
2.3 La femme émancipée	35
2.4 La femme phallique	47

CHAPITRE III

L'IMAGE PLURIELLE DE LA FEMME DANS <i>CONTOURS DU JOUR QUI VIENT</i>	57
3.1 Le résumé de l'œuvre	57
3.1.1 La femme dans l'espace social de Sombé (Mboasu)	57
3.2 La femme cruelle et ignorante	59
3.3 La femme marginalisée	68
3.4 La femme révoltée	74
3.5 La femme de bonté	79
3.6 La femme religieuse	84

CHAPITRE IV

LES POINTS DE DIVERGENCE ET DE CONVERGENCE

ENTRE LES IMAGES DE LA FEMME DANS LES DEUX ŒUVRES	87
4.1 Les points de convergence	87
4.2 Les points de divergence	97
CONCLUSION GENERALE	108
BIBLIOGRAPHIE	113



INTRODUCTION GENERALE

Depuis quelques décennies, le féminisme tente de conférer à la femme les mêmes droits qu'à l'homme. La littérature étant l'un des moyens d'expression de prédilection de ce courant de pensée, l'on pourrait se demander : Comment est représentée l'image de la femme dans cette littérature ?

La femme, dans notre société se veut égalitaire. A côté de cette grande question on peut aussi s'interroger : sur l'image de la femme par la femme, étant donné que l'auteur des deux textes littéraires sur lesquels nous travaillons est une femme.

Nous pourrions également nous pencher sur le type de féminisme que l'auteur essaye de développer : radical, modéré, ou bien carrément un nouveau type. Mais bien avant, voici un point de vue biblique sur lequel plusieurs personnes se basent généralement pour situer la place de la femme dans nos sociétés d'hier et même d'aujourd'hui, du moins après la rédaction de la Bible puisque la question de la place de la femme en société, existe bien avant la rédaction de la Bible.

Et Jéhovah Dieu dit encore : " Il n'est pas bon que l'homme reste seul. Je vais lui faire une aide qui lui corresponde " [...] Alors Jéhovah Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme et, pendant que celui-ci dormait, il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis Jéhovah Dieu bâtit en femme la côte qu'il avait prise de l'homme, et il l'amena vers l'homme. Alors l'homme dit : " Celle-ci est enfin l'os de mes os et la chair de ma chair. Celle-ci sera appelée Femme, parce que de l'homme celle-ci a été prise. "» Genèse chapitre 2, 18-25 des *Saintes Ecritures* (Traduction du monde nouveau), édition révisée de 1995.

«Mais je veux que vous sachiez que le chef de tout homme, c'est le Christ ; et le chef de la femme, c'est l'homme. » (1 Corinthiens 11 :3). Alors que la plupart des gens passent leur temps à citer ces passages de la Bible, la place de la femme, continue toujours à soulever des polémiques dans la société humaine.

En effet, la tradition a créé une sorte de distribution symbolique des rôles, une répartition sexuelle où la femme est restée longtemps comme une auxiliaire de l'homme, de son mari ou de son père. Elle s'est vue assignée, un rôle domestique et secondaire. C'est à juste titre que Montaigne cité par Michèle Lachowsky, parle d'elle en ses termes « La plus utile et honorable science et occupation à une femme est la science du ménage» (Michèle Lachowsky 2005) ou encore «la femme ne peut être que ménagère ou courtisane» (Marie-Thérèse Coene, 2002 :112). Quant à Proudhon, cité dans le travail de Silvestre, Robert, il pense que « L'homme et la femme peuvent être équivalents devant l'Absolu : ils ne sont point égaux, ils ne peuvent pas l'être ni dans la famille, ni dans la cité » (Silvestre R. 2002). Il va jusqu'à dire que «Une femme qui exerce son intelligence devient laide, folle et guenon» (Descarries, F. 2005), ou encore «l'homme est principalement une puissance d'action, la femme une puissance de fascination» (Diouf, Makhtar : 2012). L'homme est actif, la femme est passive, elle rêve, elle sent. Il est fort, elle est belle, faible et soumise.

La femme, sous la domination phallique est toujours perçue comme une 'usine de fabrication d'enfants', son rôle premier est associé à la procréation comme si elle n'est bonne qu'à cela. Le Nouveau Larousse Illustré (1898), la définit comme suit : «Femme, femelle de l'homme, être humain organisé pour concevoir et mettre au monde des enfants». Pour Proudhon la signification de la femme sur la terre est de se jouir « de tous les respects domestiques, de toutes les joies de la maternité.» (Proudhon, 1875 :217-218). Dans le même ordre d'idées, J. Michelet dans son œuvre *La Femme*

(1859 :120) affirme en outre, que la femme doit aimer et enfanter, c'est là son devoir sacré. Ce devoir dont parle la Bible dans Genèse 3 : 16 où il est dit à la femme « j'augmenterai beaucoup la douleur de ta grossesse ; c'est dans les souffrances que tu mettras au monde des enfants, et vers ton mari sera ton désir, et lui te dominera ». Alors le sort de la femme est scellé. Son infériorité par rapport à l'homme est confirmée. Son allégeance à l'homme devient un devoir.

Il faudra en effet attendre le milieu du 20^{ème} siècle pour que la femme soit reconnue comme un citoyen responsable dans la communauté et obtienne le droit de vote en France par exemple, suite à la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne d'Olympe de Gouges (1791). Cependant jamais le statut de la femme dans la société n'a posé plus de questions à l'échelle mondiale qu'il n'en pose aujourd'hui. Comme dit Pierrette Herzberger-Fofana (2000), «Parmi les événements sociaux qui ont bouleversé notre siècle, la question féminine demeure au cœur du débat et donne lieu à de vives controverses». C'est donc à juste titre que nous avons choisi de nous pencher sur ce sujet qui, nous semble-t-il, est d'une brûlante actualité. Ainsi, plusieurs questions sous-tendent notre recherche.

Présentation de la problématique

Le débat autour de l'image de la femme est un vieux débat. Un débat qui a soulevé beaucoup de polémiques dans nos sociétés, à l'instar de la société africaine dominée par un système patriarcal. Ce débat a fait également couler beaucoup d'encre, notamment dans la littérature africaine : grenier des traits culturels ainsi que la pensée africaine ; la condition de vie ; les problèmes et les aspirations de la femme africaine.

Partant du féminisme : une théorie qui rejette le sexisme et les préjugés contre les femmes, ce travail vise à mener une réflexion autour l'image de la femme dans la

littérature africaine? Plus précisément dans *L'intérieur de la nuit* et dans *Contours du jour qui vient*, deux romans de Léonora Miano.

Questions de recherche

- Quelle est l'image de la femme dans *L'intérieur de la nuit* et dans *Contours du jour qui vient* ?

- Quel est le statut de la femme dans la société de Mboasu ?

- Y-a-t-il une différence ou une similitude entre l'image de la femme dans les deux œuvres : *L'intérieur de la nuit* et dans *Contours du jour qui vient* ?

C'est donc à toutes ces questions que sera consacré le présent travail dont nous formulons une hypothèse générale.

Hypothèse de recherche

Pour hypothèse de recherche nous dirons qu'à la lecture de *L'intérieur de la nuit* et du *Contours du jour qui vient*, nous sommes d'emblée frappés par une image multiple de la femme. Devant cette image arc-en-ciel de la femme, la ressemblance et la différence dans les deux romans sont certaines. Mais force est de constater dans un premier temps que cette image multiple de la femme rime, dans l'optique de l'homme avec 'sexe faible', l'homme, 'sexe fort' est le chef.

A Eku par exemple, dans la première partie de *L'intérieur de la nuit*, la place de la femme est au foyer ou au champ, contrairement à l'homme. Elle est reléguée au second rang et se voit octroyer un rôle secondaire. L'égalité entre elle et l'homme est alors illusoire voire utopique.

Dans la seconde partie du même roman l'homme perd son pouvoir parce qu'il n'a pas su être à la hauteur de son devoir de chef, il n'a pas su protéger son village contre les rebelles. Il est chassé de son piédestal par la femme.

Il nous semble également important de présenter une justification de notre sujet.

Justification du choix du sujet

La question de la place, de la représentation ou l'image de la femme devient quasi permanente dans nos actualités en Afrique. Influencer par l'avènement du féminisme, la femme devient plus vocale et sors de son mutisme. Elle s'accapare de la parole et conteste le pouvoir du mâle. Et c'est à juste titre qu'Ikhlal Siddig Mohamed Ahmed cite dans son travail (Ahmed, I.S.M. 2011) «les hommes écrivent sur les femmes, à l'image de ce qu'ils ont connu et vécu. Il y a toute une partie de notre expérience qui n'est pas écrite. Elle commence à être représentée depuis que les femmes écrivent et c'est beaucoup plus enrichissant ».

La femme, en occurrence la femme africaine, longtemps considérée comme 'sexe faible' par les hommes, présentée par la tradition comme un sous-homme, qui n'a que des devoirs, s'émancipe et change le fusil d'épaule et lutte pour le renversement du statu quo, mis en place par le système patriarcal. Elle raconte son propre histoire, refuse désormais d'appartenir à l'homme comme un bien personnel. Elle refuse d'être, pour parler comme Simone De Beauvoir, une construction sociale (De Beauvoir, S. 1949), et revendique, au nom d'une liberté sacrée de l'individu, le droit inaliénable de devenir un «être humain» autre que celle des stéréotypes traditionnels. Nous nous sommes demandés, si l'homme voit la femme comme 'sexe faible', comment la femme africaine se voit elle, elle-même, dans cet ère où le féminisme bat son plein. D'où le choix de ce sujet: l'image de la femme dans *L'intérieur de la nuit* et *Contours du jour*

qui vient de Léonora Miano. Nous nous intéressons à la représentation que Miano, une écrivaine africaine, fait de la femme dans ces romans. La représentation de la femme par la femme.

Longtemps écartée du pouvoir, cantonnée à jouer un rôle mineur, la femme africaine influencée par le vent féministe, à travers ses multiples colloques en Afrique et dans le monde, revient au galop pour réclamer une égalité et une revalorisation de sa personne et de sa place dans la société africaine. Cette prise de position féministe a marqué plusieurs domaines de recherches parmi lesquels la littérature en général, la littérature francophone subsaharienne en particulier.

En effet, en littérature subsaharienne francophone, il faudra attendre jusqu'au XXème siècle pour voir des écrits traitant de la question de la femme. Léopold Sédar Senghor dans son poème « Femme noire » dans *Chants d'ombre* (1945), où il fait l'éloge de la femme, bien que d'aucuns voient derrière cette éloge, une ironie, l'accentuation d'un rôle que le système patriarcal impose à la femme, ce poème a permis une prise de conscience de l'image que l'homme a de la femme, l'image de la femme vu par l'homme ; Marie-Claire Matip dans *Ngonda* (1958) où la question de l'instruction de la femme est soulevée ; Sembène Ousmane dans *Xala* (1973); Ken Bugul dans *Baobab fou* (1982), où elle présente une nouvelle image de la femme autre que celle de la femme traditionnelle, pour ne citer que ceux-là. Elles sont légion, ces dames qui ont pris sur elles le devoir de revaloriser l'image de la femme, de défaire la femme des carcans de la tradition.

Et pour sortir de ce cercle vicieux, pour arriver à ses fins, la femme intellectuelle, émancipée, s'est adonnée à la littérature. Cet art lui a permis de recouvrer la voix. Elle décide de briser le silence, de briser le tabou, de mettre à nu le phallus sur

la place publique du village, figurativement parlant. La femme docile, celle qui considère sa situation d'infériorité et de marginaliste comme une fatalité, celle chantée par les poètes de la Négritude, les "Doguicimi" pour faire allusion à ce personnage à travers lequel Paul Hazoumé a fait l'éloge de l'image traditionnelle de la femme «Je suis ta propriété, et prête à souffrir tous les supplices qu'il te plairait d'exercer sur moi afin d'oublier tes peines» dans son œuvre *Doguicimi* (1938, p.70), est morte et laisse renaître de ses cendres à la manière d'un phénix, une nouvelle femme africaine, une femme africaine rementalisée, remodelée.

C'est dans cette perspective et avec cette mentalité que les femmes se sont levées pour s'approprier un art : la littérature africaine, un domaine qui était jadis l'apanage de l'homme pour créer une littérature féminine où le féminisme est exalté. Il est important de souligner que cette prise de conscience de la femme africaine a été influencée par le féminisme occidental.

Ce courant, défini par Ute Gerhard (2004) dans son article *Concepts et controverses*, publié dans l'ouvrage de Gubin Eliane, et al., *Le siècle des féminismes*, comme

L'ensemble des tentatives menées par des femmes pour leur reconnaissance, leur autodétermination, leur participation politique et le respect de leurs droits. L'objectif visé est double : d'une part, la libération ou la liberté de décision de chaque femme en tant qu'individu, et d'autre part, la transformation fondamentale de la société et de son ordre des genres.

Il est également défini par P. Bourdieu dans *La Domination masculine* (1998) et cité par Françoise Collin dans son article «Féminisme – Les théories», comme :

Un mouvement complexe à la fois politique, social, culturel et intellectuel, qui s'est affirmé dans le dernier tiers du XXe siècle au sein de la culture occidentale (Etats-Unis et Europe) pour s'étendre ensuite, sous des formes diverses, à toutes les régions du monde. Il met théoriquement et politiquement en question la relation entre les sexes qui a assuré séculairement «la domination masculine».

Mais pour Simone de Beauvoir (1972 : 503) :

Le féminisme s'est fait connaître par des manifestations plus ou moins spectaculaires et par une abondance littéraire [...]. Ce que ces femmes réclament, ce n'est pas une émancipation superficielle, mais la «décolonisation» de la femme, car elles se considèrent comme des «colonisées de l'intérieur». Exploitées en tant que ménagères à qui la société extorque un travail non rétribué, elles sont victimes d'une discrimination sur le marché du travail : on leur refuse des chances et des salaires égaux à ceux des hommes.

De surcroît Madame Germaine Le Goff (1891-1986), surnommée éducatrice mythique ou l'africaine blanche, émet ses propos dont François-Xavier Freland fait mention dans sa biographie « la femme noire africaine n'existe pas dans l'esprit du colonisateur [...]. Et sans égalité des sexes, il n'y a aucun progrès possible, ni en France, ni en Afrique, ni ailleurs».

En effet beaucoup de temps s'est écoulé depuis l'ère des indépendances, avant que la femme africaine ne décide de partager ses soucis avec le monde. Ce retard est dû en partie à un taux très élevé d'analphabétisme dans le rang de la gent féminine. Un fait qui a été si bien souligné par Lilyan Kesteloot dans son *Histoire de la littérature négro-africaine* (2001). Malgré son retard, la femme a su se relever, retracer sa destinée et lui

donner un devenir radieux. «Cependant, c'est véritablement à partir de 1980 que la littérature (africaine) va connaître un virage important avec l'entrée fulgurante des femmes qui ont décidé de ne plus laisser le champ de la littérature qu'aux seuls hommes. » Fofana S. (2006).

Elle a pris son problème à bras-le-corps et s'est lancée à l'assaut. D'abord en dénonçant sa condition de vie, ensuite en réclamant une égalité entre les sexes. Des écrivaines comme Calixthe Beyala, Ken Bugul, Werewere Liking, Léonora Miano et bien d'autres encore ont joué un rôle très primordial dans cet élan. Parmi ces écrivaines, le ton est à la révolution, à un renversement. Une tentative de renversement du pouvoir phallocratique est lancée. Les femmes à la manière de Frantz Fanon qui prône la violence dans *Les damnés de la terre* (1991) face à la colonisation, optent pour la violence dans le sens figuratif du terme. Elles suivent à la lettre la théorie de décolonisation de Frantz Fanon qui pense que la décolonisation doit se faire dans la violence, violence qu'il justifie en ses termes « Au niveau des individus, la violence désintoxique. Elle débarrasse le colonisé de son complexe d'infériorité, de ses attitudes contemplatives ou désespérées. Elle le rend intrépide, le réhabilite à ses propres yeux » (Fanon 1991 : 127).

Les femmes alors pour s'affranchir du pouvoir phallocratique optent comme Fanon le préconise, pour la violence dans leurs écrits. On voit naître des héroïnes qui prônent l'effacement de l'homme, soit par sa mort, soit par l'ignorance totale de son existence. Calixthe Beyala par exemple, dans son œuvre *C'est le soleil qui m'a brûlée* (1987), montre son niveau d'engagement.

À travers son héroïne Ateba, elle prône l'effacement de l'homme : «Ateba dit que la femme devrait arrêter de faire l'idiote, qu'elle devrait oublier l'homme et

évoluer désormais dans trois vérités, trois certitudes, trois résolutions. [...] revendiquer la lumière, retrouver la femme et abandonner l'homme aux incuries humaines. » (p.104). Dans le même roman Ateba montre son dégoût de l'homme en affirmant que si Dieu a sculpté la femme à genou aux pieds de l'homme, elle mettra son client-victime à ses pieds. Elle tue son client, comme pour faire payer à l'homme les torts qu'il a causé à la femme ; à sa mère Betty, à sa tante Ada, à son amie Irène. (Calixthe Beyala 1987 : 151-152). Pour que l'homme soit totalement effacé la femme tombe dans les bras de la femme «Femme, je t'aime» (Calixthe Beyala 1987 : 56). Simone de Beauvoir (1949 : 268) parlant effectivement de ce phénomène apporte une précision «ennemie des hommes qui lui imposent leur domination, elle trouvera dans les bras d'une amie à la fois un voluptueux repos et une revanche».

La conscientisation de certaines idiosyncrasies, appuyées par le non conformisme, la démocratie, les droits universels de l'homme dans son tout premier article « Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits», tente de couper les racines de la phallocratie, pour causer le déclin anticipé du royaume des hommes, pour que vive la femme.

C'est à juste titre que Miano à travers ses deux héroïnes : Ayané dans *L'intérieur de la nuit* (2005) et Musango dans *Contours du jour qui vient* (2006), prône une nouvelle image de la femme africaine, une image métamorphosée, renversée, où la femme prend le rôle de femme active. «Lorsque Nyambey le Créateur avait voulu qu'un être lui tînt compagnie, il avait façonné l'homme qui n'était qu'une ébauche. Puis, il avait fait la femme, pour pallier toutes les imperfections qu'il avait décelées chez le mâle.» (*Intérieur de la nuit* : p.100). L'homme est ainsi considéré comme incomplète, tandis que la femme comme complète. Peu importe la position qu'occupe la femme dans la création, ce qui compte pour l'auteure c'est que la femme est une

version révisée pour ne pas dire parfaite des créatures. La femme est réhabilitée dans sa dignité, elle n'est plus un être inférieur comme la considère l'homme mais plutôt un être supérieur, créée pour éliminer les carences chez l'homme. Avant de revenir en détail sur cette réhabilitation de la dignité féminine, nous nous proposons de présenter entre temps les objectifs de notre travail.

Objectifs du travail

L'objectif général de ce mémoire est de faire une étude de l'image de la femme telle qu'elle se présente dans *L'intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano. De manière spécifique, il s'agit pour nous de déterminer le degré du féminisme dans ces deux romans précités de Miano. Pour arriver à ces fins, une analyse de l'image traditionnelle et l'image universaliste de la femme, d'une part et de l'opposition binaire homme/ femme, d'autre part, s'avère indispensable.

CHAPITRE I

LA REVUE DE LA LITTERATURE

1.1 Etude des travaux antérieurs

Nombreux sont les travaux réalisés sur l'image de la femme, nonobstant leur importance, la lumière sur l'image de la femme africaine laisse à désirer. Les critiques se sont focalisés sur l'image de la femme occidentale sans pour autant s'attarder sur l'image de la femme africaine. Etant donné que la prise de conscience de soi, de sa condition de vie, de sa place dans la société, la libération des femmes, la contestation radicale d'ordre patriarcal, brève le féminisme est d'abord occidental avant d'être africain. Par conséquent peu sont des travaux traitant l'image de la femme africaine. D'où la nécessité de notre travail, basant sur le peu de travaux existant pour développer d'autres aspects peu travaillés du thème 'l'image de la femme'.

1.1.1 Le travail de Ikhlas Siddig Mohamed Ahmed

Ikhlas, montre dans son travail «*L'image de la femme dans le roman d'Afrique francophone à travers le thème de la polygamie*», que la question de l'image de la femme est une question très indispensable dans l'histoire et la culture de l'Afrique. Pour lui, le rapport homme/femme, est dominé pour la plupart du temps par la polygamie. Cette dernière acceptée comme une norme dans le milieu traditionnel puisqu'elle vise la survie d'un clan, constitue une barrière pour la quête de l'égalité.

Du coup la condition de vie de la femme africaine n'est pas enviable dans l'optique de l'occident. Elle est caractérisée par la misère et la souffrance.

La femme africaine va attendre jusqu'à la deuxième moitié du vingtième siècle suite à une influence de la civilisation occidentale, pour voir une tentative d'amélioration dans sa condition de vie.

En effet elle va s'adonner à la plume pour remodeler cette image conventionnelle de 'mère productrice et protectrice' que lui attribue l'homme. Dans ses œuvres, elle sera l'avocate des autres femmes 'femmes de brousses' qui demeurent toujours sous les jougs de l'autorité de l'homme. L'émancipation de ces dernières s'avère indispensable étant donné qu'elles passent plus de temps avec l'enfant et contribuent énormément à son éducation. Comme le dit un proverbe bantou 'la femme est le cœur de la famille', elle joue un rôle très indispensable et notoire dans la société. Son portrait littéraire révèle trois catégories de femmes : femme forte, une femme victime, femme en lutte.

La femme est l'élément central d'une famille, ce qui rend sa place très indispensable dans la société à travers ses divers attributs. C'est la femme qui donne la vie et c'est elle qui s'occupe le plus de l'éducation des enfants. Une mission appréciée de tous, mais elle pourrait être dûment remplie si la femme elle-même est pleinement émancipée. Au cas contraire c'est toute la société qui s'effondre.

La première catégorie de femme 'femme forte', pour certains écrivains comme : L. C. Senghor dans le poème *la femme noire* (1945) ; Camara Laye Dans le roman *l'enfant noir* (1953) ; Cheik Hamidou Kane dans *l'aventure ambiguë* (1961) est l'incarnation même d'un caractère de grandeur. Elle est redoutable et respectée.

D'un autre coté on trouve des écrivains qui montrent les femmes victimes de la tradition et de la discrimination sociale. C'est le cas de *Perpétue* de MONGO BETI un portrait type de la femme victime (Beti, M. :1974).

Entre les deux catégories précitée, les romanciers montrent un autre portrait de la femme, celle qui n'est ni forte ni victime; celle qui lutte pour améliorer sa condition malgré les obstacles. Pour ce type de femme Ousmane Sembene a consacré un roman entier, *Les bouts de doigt de Dieu* (1960) montrant, le rôle de la femme dans la grève du chemin de fer Dakar Niger.

Ramatoulaye, narratrice et personnage principal dans le roman *Une si longue lettre* de Mariama Bâ (1979). Peut aussi être considérée comme une femme en lutte, à cause des combats qu'elle a mené contre les traditions en place, et contre la grande misère de la femme africaine.

La prise de conscience de la femme africaine a commencé à partir des indépendances, à travers les littératures féminines surtout dans les années soixante-dix lorsqu'elles ont commencé elles aussi à écrire. Cette prise de parole leur a permis de cerner ses problèmes fondamentaux à la base et des solutions appropriées.

1.1.2 Le travail de Janice Spleth

Janice Spleth dans son travail «Civil War and Woman's Place in Léonora Miano's *L'intérieur de la nuit* (Dark Heart of the Night)» se focalise sur l'opportunité que donne l'après-guerre à la femme de recouvrer la parole, sa voix, pour se dresser contre le statut quo, et grimper l'échelle social pour se retrouver au rang de leader dans sa communauté. Meredith Turshen dans son travail *Women's War Stories* fait montre d'une très importante découverte : la guerre détruit les structures patriarcales, la tradition, la coutume, la morale et donne le ton d'une nouvelle lueur, « sa mission était de leur permettre de repartir sur de nouvelles bases, de les aider à se reconstruire» (LN, p.95). Mais à quel prix ? À Eku, le village imaginaire de Miano, l'arrivée des rebelles a

bouleversé la norme, le quotidien et déstabilisé l'ordre des choses qui y régnait depuis des générations.

Ié la doyenne du village s'est élevée au rang de leadeur pour négocier avec les rebelles, créer une confusion dans la tête d'Isilo l'un des leadeurs des rebelles, maître de cérémonie et diriger tout le village après la mort de Eyoum le chef du village. Les hommes sont rendus inutiles, bon à rien. Certaines femmes comme : Inoni, se révoltait contre toute autorité même contre celle d'Ié, elle ignore les conseils d'Ié de ne pas tuer son mari, Esa «Tais-toi. C'est mon mari, et je dis que cette nuit, il meurt aussi» (*LN*, p.131), elle est allée contre la décision du groupe de ne pas parler de leur mésaventures avec les rebelles à qui que ce soit qui n'était pas là en parlant à Ayané. Ito et Isadi épouses d'Ekwé et Ebé ont également répudié leurs maris «mère, nous avons parlé. Nous te chargeons de faire savoir à nos époux que nous ne souhaitons plus les voir».

Il faut reconnaître que dans ce travail de Janice Spleth l'accent n'est pas tellement mis sur l'image de la femme mais plutôt sur l'importance de la guerre civile dans la vie politique d'une communauté, une politique dans laquelle la femme est novice, et titube. Ce qui se traduit dans le leadership d'Ié, elle n'arrive pas à s'imposer après le départ des rebelles, elle hésite. Spleth est plus penchée sur le conflit, la violence, le cannibalisme plutôt que sur l'image de la femme.

1.1.3 Le travail de Marie Julie Nguetse

Marie Julie Nguetse dans son travail «Approche stylistique de l'image de la femme dans le roman féminin francophone camerounais des années 2000» présenté au Salon International du Livre d'Alger, fait un compte rendu du parcours de l'image de la femme, en occurrence la femme camerounaise qui jadis, reléguée au second rang, perd

sa voix, et sa considération. Le roman, *Vie de femme* de Zanga, Tsogo (1983) témoigne de cette époque :

Une femme qui subit et fait subir se confesse [...] elle raconte à sa manière les décombres, les détritiques et les gémissements d'une société traditionnelle en pleins bouleversements, où les effacements, les démissions et les prostitutions deviennent la règle.

Par suite, la quatrième conférence mondiale sur les femmes de Beijing organisée le 4 au 15 Septembre 1995, une lueur d'espoir en rapport avec l'émancipation de la femme est née et entretenue par les Déclarations 1-2-3 du rapport de la conférence « Nous, gouvernements participant à la quatrième conférence mondiale sur les femmes, réunis à Beijing en septembre 1995, [...] résolus à faire progresser les objectifs d'égalités, de développement et de paix pour toutes les femmes dans le monde entier ».

On a l'impression qu'avec une baguette magique appuyé par un abracadabra les maux de la femme auraient disparu à la fin de la conférence. Mais ces maux demeurent toujours comme le souligne Nguetse, à travers son analyse du *Contours du jour qui vient* de Miano et d'autres œuvres d'écrivaines camerounaise : Solange Bonono, Calixthe Beyala.

Ainsi, son travail constitue un appel à la conscientisation et à la libération de la gent féminine par le biais du pouvoir littéraire de ces femmes écrivaines camerounaises précitées. Mais la question reste à savoir : comment arriver à dénoncer et à libérer avec une langue d'emprunt ? Nguetse alors opte pour le style : la satire sociale, les champs lexicaux, l'onomastique pour ne citer que ceux-là.

Au demeurant, après avoir analysé et passé en revue les travaux antérieurs sur notre corpus nous pouvons affirmer que ces travaux constituent une aide énorme, car ils sont d'une importance très significatives pour la réalisation de notre thèse. Ils projettent leurs lumières sur différents angles du corpus, et font ressortir les points saillants. Mais beaucoup reste à dire sur ces deux romans qui font l'objet de notre investigation, car la majorité des travaux se sont penchés dans la même direction : la violence, le cannibalisme, la guerre civile pour ne citer que cela, mais peu a été dit sur l'image de la femme, d'où la nécessité de notre travail. Mais n'en déplaise, pour cerner les points saillants et avoir une profonde compréhension de notre sujet, nous exploiterons tous ces travaux antérieurs dans notre recherche : «L'image de la femme dans *L'intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient*».

1 .2 Le cadre théorique

Nous avons pour objectif dans ce mémoire de faire une étude de l'image de la femme dans *L'intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano. Nous essaierons de montrer la représentation que fait l'auteure de la femme dans ces deux romans. Du coup, une analyse de l'image traditionnelle et l'image universaliste de la femme, de l'opposition binaire Homme/Femme et du féminisme s'avère indispensable.

Nous allons dans un premier temps utiliser l'approche structuraliste. Courant qui est né du *Cours de linguistique générale* (1916) de Ferdinand de SAUSSURE dont l'objectif était d'étudier la langue comme un système dans lequel chacun des éléments ne se définit que par les relations d'équivalence ou d'opposition qu'il entretient avec les autres, et c'est ces relations qui forment 'la structure', l'élément clé de cette approche . Ce terme, bien qu'absent du cours de linguistique générale, fait son apparition dans les

Travaux du Cercle linguistique de Prague, I, Prague, 1929 : Roman Jakobson, S. Karcevsky et N. Troubetskoï y préconisent pour la linguistique « une méthode propre à permettre de découvrir les lois de structure des systèmes linguistiques et de l'évolution de ceux-ci ».

« On peut à la rigueur conserver le nom de linguistique [pour] parler d'une linguistique de la parole. Mais il ne faudra pas la confondre avec la linguistique proprement dite, celle dont la langue est l'unique objet.» Ferdinand de Saussure (1916 :38-39). « La langue est une forme et non une substance.» Ferdinand de Saussure (1916 :169).

Pour le linguiste français, Emile Benveniste, en se basant sur les travaux de Saussure et du Cercle de Prague, le Structuralisme est l'hypothèse selon laquelle on peut étudier une langue en tant que structure. Ce qui se justifie par la relation et l'opposition existante dans le système de la langue. Cette école de pensée qui a comme père fondateur Ferdinand de Saussure, vise une étude systématique de la langue ; où chaque élément n'est définissable que par les rapports d'équivalence ou d'opposition qu'il entretient avec les autres, d'où l'existence des oppositions ou paires binaires : signifiant/signifié, âme/corps, même/autre, bien/mal, culture/nature, homme/femme, intelligible/sensible, dedans/dehors, mémoire/oubli, parole/écriture, jour/nuit, pour ne citer que ceux-là. Nous travaillerons sur l'opposition binaire homme/femme étant donné qu'elle structure notre corpus.

Ensuite nous ferons une dédogmatisation du Structuralisme en s'appuyant sur le psychologue et épistémologue suisse Jean Piaget, pour qui le structuralisme « est bien une méthode et non pas une doctrine ». L'usage de l'approche poststructuraliste, pour parler plus précisément de la 'Déconstruction', terme forgé par le philosophe français Jacques Derrida pour rendre invalide toute forme de normes, de dogme, de

conventions, de traditions ; rejeter toute structure qui conçoit le monde selon un système d'oppositions qui se décline à l'infini, est indispensable.

Il est important de souligner en passant que cette théorie sera récupérée par les littéraires et écrivains, notamment les féministes, qui, par l'approche déconstructionniste et la stratégie de la différence, du reversement, feront naître des termes nouveaux qui dépasseront, et secoueront le soubassement de notre connaissance, des idées reçues ; l'opposition femme/homme ou homme = femme. Déconstruire, c'est dépasser toutes les oppositions conceptuelles rigides (masculin/féminin, nature/culture, sujet/objet, sensible/intelligible, passé/présent, etc.) et ne pas traiter les concepts comme s'ils étaient différents les uns des autres. Chaque catégorie garde une trace de la catégorie opposée (par exemple : l'androgynisme qui porte les traces du masculin et du féminin; la prise en compte de l'observateur dans une expérience scientifique qui poursuit des fins objectives; la loi du plus fort qui régit la nature se répercutant dans les organisations et structures sociales) Lucie Guillemette et Josiane Cossette (2006).

Le narrateur dans *L'intérieur de la nuit* de Léonora Miano (2005 : 100) formule cette phrase pleine d'espoir à l'égard de la femme : «Lorsque Nyambey le Créateur avait voulu qu'un être lui tînt compagnie, il avait façonné l'homme qui n'était qu'une ébauche. Puis, il avait fait la femme, pour pallier toutes les imperfections qu'il avait décelées chez le mâle».

Etant donné que notre corpus est écrit d'une perspective de femme, et aborde les expériences vécues qui sont propres à la femme, où les femmes tentent d'émanciper contre les hommes, les chefs ecclésiastiques, autres femmes, le féminisme est approprié pour apporter plus de lumière sur la manière dont l'auteure a essayé de revaloriser l'image de la femme. En effet le féminisme est un mouvement qui vise

l'épanouissement et l'émancipation de la femme, l'égalité entre elle et l'homme sur tous les plans : politique, juridique, économique. Par sa célèbre formule « *On ne naît pas femme : on le devient.* » Simone de Beauvoir, une des figures du féminisme, montre que toute personne est né en tant qu'être humain et que l'appellation ou l'attribution femme n'est qu'une construction sociale, qu'il faut réfuter. Comme pour parler comme René Descartes «*Cogito ergo sum ; je pense donc je suis*» (Descartes 1637).

La femme sait qu'elle est, elle est consciente de son existence mais elle ne sait pas encore ce qu'elle est. Alors elle doute de tous les attributs culturels de sa personne, pour pouvoir reconstruire sa vérité, son identité réelle. Dans *Dictionnaire Politique de René Descartes* de Phillippe-Jean Quillien (1994), Maxime Leroy fait de Descartes un féministe convaincu. Pour Descartes, le savoir cesse d'être [...] un privilège masculin (op. Cit ; pp.58-59). Aussi Descartes aime-t-il entretenir les femmes de philosophie, car il les trouve, sur ce sujet «plus vides de préjugés et de fausses doctrines que beaucoup d'hommes» (Baillet, II, p.577). Dans son soucis de liberté et d'égalité Descartes «Croirais bien plus à son jugement, (jugement de la femme de son ami, Suzanne Huygens) qui est excellent par nature, qu'à celui de beaucoup de philosophes qui souvent est rendu par art fort mauvais » (lettre à Huygens, 3 Mars 1637, Alquié, I, p.525 ; A.T. nouv ; I, p.624).

Il faut reconnaître qu'au moment de la rédaction de ce de Miano, la 29 ème édition de la Journée internationale de la femme, tonne et fait entendre son écho au loin. Du coup il ne sera pas étonnant que le travail de Miano résonne dans la même sonorité.

CHAPITRE II

L'IMAGE PLURIELLE DE LA FEMME DANS *L'INTERIEUR DE LA NUIT*

(2005)

2.1 Résumé de l'œuvre

Ayané, partie en France pour des études, revient dans son village natal, Eku au Mboasu, pays imaginaire de l'Afrique, pour porter son soutien à sa mère mourante. Elle retrouve un village sans hommes, sans défense, à la merci des invasions et des attaques. Les hommes sont partis dans les villes voisines pour faire fortune laissant derrière eux des enfants, des femmes et des vieillards dans la misère et dans la solitude.

La guerre civile arriva, Eku, un village coupé du reste du monde, encerclé par fleuve, collines et forêts se voit cerner par des rebelles : ils cherchent des garçons et des filles pour gonfler leur rang et mener leur cause militaire à bon port. Et quand le chef du village Eyoum, et trois hommes revenir de la ville pour voir leurs familles : Esa, Ekwé et Ebé, ont échoué de protéger leur village, Ié, une femme à forte personnalité a pris le devant de la scène, pour négocier avec les rebelles. Ces derniers, au nom d'une unité du peuple africain, organisent une cérémonie hors du commun, au cours de laquelle un enfant sera immolé.

Analyse de l'œuvre

L'intérieur de la nuit (LN) regorge d'images diverses de la femme: femme comme mère, femme émancipée, femme phallique.

Le dualisme homme et femme structure l'œuvre *L'intérieur de la nuit* de Léonora Miano. Les hommes quittent le village, Eku, pour aller travailler en ville, gagner de l'argent et revenir asseoir leur domination financière sur les femmes, qui

restaient au village à tourner une terre infertile qui ne donne plus grand chose. Figée dans des croyances ancestrales, sans un infime espoir de faire la route, ou d'aller à l'école, la femme demeure au village sous le poids de la polygamie et de mariages non désirés. Comme si cela ne suffisait pas, la tradition confie aux hommes, la parole. Ils font : «tonner leur voix en distribuant des consignes» (p.14), comme un «maître» (p.134). Quand les hommes se regroupent devant «la case d'Eyoum, le chef du village» (p.60), les femmes ne sont pas invitées.

La femme est privée de voix «elles ne prononcèrent pas une parole» (p.126). Si bien qu'au moment de l'occupation du village, les rebelles, dénotant l'homme dans son état de brutalité, se considèrent comme des sujets dominateurs étant donné qu'ils ont la parole, le dernier mot leur revenait. C'est cette même parole que Collini qualifie d'élément central dans son travail. Mais le renversement ne va pas tardé à venir. Après le départ des rebelles, les femmes ont pris conscience de leur situation de vulnérabilité, puisque les hommes du village n'ont pas su les protéger, elles décident de prendre leur destin en leur propre main et deviennent rebelles. Tout comme la deuxième Guerre Mondiale avait ouvert les yeux aux pays colonisés qui par conséquent ont demandé leurs indépendances, l'occupation des rebelles avait fait tomber le mythe 'homme tout puissant'.

L'homme n'a pas pu jouer son rôle de chef du village ou de chef de famille, mais plutôt il a affiché une faiblesse hors pair. Une faiblesse masculine à laquelle s'oppose Isilo, chef des rebelles : «la faiblesse chez un homme était dangereuse, contre nature» (p.95), et qui se cache au sein même de la tradition. Cette tradition qui leur demande de chérir la vie «le vivant est sacré» (p.131). Eyoum, dans son discours, au moment de la mort d'Aama, la mère d'Ayané fait montre de cette faiblesse ; «Joins-toi aux esprits de notre peuple, et aidez-nous tous, non pas à triompher du mal, puisqu'il

est plus puissant que nous, mais à lui survivre» (p.53). Les femmes vont alors prendre leur destin en leur propre main. S'ériger contre la domination des hommes. Elles chassaient les hommes pour prendre le trône, et foulent la tradition, la constitution des hommes aux pieds.

Mère, nous avons parlé. Nous te chargeons de faire savoir à nos époux que nous ne souhaitons plus les voir

-Vous les répudiez ?

- En quelque sorte, même si ce n'est pas la tradition. Tu voudras bien nous accorder que les événements de cette nuit nous autorisent à y déroger (p.132).

C'est précisément ce déchainement contre la domination masculine que Miano thématise dans son œuvre : *L'intérieur de la nuit*. Nous allons nous focaliser sur le profil de la femme, cette femme qui dénonce les abus du system patriarcal.

2.1.1 Femme dans l'espace social d'Eku

A Eku il y avait une grande harmonie entre les hommes et les femmes, chacun connaît sa place et évolue dans les voies de la tradition. «Les hommes se rendaient sur ces territoires, comme ils voyageaient vers le nord, afin d'y vendre leur force et nourrir leurs familles» (p.13) ; «c'était aux femmes qu'il incombait de biner et de sarcler» (p.13). Elles « restaient là avec le monde sur les épaules» (p.14).

Les filles se mariaient, enfanteraient, se tairaient [...]. Comme leurs mères, elles ne verraient absolument aucune raison de souhaiter autre chose aux filles qui leur naîtraient, de se battre pour leur offrir une autre vie. Une existence au cours de laquelle on ne se sentirait pas

contrainte de régenter le quotidien de sa progéniture, pour enfin se sentir importante. (p.15)

«Les femmes Ekus» (p.17), ont leur destinée déterminée par la tradition, dominée par les hommes. Englouties dans un quotidien cyclique, elles perdent toute notion de réflexion et ne suivent que leur intuition, moulé dans la toute puissante moule de la tradition : « La noblesse des femmes, c'était d'avoir immolé la chimère» (p.44), elles sacrifient leur rêve sur l'autel de la tradition.

2.2 La femme comme mère

Ce rôle était limité à trois niveaux : la procréation, l'éducation des enfants, la tenue du foyer.

Depuis la nuit des temps, surtout en Afrique dominée par un système patriarcal, la femme est marginalisée. Elle est vue comme la moitié de l'homme et son rôle premier est la procréation. Bien que dans certaines cultures, quelques femmes soient vénérées, jusqu'à être considérées comme des déesses tout comme la terre, en Afrique par exemple, avant la colonisation, au temps des royaumes, des empires, au temps des reines, comme Bérénice d'Egypte, qui prend les rênes de son peuple après la fuite de son père, roi Ptolémée Aulète ; la reine Nzinga d'Angola, qui avait succédé son père, Nora Kiluanji dans la lutte contre l'invasion portugaise ; Nyamega de Haute Volta ; Sogolon Kedjou du Manding, mère de Soundjata ; Wandjilé d'Abomey ; Yaa Asantewaa de l'empire Ashanti, qui a lutté contre la colonisation britannique ; sans oublier les Amazones d'Abomey pour ne citer que celles-là, les femmes jouissaient d'une grande importance et sont célébrées.

Elles occupaient une place très importante dans la société et y jouait un rôle capital, indispensable. Le system patriarcal accorde une exception à ses femmes à cause

de leurs dons naturels ou de leurs âges avancés. A Eku la veille Ié jouissait de cette même exception par rapport aux autres femmes ; elle assiste aux réunions des hommes «Elle avait atteint l'âge auquel une femme était plus une femme» p.61. Indirectement elles deviennent des alliées du système pour promulguer l'enseignement de la tradition aux jeunes, l'enracinement de l'ordre patriarcal. Néanmoins, la majorité des femmes n'ont pas la chance d'être reines, combattantes ou spiritualistes. Ce qui change les données.

Alors la femme ordinaire est d'emblée perçue comme une mère, une porteuse d'enfant ou une fabricatrice de bébés. Comme si faire des enfants ressort de l'apanage de la femme ; femme spécialiste de la procréation. Son seul souci c'est de trouver un homme et faire des enfants. Cette idée phallogratique de la femme est bien claire dans *Les Soleil des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma «Ce qui sied le plus à un ménage, le plus à une femme : l'enfant, la maternité qui sont plus que les plus riches parures, plus que la plus éclatante beauté ! À la femme sans maternité manque plus que la moitié de la féminité» (1970: 51). La maternité c'est-à-dire la procréation occupe à elle seule plus de cinquante pour cent de la féminité de la femme. Donc mathématiquement parlant, une femme sans enfant est automatiquement en dessous de la moyenne de la féminité. L'importance de la féminité est alors dirigée vers la maternité.

En d'autres termes la femme, est réduite à un engin producteur d'enfants. Et la stérilité, l'incapacité de procréation ou de concevoir un enfant devient un cauchemar pour les femmes. Elles sont traitées de tous les noms, de sorcières surtout, et sont rejetées par les autres femmes, celles qui se disent fécondes. Elles deviennent de personnes inutiles et diminuées, étant donné qu'elles ne peuvent pas œuvrer pour la survie et l'élargissement du clan.

La maternité n'est pas une fin en soi vis-à-vis de la féminité, elle n'est que le début du commencement, une partie du lot. La mère est appelée à éduquer son enfant dans les voies de la tradition. Elle doit apprendre à son enfant la culture et les codes qui régissent sa communauté. Elle doit également tenir le foyer, veiller aux besoins : affectif, nutritionnel, protectif de sa famille.

A Eku les femmes se marient et sont données en mariage pour la plupart du temps contre leur gré, et enfantent à volonté. Les hommes qui sont partis dans les villes voisines à la recherche du bonheur, reviennent une fois passant dans leur village, pour voir leurs familles, enceinter leurs femmes et repartir, les abandonnant à leur sort. Dans ce village, la maternité revêt une très grande importance. Les femmes mères se sentent comblées et complètes parce qu'elles pensent que dans leur vieillesse leurs enfants s'occuperont d'elles. Le nombre d'enfants aussi devient important. Parlant d'Eké le narrateur affirme «ses aînés avaient tous entre deux et quatre épouses, qui avaient chacune au moins trois enfants. Comme ils étaient six frères, la pérennité du clan n'était pas en péril. » (p.18). Outre la pérennité du clan, ces enfants sont comme source d'aide à la femme : les filles aident «à tourner et à retourner une terre qui ne laissait pousser que ce qu'on lui arrachait» (p.14).

Quant aux garçons «celles qui avaient des fils s'empressaient de leur faire porter une partie de ce poids. Elles les envoyaient travailler, comme on alimente un compte courant» (p.14). Dans cette répartition d'aide le jeune garçon est très avantage par rapport à la jeune fille : il est envoyé travailler en ville et gagner de l'argent, une force financière qui lui donne la liberté et de l'autorité. Ils revenaient au village «prenaient des femmes, puis menaient la vie qui avait été celle de leurs pères» (p.14), tandis que les filles restaient au village à travailler aux champs, une production qui ne leur paie rien étant donné qu'elles utilisaient leur récolte pour s'occuper du foyer.

Alors la femme était constamment dans le besoin et devait travailler encore dure. La seule porte de sortie qui semble s'ouvrir à elle est le mariage. Un mariage sans amour, un lien lui permettant tout juste d'avoir un statut devant son clan et donner un père, un arbre généalogique à ses enfants. Mais là encore la polygamie avec tout son cortège de problèmes, qui d'ailleurs était perçue par les femmes comme un soulagement, à cause de manque d'amour à l'égard de leurs maris : elles sont mariées contre leur gré non pas parce qu'elles voulaient, vient empirer leur mal. Et avec le départ des hommes dans les villes voisines, un départ qui donne l'autorité et responsabilité à la femme sur sa famille, elle revient à la case de départ. Elles s'étaient mariées pour voir leurs problèmes allégés mais finissaient par les augmenter.

Le remariage est possible puisqu' «il n'était pas mal vu, pour un homme, d'épouser une femme ayant déjà enfanté. Au moins était-on certain de sa fécondité» (p.38), mais est-ce là la solution ? Est-ce là le remède à cette vie de femme au foyer, régit par la tradition dictée par le patriarcat ? Pourraient-elles se révolter et changer le statut quo ? Aucune tentative n'est envisagée, les femmes acceptent leur sort et se rangent dans le déterminisme et dire que Nyambey, Dieu l'a voulu ainsi. Ainsi va la vie de femme à Eku. La mère et la fille passent par la même moule, le même cheminement, un cercle bien déterminé.

Aama, femme d'Eké, mère d'Ayané la seule qui avait osé changer les choses et donner une dignité à la gent féminine, une autre directive à la vie de la femme, a été accusé de n'avoir offert au clan qu'une seule enfant par les femmes d'Eku, celles-là même qui lui jetaient des sorts et par conséquent elle faisait des fausses couches : deux fausses couches et un enfant mort-né. «Les femmes se rendaient en cachette chez le marabout, lui demander de jeter des sorts à l'étrangère» (p.19). Devant la tradition une jeune fille est une mère en puissance, une mère en devenir, elle doit porter un enfant et

c'est en cela qu'elle montre qu'elle est soumise à la tradition, à l'autorité patriarcale. A Eku non seulement le nombre d'enfants mais aussi la manière dont ses enfants sont venus au monde importe. Tous les enfants de ce village sont venus au monde avec l'aide d'Io, la matrone du village, et ont vu leur placenta plantés sous un arbre, un arbre qui fait une partie intégrante de leur identité.

Ayané, fille d'Eké et d'Aama quant à elle, n'est pas née à Eku, mais plutôt en ville dans un hôpital, sa grand-mère Io la matrone n'a pas été consultée. Comme si cela ne suffisait pas son nom aussi a été inventé. 'Ayané' ne faisait pas partie des noms d'Eké, c'est un nom fabriqué de toutes pièces : «un nom qui ne correspondait à rien, à aucune appartenance. Ce faisant, ils avaient décrété que leur enfant serait seule a jamais, dans ce monde et dans l'autre » (p.29). Cet acte innocent posé par les parents d'Ayané portait une atteinte à son identité vis-à-vis de la tradition. Ses manquements à la tradition ont causé le rejet de la famille d'Eké par les villageois ; ses parents sont considérés comme des étrangers et «on se demandait tout de même pourquoi ils s'obstinaient à demeurer au village. Ils y étaient inutiles» (p.18-19).

Dans le domaine de la procréation, la femme joue un double rôle, elle est la porteuse et l'accoucheuse. Dans Eku, Io, la mère d'Eké, la plus âgée d'entre les femmes, femme imposante et respectée, était la matrone. Elle aide les femmes à accomplir leur plus grand devoir de femme traditionnellement : l'enfantement. Io n'est pas qu'une accoucheuse d'enfant : 'sage-femme' mais elle est aussi une accoucheuse d'esprit : 'femme sage'. Elle est par son grand instinct de mère, devenue un grand soutien pour Aama, depuis le jour où elle s'est rendu compte que «elle rencontrait un être humain dont il était absolument inutile de se méfier» (p.22). Comme une mère elle l'avait accueilli dans ses bras et l'avait protégé contre les autres femmes.

Le rôle de la femme ne se limite pas qu'à la maternité, il s'étend bien sur d'autres aspects : l'éducation des enfants et la tenue du foyer.

A Eku, Les femmes se retrouvent seules à éduquer leurs enfants sans le soutien véritable de leurs maris «Lorsqu'ils passaient par le village, ce n'était que pour y déposer les miettes, faire tonner leurs voix en distribuant des consignes dont ils ne pourraient superviser l'application. Ensuite, ils s'en allaient. Et les femmes restaient là avec le monde sur les épaules» (p.14). Parlant de leurs filles «Elles leur apprenaient à vivre comme elles l'avaient fait elles-mêmes» (p.14), à telle enseigne que des fois il apparaisse une nette ressemblance entre mère et sa fille. Chez Aama dont le mari est toujours là pour elle, parce que, contrairement aux autres hommes, il demeure à Eku et vit de la terre en faisant des statuettes avec de l'argile tirée du sol d'Eku qu'il vend en ville, et sa fille Ayané, il est dit qu'il y avait une ressemblance comportementale « Elle est bien comme sa mère » (p.24).

Ce qui peut être justifié par le fait que, malgré la présence de l'homme, la femme passe plus de temps avec son enfant, elle la dorlote, la protège avec toute sa force tout comme La mère trop tôt¹, jeune fille et héroïne de l'œuvre *La mère trop tôt* (2004) de Gustave Akakpo a protégé sa famille, la gâte de beaucoup de tendresse et de douceur. Elle fait passer son enfant si ce dernier est une fille dans sa moule, et veiller à ce que cette dernière prenne pleine conscience de sa féminité.

Elle est la source de transmission des éléments culturels à l'enfant dès les bas âges, d'où ce proverbe mexicain : "L'éducation se reçoit sur le sein". Ce rôle de culturalisation de l'enfant est perçu comme primordial à tel point que si l'enfant exhibait un comportement négative, on attribuait directement cela à la mère qui n'a pas su l'éduquer correctement. Ié a fait allusion à cela, lorsque Aama était sur son lit de

malade «Si tu l'avais élevée correctement, ta fille se ferait une obligation de t'assister à cette heure. Au lieu de quoi, elle vadrouille on ne sait où» (p.28), et « au lieu de vouloir la protéger de tout, sa mère aurait mieux fait de lui parler un peu du respect des aînés !» (p.30). Les mêmes idées se voient dans *Contours du jour qui vient* où, Musango parle de son père « Si j'avais été idiote, il aurait dit de moi non pas ma fille, mais ta fille. Va donc border ta fille, au lieu de : Je vais lire une histoire à Musango, ma fille» (p.135).

La tradition attribue toujours les manquements des enfants à leurs parents, mais surtout à la femme, qui a pour devoir d'instruire l'enfant dans les normes prescrites. Elle est la première conseillère, confidente, amie et enseignante de l'enfant. Devant les situations difficiles c'est vers elle que se tournent les enfants. Lorsque les rebelles qui ont encerclés Eku étaient sur le point d'amener les jeunes garçons, c'est vers leur mère qu'ils se sont tournés.

Mère, fais quelque chose pour qu'ils ne m'emmènent pas ! Je ne veux pas aller faire leur guerre ! Je ne veux rien savoir des pharaons, ni des rives du Nil. Tout ce que je veux, c'est couler ma vie ici chez nous, gravir les collines au point du jour et les redescendre le soir venu...Et puis m'asseoir devant ta case, et regarder ton visage, alors que tu nous sers le repas. Et puis entendre ta voix, tandis que je le savoure, me raconter les histoires de quand j'étais petit. Mère, fais quelque chose pour qu'ils ne m'emmènent pas ! (p.126)

Il faut reconnaître que cette éducation traditionnelle que la femme donnait à son enfant doit être accompagnée par la scolarisation pour donner à l'enfant un avenir

¹. La mère trop tôt : nom donné à la jeune fille et héroïne de l'œuvre *La mère trop tôt* (2004) de Gustave Akakpo

prometteur, et à la jeune fille une libération des carcans de la tradition. Mais force est de constater qu'à Eku, Ayané est la seule fille qui allait à l'école. Quant aux autres filles, «nul n'avait jamais eu l'idée saugrenue de les faire étudier» (p.14), alors elles s'adonnent aux travaux champêtres et aux ménages.

Ne dit-on pas, souvent, qu'éduquer une femme, c'est éduquer toute une nation? Les mères, elles-mêmes analphabètes n'encouragent pas leurs enfants à aller à l'école, des fois, faute de pouvoir financier mais la plupart du temps cela est dû à un manque de volonté ou à une mauvaise foi. Dans la plupart des cas, la femme n'a pas la force de braver la tradition et contrarier son mari qui pensait comme la plupart des hommes traditionnels : une fille à l'école c'est une perte d'argent et de temps.

La mère, malgré la lourde tâche de procréation et d'éducation, doit également subvenir au besoin nutritionnel de son enfant, tenir le foyer, «tourner et retourner une terre qui ne laissait pousser que ce qu'on lui arrachait» (p.14). C'est justement de cette mère africaine travailleuse, de cette mère pleine d'amour et de bonté que Camara Laye fait l'éloge dans les toutes premières pages de son œuvre *L'enfant noir*.

Femme noire, femme africaine, ô toi, ma mère, je pense à toi... O Dâman, ô ma mère, toi qui me portas sur le dos, toi qui m'allaitas, toi qui gouvernas mes premiers pas, toi qui la première m'ouvris les yeux aux prodiges de la terre, je pense à toi... Femme des champs, femme des rivières, femme du grand fleuve [...] toi qui essuyais mes larmes, toi qui me réjouissais le cœur, toi qui, patiemment supportais mes caprices, [...] Femme simple, femme de la résignation, ô toi, ma mère, je pense à toi.

Il est vrai que pour les féministes, ce poème n'est qu'une diminution de la femme, mais il faut reconnaître qu'à travers cette diminution l'importance du rôle que

joue la femme dans notre société est confirmée. Ces traits humiliants ne constituent que le cordon ombilical qui lie un enfant à sa mère. La femme, premier héros de l'enfant.

L'organisation sociale d'Eku est centrée sur la cellule familiale dont la survie dépend de la femme puisque les hommes abandonnent leurs familles pour vagabonder dans les villes. C'est aux femmes qu'il incombe de s'occuper du foyer, des enfants, de la famille. Elles doivent tenir le front, éduquer et nourrir la famille, à ses responsabilités elle doit ajouter celui de l'homme. Et grâce à ses habiletés de production de produit vivrier et des tubercules etc... dans les champs, elle maintient la survie de la famille. Cette femme au foyer comme le dit Mariama Bâ dans *Une si longue lettre* «ont du mérite. Le travail domestique qu'elles assument et qui n'est pas rétribué en monnaies sonnantes, est essentiel dans le foyer» (1979 :93).

La femme suit son enfant depuis ses entrailles, jusqu'à ce que ce dernier vienne au monde et grandit. Elle veille à l'épanouissement et la santé de son enfant. Lorsque Ayané voulait acheter des croquettes pour ses cousins, elle s'est rappelée que leur mère, sa tante «n'aime pas trop qu'on leur donne des sucreries » (p.148), parce qu'ils sont des enfants et cela risque de les causer des ennuis de santé. Donneuse de vie, protectrice, pleine de paix, elle hait la guerre. Les femmes d'Eku bien qu'elles considèrent Aama comme une étrangère, une sorcière, une folle, pour l'amour et pour cet instinct de protection, de leur enfant, n'hésitent pas à venir frapper à sa porte pour chercher leurs enfants «Néanmoins, il leur fallait bien, de temps en temps, venir frapper à sa porte, fixer le sol des yeux et lui demander si elle n'avait pas vu leur petit dernier» (p.21).

Bien qu'elles détestaient cela, puissent qu'elles voulaient se tenir bien loin de la maison d'Aama, une maison située dans la partie ouest du village, un endroit réservé

aux étrangers intégrés et de ne jamais prononcer le nom d'Ayané, un nom fabriqué, un nom qui rend son porteur une étrangère devant la culture et la société d'Eku.

Dans un village comme Eku où la polygamie est la norme, «Lorsque ses frères lui conseillaient de prendre une autre femme, d'abord parce que c'était mal d'avoir rejeté toutes celles du clan, ensuite parce que c'était mal de trop aimer une femme» (p.17), avoir un enfant, devenir une mère est un privilège, une source de joie, surtout quand on est la première parmi les coépouses à mettre au monde un enfant. Les chants et les berceuses sont bien choisis pour louer sa fertilité et provoquer celle qui n'a pas encore eu cette faveur de Nyambey.

Cette mère, très contente d'avoir un enfant, remerciant les divinités, peut dans des circonstances données, devant les situations pénibles, face aux vicissitudes de la vie, malgré l'amour qu'elle a pour son enfant, sacrifier ce dernier. Elle peut devenir égoïste, accuser son enfant de malchanceux et laisser son moi (le moi) dominer son humanisme, comme pour dire : au diable 'toi' je pense un peu à 'moi'. La mère, alors peut faire la pluie et le beau temps, elle peut aimer tout comme elle peut dédaigner son enfant et ceci à une conséquence directe sur l'évolution de ce dernier. Une mère qui passe tout son temps à crier sur son enfant et le rousser, frapper, à l'humilier, risque de créer un trauma chez ce dernier, qui affectera à coup sûr son immanence, son masculinité ou féminité.

La mère d'Ayané par exemple, même lorsqu'elle sentit sa mort prochaine pour parler comme la Fontaine dans *Le laboureur et ses enfants*, pensait toujours au bien de sa fille, une fille qu'elle a tant aimée «Dieu a entendu mes prières et m'a accordé de te revoir [...] Je préfère que tu n'assistes pas à mon départ. Laisse les femmes s'occuper de moi [...] Je t'en prie» (p.27), puisse que c'est le jour même de la mort de son mari

Eké qu'Aama a attrapé cette maladie qui la tue à petit feu, de peur que sa fille ne l'attrape aussi. Elle aimait sa fille de tout son cœur et n'a ménagé aucun effort pour lui témoigné cela, «Aama n'avait jamais battue Ayané» (p.34), elle était une bonne mère. Et même à la mort de son mari, elle n'a pas demandé à sa fille d'abandonner les études et venir l'aider comme dans le cas de beaucoup d'enfants en Afrique : «Lorsque ton grand-père maternel est mort, ta grand-mère a eu besoin d'Aama pour l'aider à entretenir la famille. Elle a dû quitter l'école pour vendre des toiles au marché » (p.153). Même Aama a dû quitter les bancs pour aider sa mère.

Elle avait été la mère qu'elle avait pu. Le genre de mère qui avait enfanté pour l'amour d'un homme qui n'était plus. Le genre de mère qui, par moments, ne supportait pas de regarder cette enfant qui ressemblait tant à son père, et qui ne prenait donc pas ses repas à la même table. Mais elle s'était occupée d'Ayané, l'avait encouragée à étudier [...]. Elles s'étaient revues avec joie aux vacances, comme deux vieilles copines. (p.33).

Par contre elle a tout fait pour l'encourager et l'assister dans cette voie. L'amour d'une mère, d'une bonne mère ne laisse personne indifférent. Victor Hugo n'a pas manqué de chanter cet amour dans l'une de ses recueils lyriques *Les Feuilles d'automne* (1831) «Oh ! L'amour d'une mère ! Amour que nul n'oublie ! Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiple ! Table toujours servie au paternel foyer ! Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.». Une bonne mère est toujours une source de réconfort, une forteresse de protection. Elle n'a jamais de répit, elle est la première à se réveiller, la dernière à aller au lit. Elle vaque aux travaux ménagers, aux travaux champêtres. Elle court de gauche à droite pour nourrir sa famille. Son amour pour ses

enfants est vaste plus que l'étendu de la terre. La confidente, la consolatrice, la berceuse de l'enfant depuis son séjour dans le ventre.

Mère, mère terre, mère Afrique, mère donneuse de vie et nourricière. Comme il est écrit dans la Bible, plus précisément en Exode 20 :12 et Colossiens 3 :19, les enfants doivent honorer leur mère, et quant aux hommes, ils doivent respecter et aimer leur femmes. Même dans la tradition on peut respecter et aimer sa femme.

2.3 La femme émancipée

L'émancipation, définie par Le Grand Robert de la Langue Française, comme étant l'action de s'affranchir d'une domination, d'une servitude, est associée dans notre travail à l'élément : l'éducation ou la modernité. La femme émancipée opte pour le changement du statut quo. Elle jette son habit du déterminisme pour chanter le changement et donner une autre orientation à son destin. Elle réclame désormais une égalité entre la femme et l'homme, une reconnaissance de ses efforts dans la gestion de la famille, une reconnaissance de ses droits. George O. Ajibade dans son travail "Is there no man with penis in this land? Eroticism and performance in Yoruba nuptial songs" (2005) a essayé de montrer cette égalité pour ne pas dire complémentarité.

Les hommes et les femmes Yoruba ne se voient plus comme des opposants mais au contraire comme des compléments, deux entités égales. Les femmes Yoruba ont su redresser la pente, et obtenir le statut d'égale à l'homme dans cette société. Le couple Aama et Eké dans *L'intérieur de la nuit* reflétait cette harmonie. Aama, femme émancipée venant d'une banlieue, a su obtenir contrairement à toutes femmes d'Eku, un traitement digne venant de la part de son mari. Eké traite sa femme comme une princesse : il est le seul dans son clan a opté pour la monogamie. Il n'a pas abandonné sa femme pour aller chercher aventure en ville au contraire il demeure au village et

prend soin d'elle. Il la comble de cadeau et se rendait même à la source à sa place. Il a élevé sa femme à tel enseigne que les villageois le trouvaient bizarre. Certains vont jusqu'à dire qu'il n'est pas homme, qu'il injure les traditions (p17-19). Eké ne croit pas à l'attribution figée de rôles basant sur le sexe.

En ce sens il y a un adage qui dit : “Bí okùnrin bá rí ej. bí ob.nrin bá pa á, kí ej. sá ti má lo ni – si un homme voit un serpent et que la femme le tue, on doit comprendre que, ce qui importe, c'est que le serpent ne s'est pas enfuit” (ma traduction).

Ayané et sa mère Aama constituaient ce groupe de femmes émancipées à Eku, telle mère telle fille, le même moule. Elles se révoltent contre les traditions et remettent toutes les coutumes en question. Dans tout le village Eku, seule Aama a tenté de braver l'immuable, aller contre la tradition et donner une autre direction à sa vie. Aama est de Losipotipè, un des banlieues les plus proches de Sombé, la capitale économique de Mboasu, mariée elle suit son mari à Eku, mais en aucun cas elle n'a épousé la tradition d'Eku. Comme l'affirme Koagne dans son travail, elle est une identité citadine, et du faite qu'elle vienne d'une banlieue contribuait à sa clairvoyance. Contrairement à toutes les femmes du village elle a accouché à l'hôpital au lieu d'utiliser le service d'une matrone.

Outre la monogamie dont elle jouissait, tout autour d'Aama reflétait la modernité : sa maison, «une case à plusieurs pièces et cuisines séparée» (p.21) et son jardin «avec des plantes non comestibles qu'elle faisait pousser uniquement pour admirer la beauté de leurs fleurs et en humer le parfum» (p.20), un luxe que les femmes du village ne pourront s'offrir, car elles n'ont pas le temps ni la force supplémentaire pour pousser des plantes non comestibles. Elles ont trop de problèmes pour passer leur temps à admirer et à humer le parfum des fleurs. Elles ont des champs à biner et à

sarcler, des bouches à nourrir, puisqu'elles sont comme des mères célibataires, des femmes sans maris bien qu'elles sont mariées. Leurs hommes les ont abandonnés pour aller faire fortune en ville. Elles se retrouvent seules, seules devant leur sort, seules à porter le monde sur leur épaule de femme.

Dans tout Eku seule Aama a son mari qui vit et travaille au village, un mari qui respect sa femme et pourvoit aux besoins de sa famille. Un mari qui lui permet de vivre comme une reine, exemptée de tous ses travaux durs et rigides dont les femmes d'Eku sont soumises. Ce dernier se rendait même des fois à la source à sa place. Ceci étonnaient les femmes du village, c'est du jamais vue et c'est exactement ce qui les poussaient à penser qu'Aama a envouté son mari. D'autres mêmes pensaient que Eké le mari d'Aama n'est pas un homme, qu'il est «comme une femme» (p.17), «les femmes avaient songé qu'au fond, cet homme-là n'en était pas un» (p.18), puisqu'il s'adonnait aux activités domestiques qui relèvent des attributs de la femme selon la tradition.

Aama est libre de ses mouvements, de ses actions, offrant à toutes celles qui s'aventuraient dans sa maison, une tasse de citronnelle bien chaude et bien sucrée et une collation à la manière d'une femme bien éduquée, bien qu'elle savait que ses femmes-là ne l'aimaient pas. Et contrairement aux femmes d'Eku, qui n'ont qu'un seul moyen de survie, un moyen que leur avait prescrit la tradition, biner et sarcler la terre.

Aama fait le commerce

sa mère lui décrivait le visage des autres femmes, lorsqu'elles la voyaient se rendre à la ville deux à trois fois par mois, [...], pour y faire commerce de ces étoffes imprimées et pour s'y procurer des balles de tissu qu'elle venait teindre à Eku. (p.33).

Elle a également su bien élever sa fille dans la bonne direction, celle opposée à la tradition, elle n'avait pas inculqué à sa fille les pratiques traditionnelles même pas dans le domaine de la santé, à l'exception de quelques remèdes d'Io. Ayané «contrairement aux enfants d'Eku, elle avait toujours été vaccinée» (p.200), elle est également «venue au monde à la ville, dans un hôpital» (p.19).

Aama l'envoyait elle-même à l'école, faisant fi à tout ce que diront les vieilles femmes du village 'une fille à l'école, peu importe son niveau d'éducation, finira dans la cuisine', l'encourageant à étudier. Car elle croit aux études, venant d'une banlieue, Losipotipè, elle reconnaît l'importance de l'éducation scolaire dans l'avenir de son enfant. Et c'est dans la même logique que sa sœur Wengisané dit : «lorsqu'on n'est pas instruit, on se soumet toujours à la raison du plus fort» (p.193), autrement dit on n'a pas de mots, on devient des esclaves, au bon vouloir de son maître lorsqu'on n'est pas scolarisé. La scolarisation semble être la clé de l'émancipation et en même temps elle est perçue négativement par des hommes qui pensent que la haute étude n'est pas pour les femmes.

Parlant d'Epupa qui est devenue folle, Epèsè disait «ce sont les livres qui l'ont rendue folle. Quand on vous dit que les femmes ne doivent pas faire carburer leur cervelle» (p.206). Les femmes éduquées sont pour la plupart rejetées par les hommes en Afrique,

Ça ressemble à quoi une africaine qui a été à l'université ? Ça ressemble à quoi une mère si cultivée qu'elle est capable d'élever sa fille seule ? Ça ressemble à quoi une noire intelligente qui est responsable du rayon fromages chez casino ? Ça ressemble à quel désespoir lorsqu'elle s'est rendu compte qu'aucun des hommes qu'elle

espérait épouser ne voulait d'elle parce qu'elle était trop ambitieuse ?
(Calixthe Beyala 2009 :105).

La femme éduquée, scolarisée, émancipée est souvent rejetée par les hommes, qui les traitent d'ambitieuses. A ces hommes Simone de Beauvoir répond à travers son œuvre *Les Mandarins* (1954): «Je suis intellectuel. Ça m'agace qu'on fasse de ce mot une insulte : les gens ont l'air de croire que le vide de leur cerveau leur meuble les couilles». Le vrai problème est que les hommes ont peur de ces femmes-là, ces femmes de caractère, qui n'obéiront sans questionner, ces femmes qui ne conforment pas à la formule de Proudhon : «La femme est un esclave, et ne doit qu'obéir» (Proudhon 1875 : 36). Seuls ceux qui sont prêts à abandonner leurs trônes, s'y aventurent. Aama entretenait une très bonne relation avec sa fille, même lorsque cette dernière quittait la maison pour continuer ses études à l'internat où «elles pratiquaient méthodiquement l'injure et les châtiments corporels, ces derniers ayant généralement pour but d'extirper des jeunes filles cet excès de sensualité dont elles avaient hérité» (p.34), leur relation n'a pas pris de coup.

Elles se revoient avec joie lorsque, Ayané revenait au village pendant les vacances. Comme deux copines elles demeurent inséparables. Moulées dans la moule de l'émancipation, Aama et sa fille une goutte d'eau, une mère qui préfère le commerce que de travailler la terre comme cela a été depuis des générations dans les mœurs des mères et des filles d'Eku et une fille qui préfère aller à l'école que de travailler la terre et de se marier comme les autres filles du village. Et au nom de cette formation scolaire, elle est partie en France pour poursuivre ses études. Pourtant courir les routes n'est pas l'apanage de la femme. Son «rôle était de demeurer tels des piliers fixes sous le soleil. D'être des fondations et des repères » (p.24). Son rôle est limité à la cuisine et

au champ. Cependant Ayané a changé cette donne, elle est parti jusqu'en France pour ses études.

Le jour de son retour à Eku, elle s'était habillée d'un pantalon et d'une veste en jean. Une femme en jean ? Est-ce une démonstration de son féminisme ? Cette question nous rappelle celle posée à la sociologue sénégalaise Fatou Sow à la fin de la présentation de son travail sur 'West African women's grassroots movements' durant un séminaire à 'West African Research Center in Dakar in the summer of 1999' par une participante américaine qui voulait savoir pourquoi madame Sow présentait le féminisme dans le contexte africain, comme 'the right to wear jeans' en d'autres termes 'le droit de porter des jeans' (ma traduction).

Il faut surtout noter qu'en Afrique, en occurrence à Eku le port de pantalon jean par une femme, est mal vu, pour ne pas dire que c'est un tabou. Certaines choses sont réservées aux hommes. Une femme en jean est synonyme de manque de respect, de défi, et de manque d'éducation traditionnelle. Un manque d'éducation traditionnelle de la part d'Ayané que beaucoup attribut à Aama. Les villageois pensent qu'Aama n'a pas éduqué son enfant dans les voies de la tradition. La vieille Ié face à ce non conformisme, à ce changement, n'a pas hésité à pointer un doigt accusateur vers la France. Elle, qui sème parmi la jeunesse ce grain de changement par le biais des écoles au détriment de la culture africaine.

Ayané et sa mère Aama sont considérées comme des étrangères à cause de leur rébellion face à la tradition, en commençant par le nom 'Ayané' qui est un nom fabriqué, un nom qui ne reflète aucune identité mais plutôt qui porte en son sein la graine du changement. Un changement dont la France est l'instigateur à travers, ses écoles, véritable centres d'assimilation et de décapage de la culture africaine. Elle,

c'est-à-dire Ayané est élevée dans l'amour parental, elle n'a jamais été battue, son père à la différence de tous les hommes d'Eku n'a pas quitté sa maison, son village, pour chercher fortune en ville. Ayané est grandie contrairement aux autres filles dans l'amour parental.

Elle est également éduquée dans l'école des missionnaires, partir en France dans le même cadre. Elle a également passé beaucoup de temps avec son père puisque qu'elle était la seule enfant. Ce qui a naturellement affecté sa personnalité et réduire sa féminité. La voile qui couvre le visage d'Ayané, le visage de la femme africaine est déchirée. Elle prend conscience de la différence entre elle et les femmes d'Eku. N'a-t-on pas dit, tout comme Marguérite Sacoum (1965) que «l'éducation de la femme africaine, c'est l'élévation morale et intellectuelle, c'est la revalorisation des peuples africains».

Dès son jeune âge Ayané l'hybride pour parler comme Koagne, était partagée entre le devoir et le vouloir, entre la tradition et ses ambitions personnelles «ce qu'elle souhaitait, c'était de vivre sa vie comme elle l'entendait» (p.41). Elle finit par se déflorer elle-même, à l'aide d'un tubercule de manioc : «elle avait elle-même rompu la membrane» (p.36). Pour éviter de souffrir sous les assauts d'homme qu'elle n'aimerait pas, et pour montrer le degré de son révolte contre le statut quo, la domination du phallus, Ayané a fait l'impensable, l'auto défloration. Par soif de liberté, de s'affranchir de toute domination, ou d'une servitude quelconque, Ayané ne recule devant rien pour obtenir son vouloir, sa liberté de décision et d'action.

Elle quittait sa tante, Wengisané sans projet, épousait qui elle veut sans l'approbation de qui que ce soit, sur un coup de tête. Son mari Louis voulait des enfants mais pas elle. Une femme africaine qui ne voulait pas avoir d'enfants, qui ne voulait

pas être mère, est totalement contraire à la norme. En Afrique les enfants sont des bénédictions, ne pas en avoir est très mal vue, étant donné que cela peut mettre la pérennité d'un clan quelconque en péril. Ayané, fille d'Aama ; Aama arrière fille d'Idubwan et Idubwan, toutes trois, des femmes qui réclamaient leur liberté, faisant fi du qu'en-dira-t-on. Le sang de liberté coulait sans cesse dans leur veine, de génération en génération. «Idubwan était une maîtresse femme ! Elle avait quitté son mari parce qu'il la battait et qu'elle ne voyait pas au nom de quoi elle devait l'accepter» (p.154). Comment la femme arriverait-elle à se libérer de la meurtrière tradition, qui l'opresse et la tue au nom du vouloir du patriarcat par le canal des pratiques inhumaines : dont l'excision; la polygamie ; le mariage forcé ; rites de veuvage ; le viol etc... ? Par des pleurs, des lamentations ?

Les femmes d'Eku restent fortes. Même lorsque leurs enfants étaient enlevés par les rebelles et des meurtres commirent devant leurs yeux, elles ont su faire taire leur douleur et n'ont pas versé une seule larme devant les rebelles, ces hommes qui se réjouissent et se sentent forts, devant les pleurs et les lamentations des femmes. «et on n'avait même pas pleuré, parce que ce n'était plus la peine» (p.160) ; «ces femmes étaient à ce point habituées à taire toutes douleurs» (p.161).

Ne dit-on pas que “ce que l'homme peut faire, la femme peut le faire deux fois” ? La première fois que les femmes d'Eku ont vu une voiture, c'était un homme qui y était sorti mais la seconde fois c'étaient non pas une femme mais deux femmes qui y sont sorties et ont fermé les portières derrière elles.

Elle n'en avait vu de semblable qu'une seule fois. Cela s'était produit le jour où quelqu'un était venu compter les habitants du village. C'était un homme qui voyageait dans le ventre d'une bête pareille ... Bientôt, l'animal ouvrit la bouche qu'il avait sur le côté, et laissa sortir une

femme. Oui une femme. Cela se voyait, même de loin, à la façon de marcher et à la proéminence du postérieur. La chose ouvrit une autre bouche de l'autre côté, pour cracher une seconde femme. Ces deux femmes qui de loin n'étaient que des ombres donnèrent chacune une gifle à la bouche par laquelle elles étaient apparues. Cela fit un bruit sourd. (p.164)

A Eku, le system patriarcal règne et la tradition est la norme, tous les villageois sont appelés à y conformer. L'individualisme, le goût de l'indépendance est bannit car elle s'oppose au conformisme, au traditionalisme mais promeut la réflexion individuelle. Cette réflexion personnelle est un élément indispensable au renversement, une idée de révolution, de changement. Changement, FORCES DU CHANGEMENT que haie Ié, «ce changement n'augurait rien de bon», puisqu'elle est soutenue par le system patriarcal et elle est prête à lutter pour sa survie.

La vieille Ié, qui était très âgée puisqu'elle avait tout juste cinquante ans, avançait à pas lents vers la case d'Eyoum, le chef du village, devant laquelle les hommes étaient assis. Ils ne diraient rien, en la voyant venir, et n'auraient aucune objection à ce qu'elle s'installât sur une natte, parmi eux. Elle avait atteint l'âge auquel une femme était plus qu'une femme. Agée elle devenait sage et respectable, à même de prendre la parole devant des hommes (p.60-61)

La tradition en Afrique en occurrence à Eku s'érige contre des éléments pouvant causer son déclin. C'est ainsi qu'

À Eku comme partout en Afrique, les moindres marques d'individualisme étaient considérées comme des attitudes inhumaines, et si on observait quelque penchant pour la solitude chez une personne,

on la menait chez le guérisseur. Il fallait être malade, certainement envouté ou possédé par un mauvais esprit, pour aimer être seul. (p.167)

Les femmes d'Eku ne pensent pas qu'à elles-mêmes, dans la polygamie elles cherchent un mirage de positivité et s'y accrochent, en sacrifiant leur liberté sur l'autel de la cohésion du groupe. Le "moi" est immolé pour le "nous"

Pour elles, le fait de partager avec d'autres un homme pour lequel on n'avait pas de sentiments était en quelque sorte un soulagement. On pouvait, si on était futées et qu'on s'entendait bien, se répartir les tâches, et même le faire tourner en bourrique, lorsqu'il reviendrait donner des ordres et distribuer des objets de pacotille. Bien sûr, rien de tout cela ne remplaçait la liberté. La vraie. Mais lorsqu'on était membre d'un clan, d'une communauté, seule comptait la cohésion du groupe. (p.38)

Seule la famille d'Ayané faisait exception, son père Eké contrairement à tous les hommes du village, n'est pas polygame et ne vagabonde pas dans les villes avoisinantes à la recherche du travail. Il restait au village et vit du commerce des statuettes qu'il fabriquait lui-même. Sa mère Aama n'assistait pas aux réunions des femmes, ne faisait non plus part à la tontine des femmes du village, du simple fait qu'elle n'est pas d'Eku et ne voulait pas de problème en se mêlant des affaires d'argent. Pour cela «on l'avait haïe deux fois plus, de ne même pas tenter de s'intégrer. D'entretenir et de tenir la distance» (p.39). En plus lorsqu'elle se retrouve sur le lit, malade, elle a clairement dit sa volonté à tout le monde ; qu'après sa mort, elle ne voulait de veillée mortuaire, elle voulait que rien ne retînt trop longtemps son âme entre les deux mondes. Une volonté qui est contraire à la tradition puisqu'elle «imposait que la dépouille fût exposée neuf jours durant» (p.52).

Ayané aussi était allée contre la tradition lors de son retour de la France, à travers son habillement, son comportement vis-à-vis des villageois. Elle est allée jusqu'à appeler Ié par son nom, adresser les hommes sans les saluer.

Nous ne pourrions pas parler des femmes qui se sont soulevées contre certains aspects injustes de la tradition, sans parler d'Inoni, la première femme d'Isa, la première femme à lever la main sur un homme en Eku. Inoni convaincu que son mari a très mal agi, en salissant sa main dans la mort du jeune Eyia, n'a pas hésité à cribler ce dernier de coups jusqu'à ce qu'il succombe. Un acte contraire à la tradition d'Eku, une tradition qui ne permet pas la femme de contredire son mari en public. Cette même Inoni se révoltait contre l'autorité d'Ié la doyenne, allant jusqu'à parler du sacrifice d'Eyia que tout le village a décidé de cacher aux non présents à la cérémonie, Ayané. «le linge sale se lave en famille» (p.131), et puisque Ayané n'est pas considérée comme partie intégrante de cette famille d'Eku, elle n'a pas le droit de savoir ce qui s'est passé. Ayané n'étant pas d'accord avec ce dogme traditionnel, a fait tout possible pour que le linge sale se lave en public, pour permettre une prise de conscience et de responsabilité.

Le changement brute d'Inoni remonte au jour elle a tué son mari, étonnait tout le monde à tel point qu'on la considérait comme folle. Inoni commet le pire, elle se suicide, en se jetant dans le puits, le fruit d'une collaboration villageois-citadin et laissant derrière elle ses enfants qui deviendront la charge du clan. Se protestant ainsi contre une tradition qui demande à chérir la vie, de se résigner face à la force brute pour préserver la vie. Idun, la première femme d'Eyoum est allée aussi à l'encontre de cette tradition, en préférant la mort que de laisser le corps de son mari trainer à terre, «Toi qui as tué mon mari, dis-leur qu'ils peuvent me tuer s'ils le veulent, je refuse de laisser son corps ainsi» (p.86). Elle a également démontrés un grand courage que n'a

pas su démontrer son mari. La femme a encore une fois réussi là où l'homme a échoué et se révolte contre ce dernier.

Ayané ne comprenait pas cette peur de mourir, cette résignation des africains, qui passent toute leur vie en essayant d'échapper à la mort. Pourtant la mort est autour de nous, dans nos cours d'eaux gorgés de vers, dans des eaux stagnantes aux abords de nos maisons, véritables usines de fabrication de moustiques. Dans les saletés et la misère de l'Afrique, bien que d'aucuns disent ironiquement que «La saleté ne tue pas le Noir» (p.46), il faut noter que la saleté n'épargne personne. La tradition aussi porte la mort en sein, par le biais des pratiques de sorcellerie, où des potions étaient fabriquées avec de la poudre d'ossements humains ; par le biais des rituels qui se terminent en bain de sang, où la femme ou la jeune perd sa vie au nom de l'excision ; par le biais de ce système patriarcal qui détient le pouvoir absolue et fait la loi.

Un système patriarcal que la femme doit renverser ou combattre pour obtenir sa liberté et s'affranchir des griffes de la tradition. Et pour en arriver là, l'éducation semble être la clé. Le linge sale ne doit plus se laver en famille comme le pensait Inoni, mais plutôt se lavé en public, comme l'affirmait Miano à travers la bouche d'Epupa la folle qui, comme si elle était en transe, proférait des paroles lourdes de sens, des paroles destinées à la mère Afrique : «Si nous n'admettons pas les noirceurs du passé, saurons-nous nous défaire de celles qui nous étreignent encore si vigoureusement ?» (p.208).

Il est grand temps que l'Afrique accepte ses bévues, et fasse face à ses problèmes. Eradiquer les mauvaises graines de sa tradition qui minent le développement de la femme : la marginalisation de la femme, l'excision pour ne citer que ceux-là. Cette pratique dangereuse, causait des fois de morts, mais personne ne

s'émouvait outre mesure devant le décès de ces femmes qui n'ont pas su endurer. Réfléchissons un peu sur ce dicton : " En instruisant les femmes, on instruit celles qui enseigneront les hommes". L'émancipation de la femme ne bénéficie pas seulement à la femme mais aussi à l'homme, car une femme émancipée contribue socialement, économiquement et politiquement à la famille, à la nation.

2.4 La femme phallique ¹

«En temps de révolution, la femme peut être plus féroce que l'homme et les tricoteuses tiennent le haut du pavé. Mais aussi quelle énergie, quel mépris de la mort, quelle rage !» (Léon DAUDET, 1930 :32). Tirée du Grand Robert de la Langue Française.

La femme longtemps considérée comme "la moitié de l'homme" change de personnalité et présente des traits masculins devant des situations données. Elle parle le langage masculin pour se faire bien comprendre par les hommes. Ié en est un excellent exemple de ce type de femme, car elle est une femme hors pair et c'est pour cela même que Io l'avait choisi pour son fils.

Celle qui saurait manier l'autorité. Celle qu'on respecterait, sans équivoque. Celle qui n'aurait jamais à verser de larmes pour retenir l'attention d'un homme. Celle qui n'aurait jamais à élever la voix pour se faire obéir de ses filles et de ses brus. Lorsque Io l'avait choisie pour son fils, elle n'avait que sept ans, et présentait déjà toutes les qualités pour être une femme de fait, et pas seulement de nom (comme pour parler comme Simone de Beauvoir dans Sa plus célèbre formule à l'égard de la femme – je souligne). Ié était dépourvue de la moindre futilité. Elle portait les cheveux courts, presque ras comme un homme.

Son teint était aussi obscur que la réalité, et ses yeux semblaient voir au-delà du visible (p.61).

Ié, est une femme de caractère, dure, à forte personnalité. Dès son bas âge elle présentait déjà quelque trait de masculinité : ses cheveux ne sont pas tressés mais plutôt coupés, elle s'était débarrassée des choses sans valeur, qui ne sont pas nécessaires, du superflu. Sa féminité n'est pas à son paroxysme. Le seul homme qu'elle avait vraiment respecté était son père parce que ce dernier ne faisait pas de différence entre ses filles et ses fils.

Il lui avait appris de choses qui sont réservées qu'aux mâles parce qu'il juge que sa fille aînée est intelligente. Cet apprentissage de la force surnaturelle, cette force qui permet de présager le futur, a complètement métamorphosé Ié. Cette attitude du père montre également que la femme n'est pas aussi subordonnée à l'homme en Afrique noir. Celles dotées d'une forte spiritualité et d'une protection royale sont exemptées de la maltraitance de la part des hommes.

Son père ne [...] ne faisait pas la différence entre ses filles et ses fils.
Son père qui l'avait instruite, elle sa fille aînée, de choses dont seuls les mâles étaient informés. Lorsqu'elle lui avait demandé pourquoi il transgressait les règles, il avait dit en souriant :

¹. Dans l'ensemble, le terme de femme phallique désigne la femme qui a un phallus et non pas l'image de la femme ou de la fillette identifiée au phallus. Notons enfin que l'expression femme phallique est souvent employée dans un langage approximatif pour qualifier une femme qui a des traits de caractère prétendument masculins, femme autoritaire par exemple, ceci sans que l'on sache quels sont exactement les fantasmes sous-jacents. J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Voc. de la psychanalyse.

-Je ne transgresse rien, ma fille. Nos ancêtres préfèrent leurs secrets gardés par une femme intelligente, plutôt que par un homme sans cervelle qui en fera mauvais usage. (p.100)

Se faisant le père superposait chez Ié, la masculinité à la féminité que sa mère a suit construire. Ces instructions réservées aux mâles, ont donné à Ié, le phallus. Une grande partie de sa féminité s'est convertie en masculinité, elle devient une bisexuée, une femme phallique. Et comme le souligne Simone de Beauvoir¹ dans son œuvre *Le Deuxième sexe*, tome 2 «Les femmes élevées par un homme échappent en grande partie aux tares de la féminité ».

Devant les rebelles qui envahissaient Eku, Ié ne laissait paraître aucun signe de frayeur mais plutôt elle faisait preuve d'une force, d'un redoutable courage, à telle enseigne que Isilo, le jeune à la tête des rebelles ne peut s'empêcher de dire :

Cette vieille abritait une âme plus mâle que n'importe lequel des hommes qui étaient là. Contrairement aux autres femelles, elle se présentait tête nue et cheveu court. Contrairement à tous les autres, elle n'avait pas un seul instant baissé les yeux au sol,

scrutant son visage alors qu'il parlait, cherchant son regard afin de savoir quelle puissance le régissait. Il admira sa fierté. (p.99)

Ié est une gardienne de la tradition, très conservatrice, elle hait le changement «le changement était devenu un credo. Comme s'il fallait tout d'un coup se mettre à marcher sur les mains, simplement parce que cela faisait trop longtemps qu'on se tenait

¹ Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe* (1949) «On ne naît pas femme, on le devient»

sur ses jambes » (p.29), elle abritait un esprit mâle, et est très distinguée parmi toutes les femmes du village. Elle mangeait les mets réservés aux hommes : comme le gésier des poulets ou la tête des poissons.

Même bien avant que le village ne soit totalement encerclé, Ié avait rejetée l'idée de fuite et opta pour l'affrontement de l'épreuve. Elle était acceptée parmi les hommes, à cause de son âge et sa sagesse. Elle peut même

prendre la parole devant ces derniers bien qu'ils ne supportaient pas trop son regard perçant qui fouillait leur tréfonds. Elle se permet de braver des interdictions qu'aucune femme, même Io n'oserait braver.

Elle se permet de toucher les noix de kola d'Eyoum, le chef et marabout du village d'Eku. Noix de kola réservées aux hommes.

Le vieux se fâche, et disait qu'Ié allait trop loin, car même la doyenne des poules ne pourrait pas se métamorphoser en coq car seul les coqs font cocorico. Autrement dit, certaines choses n'appartiennent qu'aux hommes. «Ié, tu exagères ! Tu es plus que mûre, il est vrai, mais je suis bien plus vieux que toi. Même à Io, je n'ai jamais permis de toucher mes noix de kola» (p.64). Ié s'éclatait en un rire sauvage, un fou rire. En réponse au chef elle dit : «excuse-moi, l'ancien. Je suis un peu perturbé par tout ça. Et puis, ce n'est que de la kola, ce n'est pas comme si je t'avais grignoté les testicules ! Dis-moi plutôt ce que nous ferons, si jamais» (p.64). Comme si pour dire au vieux qu'il y a plus important à penser qu'une kola.

Ié est vraiment une femme pas comme les autres, elle a vu ce qui allait arriver au village Eku en songe, son niveau de spiritualité est très élevé. Bien que les rebelles ne soient pas venus à Eku pour négocier mais plutôt pour perpétrer leur forfait, Ié a réussi grâce à sa forte personnalité, à négocier

Ne crois-tu pas le moment venu de nous éclairer sur la nature du sacrifice en question ? Nous avons suffisamment patienté. Les enfants sont fatigués, la plupart ne sont pas mis une miette sous la dent [...] Je ne comprends même pas qu'ils soient tenus de demeurer ici. Que les adultes restent, et que les enfants puissent regagner les cases [...] Et puis, elle demanda une dérogation pour les femmes enceintes ou allaitantes qui, du fait de leur état ou de leur situation de très grande proximité avec des nourrissons, avaient un pied dans l'enfance (p.99)

Et à sauver une partie des villageois : des enfants et les femmes allaitantes. Ce sauvetage était très indispensable pour le devenir du clan au cas où le pire arrivait, et que tous les autres sont tués. Comme une vraie cheffesse Ié pensait à l'avenir de son peuple au détriment de sa propre vie, elle met la survie du clan au-dessus de sa propre vie, quelle courage ! Et quel esprit d'abnégation ! Ce sacrifice de soi toucha fortement le leader des rebelles :

Il comprit qu'elle songeait à l'avenir de son peuple. Des femmes jeunes et fécondes. Des hommes au loin qui reviendraient. Un nouveau départ. Il fut presque ému de constater que pour protéger ce futur elle consentait, intelligemment, à mettre en péril d'autres vies. En commençant par la sienne. Elle avait choisi. Comme un chef. Elle se tenait droite, la larme repoussée par le sens des responsabilités. Isilo songea que s'il avait été donné de voir cela chez un dirigeant africain, il ne serait probablement pas dans cette quête qui occupait sa vie. Il n'aurait peut-être pas à ferrailer avec le sort des africains. Alors, contre toute attente, et à la plus grande stupéfaction de ses frères, il s'entendit répondre : - je t'accorde cette unique faveur, femme (p.101).

Ié a des couilles, sans peur, sans pleure, sans ébranler, elle se tenait devant cette armada de rebelles armés, au nom de son peuple, et fait entendre sa voix, son vouloir.

On a l'impression comme à travers Ié, Miano portait la lumière sur un féminisme qui ne dit pas son nom mais qui semble être l'idéal des Africains. Un féminisme qui compose avec la tradition, mais rejette certains aspects qu'il ne juge pas nécessaire. Un féminisme qui accepte la soumission totale à l'homme comme chef de femme en public mais qui se révolte en cachette : «jamais une femme ne contredisait son mari en public. Cela ne pouvait se dérouler que dans le secret des rencontres nocturnes, lorsqu'il n'y avait aucun danger pour l'homme de perdre la face» (p.134). Un féminisme contraire à celui qu'incarne Ayané, un féminisme radical, occidental, qui prône la masturbation, le rejet de l'enfantement, qui prône de grandes études, une liberté totale de la femme face à la tradition. Une tradition qui fait partie intégrante des africains. Ié est une femme africaine idéale, malgré le poids de la tradition, elle était libre et fière, elle a réussi là même où Eyoum, le marabout et le chef du village a échoué.

Elle est une femme responsable, pragmatique, éclairée par ses pouvoirs mystiques. En aucun moment elle n'a porté un doigt accusateur aux hommes : Eyoum, Esa, Ekwé et Ebé qui n'ont pas su protéger leur village ; mais plutôt elle se fit à la fatalité. Pour elle «Rien ne se produit jamais qui ne soit prévu» (p.137), alors ce qui est arrivé doit arriver. Même lorsque certaines femmes du village, en occurrence Inoni condamnait son mari Esa d'avoir tué Eyia un enfant du clan, Ié n'était pas d'avis, pour elle c'est tout le monde qui doit être condamné, mais pas Esa seul car les femmes aussi ont participés à la cuisson de l'enfant, «C'est nous tous, Inoni» (p.130), ils ont tous opté pour l'obéissance plutôt que le combat.

Qui a dit que la femme ne réfléchisse pas, qu'elle sente et ne suit que son instinct ? Ié fit preuve d'une grande intelligence et d'une habilité de réflexion hors pair face aux rebelles, elle anticipait même les pensées du chef rebelle, Isilo et a su amener ce dernier, par sa requête «dérogation pour les femmes enceintes ou allaitantes qui, du fait de leur état ou de leur situation de très grande proximité avec des nourrissons, avaient un pied dans l'enfance » (p.99), à faire des compromis «Je t'accorde cette unique faveur, femme. Que les tiens retournent. Uniquement dans les cases du milieu» (p.101), et à tomber en désaccord avec ses frères : Isango et Ibanga «C'était la première fois, depuis qu'ils avaient vu le jour, qu'ils n'étaient pas d'accord sur la marche à suivre» (p.101). «C'était la première fois, depuis qu'il arpentait les villages de cette partie du continent, que quelqu'un, et une femme qui plus était, se permettait de tenter de soustraire une partie de la population.

D'habitude, il ne laissait pas à ses victimes le temps de penser. C'était lui menait la danse» (p.100). Chose que le vieux, l'homme, le chef et marabout du village n'a pas su faire. Ié a profité également de la différence d'âge entre elle et Isilo pour s'imposer tant soit peu : «Elle regarda un moment ce garçon qu'elle aurait pu mettre au monde deux ou trois fois, lui adressa mentalement une injure sur la pourriture qui avait dû attaquer les parties intimes de sa mère le jour de sa naissance» (p.98). Elle ne s'ébranle pas devant le garçon rebelle, plutôt elle le regarde tout droit dans les yeux comme si elle le scannait. Audacieuse, téméraire et courageuse elle réfutait l'idée de désigner un enfant orphelin « Il n'y a pas d'orphelins, chaque enfant est celui du clan» (p.102), à la demande de Isilo «je te demande de m'indiquer s'il y a dans ce village un orphelin âgé de trois à neuf ans » (p.101-102). Elle a également déstabilisé les rebelles par une série de questions troublantes:

Pourquoi avoir attendu la nuit pour vous présenter chez nous, alors même que nous vous avons vus, tout le jour, vous promener au-dessus de nos collines ? Et lorsque nous ne vous voyons pas, nous vous entendions assez fort pour nous remémorer votre présence. Alors quoi ? Quelle est cette manière de venir effrayer les gens chez eux, et de soumettre un clan d'honnêtes personnes à des solennités sans signification ? (p.97) [...] Ne crois-tu pas le moment venu de nous éclairer sur la nature du sacrifice en question (p.98)

A Eku, l'homme dominait, il était en charge et est même appelé 'maître' «Alors, voir celle-là massacrer son maître sans réaction des autres villageois, sans empathie véritable de la part des deux autres hommes à l'égard de leur ami» (p.134), il se permet de violer les jeunes filles, d'être infidèle à sa femme sans remord. La femme est marginalisée, elle est sans droit mais pleine de devoirs. Mais doit-elle se résigner dans cette condition ? Doit-elle encore préférer rester les bras croisés, plutôt que se battre pour sa liberté, son indépendance ? Doit-elle toujours penser que «la peur de mourir est plus forte que tout » (p.156) ? Pour obtenir sa liberté, la femme doit avoir des couilles, elle doit changer les données, le quotidien. Et c'est dans ce même sillage qu'Inoni pour renverser l'ordre établi, bat son mari Esa à mort devant les yeux d'Ekwé et d'Ebé deux hommes du clan et amis à Esa.

Jamais il n'était arrivé dans ce village qu'une femme levât la main sur un homme. Tout au plus élevaient-elles brièvement la voix pour manifester leur désaccord, ce qui était rare. Jamais une femme ne contredisait son mari en public. Cela ne pouvait se dérouler que dans le secret des rencontres nocturnes, lorsqu'il n'y avait aucun danger pour l'homme de perdre la face (p.134)

Inoni est appelée plus tard ‘folle’ tout comme Epupa, Aama et Ayané, parce qu’elles posaient des actions qui sortaient de l’entendement des autres. Et c’est cette même folie qui avait influencé Ito et Isadi à se rebeller contre leurs maris : Ekwé et Ebé, allant jusqu’à les répudier.

L’invasion des rebelles et surtout le cri de cet enfant immolé, Eyia, a permis à la femme de changer le statu quo, de trouver leur voix et de s’ériger à la position de leader. De la même manière la seconde guerre mondiale a permis au féminisme de prendre de l’ampleur. Le cri d’Eyia est comme le fruit défendu par Dieu dans le jardin d’Eden, une fois qu’il est consommé, les yeux des femmes s’ouvrent, elles prennent conscience de leur nudité, et optent pour leur protection, le reversement : « c’était là ce que ce cri laissait derrière lui. Plus qu’une agression émotionnelle. Une transformation. Un renversement des forces en présence» (p.134). Dans *L’intérieur de la nuit* nous avons l’impression d’être en face de deux phases de renversements : la première s’effectuait avec l’éducation et la modernité, bien avant l’arrivée des rebelles. Elle s’incarne dans la personne d’Ayané et sa mère.

Ayané est la plus cultivée dans tout Eku ; de l’internat chez les sœurs catholiques, à l’Université en France, un endroit qu’aucun homme d’Eku n’a rêvé visiter. Sa mère, fille d’une banlieue, était la seule qui a essayé de changer le statu quo à Eku. Elle a accouché à l’hôpital. Elle fait le commerce plutôt que des travaux champêtres. La deuxième phase s’annonce avec l’arrivée des rebelles, un groupe d’hommes sans femme, leur cruauté, surtout le cri de l’enfant immolé, Eyia : « Le petit poussa un cri aigu, qui devait s’imprimer à jamais dans la mémoire de chacun. Le hurlement envahit la nuit, grimpa par-delà les collines, sembla atteindre la cime des arbres, et chaque villageois le reçut en plein cœur» (p.115). Ié devient un leader de son clan grâce à son courage et sa forte personnalité. Inoni tue son mari, et se suicide

plus tard, un acte très mal vu, inacceptable à Eku, puisque la vie est sacrée, Ito et Isadi ont répudié leurs maris.

Elle leur dit. Ils entendirent. N'émirent pas de réserve. Quelques mots. Même pas un rituel, comme dans le temps, lorsqu'un membre du clan en était banni. A eux, on ne donnerait pas une provision de manioc et un peu d'eau dans une outre. On ne leur indiquerait pas, en tendant le bras, la direction dans laquelle ils étaient conviés à aller se chercher une autre vie. C'était bien assez pour eux, de savoir que leurs corps ne reposeraient pas sous la terre de leurs pères et que leur progéniture n'enjamberait pas neuf fois leur tombe. C'était bien assez, d'être chassés, et par des femmes. (p.133)

Le silence des hommes face à ces actes inhabituels, dénote leur acceptation de la situation. N'a-t-on pas l'habitude de dire '*Qui ne dit mot consent*' ? Et bien les hommes ont acceptés leur sort, ils ont acceptés leur défaite et se préparent pour l'exile.

Eyia étant un mâle, sa mort symboliquement signifie la mort du mâle, la mort de l'homme sur le plan autorité et hiérarchie. Puisque c'est à partir de cette mort, de ce cri que la perte du pouvoir de l'homme sur la femme a atteint son paroxysme. Le roi est forcé de céder son trône à la reine, le pouvoir a changé de main. Le renversement est total.

CHAPITRE III

L'IMAGE PLURIELLE DE LA FEMME DANS *CONTOURS DU JOUR QUI VIENT* (2006)

3.1 Résumé de l'œuvre :

Musango, une fillette de neuf ans, subit la cruauté de sa mère, une mère qui chasse sa fille de la maison sous prétexte que cette dernière lui apporte des malchances. Au cours de sa mésaventure, elle doit faire face aux vicissitudes de la vie dans Mboasu, un pays fictif, ravagé par la guerre, une guerre qui laisse derrière elle, toute une gamme d'injustice et d'insécurité, où les enfants soldats font la loi et où des sectes font fortune par des moyens odieux au dos de Dieu. Dans ce tableau sombre divisé en de différentes péripéties couronnées par désordres et de la méchanceté, l'amour triomphe et donne vie à un espoir.

Analyse de l'œuvre :

Contours du jour qui vient (CJV) regorge d'une diversité de l'image de la femme. On y distingue : femme cruelle et ignorante, femme marginalisée, femme émancipée ou révoltée, femme de bonté et de pardon, femme religieuse.

3.1.1 La femme dans l'espace social de Sombé (Mboasu)

La guerre était finie, disait-on, mais elle ne devait en fait jamais cesser, prenant les formes que lui imposaient les contingences. Il n'y avait plus de sécurité. Les rebelles s'étant emparés de Sombé, le président Mawusé ayant été lâché par ses alliés occidentaux qui ne voulaient plus que protéger leurs ressortissants sur la place. Les deux parties

avaient été contraintes de ratifier des accords de paix. Pour faire bonne figure. Marquer leur volonté de réconciliation nationale. Les vivres manquaient, les braquages battaient leur plein, on ne trouvait plus de médicaments, et ceux qui fréquentaient l'hôpital générale de Sombé devait s'y rendre avec de quoi se faire soigner. Sinon ce n'était pas la peine d'y aller. (p.40-41)

Au Mboasu, dont Sombé était la capitale économique (p.31), la guerre avait tout ravagée et n'a laissé derrière elle qu'un pays en désolation ; Sans argent, sans métier, la femme dépendait de l'homme pour sa survie. L'homme qui perd son travail, n'arrive plus à subvenir aux besoins de sa famille, et pour oublier temporairement ses soucis, s'adonne à l'alcool de maïs. La femme dépendante «faisait une crise de nerfs à l'idée d'affronter une journée de plus sans savoir ce qu' [elle] mangerait à la maison.

Soudain, elle trouvait qu'un de ses enfants avait décidément un regard étrange» (p.30). Par conséquent, beaucoup de femmes, celles qui n'en peuvent plus, se retrouvent dans la rue, pour quémander, atteinte de folie. L'individualisme devient la norme, alors que «A Eku comme partout en Afrique, les moindres marques d'individualisme étaient considérées comme des attitudes inhumaines, et si on observait quelque penchant pour la solitude chez une personne, on la menait chez le guérisseur. Il fallait être malade, certainement envouté ou possédé par un mauvais esprit, pour aimer être seul» (*IN* : p.167). L'homme profite de ce tableau sombre, cortège de négativité que la guerre traîne derrière elle, pour bien asseoir sa suprématie. Dans ce "chacun pour soi et Dieu pour tous" où la loi du plus fort domine, la femme devient une chose qu'on vend sur le marché «nous allons faire descendre l'esprit sur elle, je te prie de me croire. Combien en veux-tu ?»(p.45). «Siliki avait été vendue à un trafiquant de Nasimapula» (p.60).

Le pays est rempli de corruption « Nous sommes ici au Mboasu. Il suffit de payer un fonctionnaire pour avoir tous les actes de naissance qu'on veut» (p.69), d'acte d'escroquerie et de trafic de femme. Dans ce chaos les femmes se tournent vers les églises d'éveil en quête de salut, c'est-à-dire, voir leur rêve se réaliser et trouver de réconfort. Mais malheureusement ces églises sont remplies de faux pasteurs (p.235).

3.2 La femme cruelle et ignorante

Dans toute l'œuvre la cruauté est incarnée par Ewenji la mère de Musango et dont le nom signifie en Douala 'la lutte'. Aveuglé par l'ignorance, elle s'adonne à la lumière de Sésé la voyante, qui, pour parler comme Molière, dans *Les Femmes savantes* (1672), fait profession de chérir l'ignorance, et de haïr surtout l'esprit et la science. Ewenji attribuait la mort de son mari à sa fille « Elle a tué son père ! C'est à cause d'elle qu'il est mort et que nous sommes pauvres à présent ! Cela m'a été révélé, et je dois me débarrasser d'elle» (p.18).

En Afrique, la mort n'est pas pour la plupart des cas vue comme naturelle, elle est toujours causée par quelqu'un, un oncle, une tante jalouse, une sorcière ainsi de suite. Ainsi on s'adonnait à la recherche de la cause des morts auprès des marabouts, des charlatans, des voyants, voire des pasteurs. Et c'est justement le cas d'Ewenji, qui avec la complicité de la voyante Sésé accusait sa fille Musango de la mort de son mari. Une mort qui l'affectait sérieusement, car elle dépendait entièrement de son mari, et n'exerce aucune activité économique : « Tu n'avais pas d'argent. Tu n'avais pas de métier. Tu dépendais totalement de papa» (p.22). Elle était une véritable femme au foyer et sans volonté de faire quoique ce soit pour sortir de cet état de dépendance, si cette énergie qu'elle portait en elle s'était donné un objectif, elle l'aurait eue, sa vie (p.271). Née dans une famille nombreuse de filles, Ewenji se voit dans une lutte

perpétuelle pour l'acquisition de l'affection et l'attention de sa mère. Dès lors une compétition nourrie par une jalousie, ayant pour soubassement, un complexe d'infériorité se crée entre elle et sa sœur aînée Epéti «la seule qui ait pu être autre chose qu'une maîtresse ou une concubine » (p.40).

Ewenji comme toute jeune fille réclame l'amour de sa mère. Mais cette dernière, Mbambè n'a pas su aimer uniquement Ewenji sa fille puisque ses filles étaient nombreuses. A cette carence affective de la part de sa mère «comment quiconque aurait-il pu t'aimer, quand elle qui t'a portée s'est avérée incapable de le faire ?» (p.271), s'ajoute un manque d'amour de la part de son amant pour créer un trouble tant psychologique que physique, chez Ewenji. Elle, qui a donné le bébé d'un amant à un autre au nom de l'amour et de la sécurité sociale, s'est vu mal aimée par ce dernier et qui vit dans la remémoration de la beauté de sa première femme qui l'a abandonné pour suivre un artiste guyanais. Souffrant d'une double carence affective : maternelle tout comme conjugale, Ewenji déverse sa colère sur sa fille, l'accusant d'être la source de ses malheurs et de son échec :

Tu regardais quotidiennement les marques de mon passage, les mutilations que je t'avais infligées : ces vergetures désormais sur ton ventre, boursouflures serpentant sur ta peau, comme des marques de brûlures. Tu auscultais sans arrêt ce qui révélait déjà ma nature de vampire : cette poitrine qui s'était affaissée parce que, disais-tu, j'étais si vorace [...] C'était cela qui te faisait le plus de peine. (p.36)

Pour elle, c'était cette déformation physique due à l'enfantement et à l'allaitement qui a été à la base de la distance entre elle et son mari «très vite, vous avez cessé de partager la même couche» (p.36). Victor Hugo n'a-t-il pas dit, dans *Les*

Contemplations II, xx (1856), que «la haine, c'est l'hiver du cœur» ? Musango détestée par sa mère, n'aurait aucune affection pour cette dernière. Elle va jusqu'à penser qu'elle n'était pas sa véritable mère. Infectée par cette carence affective elle déclare :

Je me disais que si je regardais vraiment attentivement, je finirais par la voir. Sa silhouette se formerait au loin, et elle viendrait me chercher. Ma véritable mère. J'étais persuadée d'être à une autre, que tu avais dû voler le bébé d'une autre pour pouvoir t'installer sous le toit de papa (p.35)

A la mort de son mari «sa famille avait fait main basse sur tous ses biens» (p.22), causant l'effondrement du monde d'Ewenji comme un château de cartes. Elle se retrouve dépourvue de tout, et doit recommencer sa vie à zéro puisqu'elle n'avait pas d'argent : «Tu n'avais pas de métier. Tu dépendais totalement de papa» (p.22). Et comme si cela ne suffisait pas, elle doit investir le peu qu'elle avait dans le traitement de la maladie de sa fille «tout ce que nous possédions passait dans le paiement de mes soins médicaux » (p.19). Une maladie de sang, une maladie qui ne se guérit pas. Malheureusement, fatiguée et dépourvue, Ewenji ne sait à quel saint se vouer. Elle finit par se tourner donc vers Sésé et prendre les propos de cette dernière comme la parole de l'Évangile :

C'est ta fille. Tu crois qu'elle est ton enfant, mais c'est un démon que ta sœur Epéti a envoyé te terrasser. Tu sais qu'elle ne voulait pas que tu épouses cet homme ! Vois toi-même : au bout de neuf ans de vie commune, il a quitté ce monde sans faire de toi sa femme, ni devant la coutume, ni devant le maire. Tu dois te débarrasser de cette petite, sinon elle te tuera. C'est un vampire. (p.18).

Ewenji savait très bien ce qui ne va pas chez sa fille comme cela lui avait été expliqué par son mari bien avant sa mort: «Tu lui avais dit que papa prétendait que cette affection venait des parents, que c'étaient eux qui la transmettaient aux enfants, et qu'elle était plus grave s'ils en étaient atteints tous les deux» (p.19). Mais aveuglée par son ignorance, son manque d'éducation, et sa jalousie pour sa sœur Epéti, elle suit Sésé dans sa théorie du sang et de l'ensorcellement : «une infirmité de sang ne pouvait être qu'un envoûtement» (p.19). Sésé, femme de mauvaise foi, n'avait aménagé aucun effort pour convaincre Ewenji que son enfant est habitée par un démon, un démon que sa sœur le lui avait envoyé pour la déstabiliser.

A ces mots, Ewenji laissait la méchanceté et la cruauté dominer son instinct et son amour maternel. Elle accusait sa fille de la mort de son père «elle a tué son père ! C'est à cause d'elle qu'il est mort et que nous sommes pauvres à présent !» (p.18) et trouve des justifications dans les propos de Sésé : «Ne vois-tu pas qu'elle se porte mieux depuis que son père n'est plus ? Elle fera bientôt de nouvelles rechutes, et il lui faudra du sang. Alors, elle tuera de nouveau» (p.19). Elle attachait sa fille au manguier et la fouettait jusqu'au sang.

Une fois elle la pend à un arbre et la rossait jusqu'à ce qu'elle perd connaissance. Des sévices corporels qui ont pour but, d'après elle, d' «extirper le démon qu'elle abrite en elle et qui cause [leur] malheur» (p.18). Une autre fois, elle l'avait attachée, la tête en bas, à une branche du manguier et lui déchirait la peau à l'aide des bambous verts. Elle va jusqu'à vouloir offrir sa fille sur l'autel de l'ignorance et de l'incertitude, en tentant de la brûler vivante. Mais grâce à l'intervention de Sésé :

Ne fais pas cela. Tu dois te débarrasser d'elle, mais ne la tue pas. L'essence des démons n'est pas charnelle. Il ne suffit pas que tu brûles son corps pour lui ôter tout pouvoir. Si tu te

contentes de cela, cette force ne la quittera que pour s'emparer d'un de nous [...] Tu dois la chasser. Je viendrai ensuite purifier ta maison. Elle ne pourra plus jamais y pénétrer. (p.20)

Elle désistait de cette voie, abandonnant cette entreprise, et chassait son enfant de la maison sous les ordonnances de la prétendue voyante, Sésé.

Dans Mboasu, la guerre n'a laissé rien de bon derrière elle si ce n'est que la misère, la pauvreté, le désespoir. Dans ses cieux sombres sans soleil, beaucoup de «familles démunies cherchaient des prétextes pour se défaire de leurs rejetons» (p.32).

Un père sans travail pour nourrir sa maisonnée, une «mère faisait une crise de nerfs à l'idée d'affronter une journée de plus sans savoir ce qu'on mangerait à la maison. Soudain, elle trouvait qu'un de ses enfants avait décidément un regard étrange. Un regard qui l'accablait, elle qui avait pris la responsabilité de le mettre au monde» (p.32). Par conséquent, beaucoup d'enfants se retrouvaient dans la rue, sans abri, à la merci de la nature. On pourrait se demander où est parti, l'amour maternel, l'amour de l'enfantement ? Qu'est-il arrivé à la femme, à la mère, pour qu'elle traite son enfant de la sorte, pour qu'elle jette son enfant «au fond d'un caniveau, recouverts d'ordure» (p.34).

Musango devant les maltraitances de sa mère commençait par se demander si cette dernière était réellement sa mère. Elle se disait qu'un jour, elle verra «sa silhouette se formerait au loin, et elle viendrait me chercher. Ma véritable mère. J'étais persuadée d'être à une autre, que tu avais dû voler le bébé d'une autre pour pouvoir t'installer sous le toit de papa » (p.35). Elle était persuadée, d'être à une autre, à une véritable mère, qui ne raconterait sans cesse sa douleur de l'enfantement, qui ne regarderait sans cesse les vergetures sur son ventre, les boursouflures sur sa peau, ses

seins qui s'étaient devenus plats en raison de l'enfantement et de l'allaitement. Elle s'est convaincue que son sang n'appartenait pas à Ewenji sa mère, mais à elle-même. Parlant de son sang elle dit «Bien sûr que ce n'est pas le tien, mère. C'est le mien» (p.80). Ewenji n'a enseigné grand-chose à son enfant si ce n'est comment faire de toilette intime. Musango ignorait beaucoup de choses sur la nature de la femme. Elle ne savait pas qu'à un âge donné la femme commence à avoir ses règles, la menstruation. Lors de ses premières règles, elle s'est évanouie dans la salle de bain sans savoir ce qui lui arrivait. Mme Mulonga éblouie, lui fait savoir que c'est à sa mère de lui instruire de ces choses (p.172).

Musango a vu son enfance s'envoler. Elle, aimée de son père se retrouve la plus détestée par sa mère après la mort de son père. Une mère qui demande ce qu'elle a fait au ciel, pour avoir une enfant pareille. Tellement empotée. Tellement gourde ! (p.105). Un retournement de situation très brusque, très insupportable à un enfant de son âge. Elle pense aux enfants qui voient leur rire se transformer en pleur d'un jour à l'autre. La mère protectrice, la mère dorloteuse lui est utopique. Sa soi-disant grand-mère paternelle lui donne raison. Chassée de chez sa mère, Musango accourut chez sa grand-mère paternelle pour demander de l'aide mais cette dernière aveuglée par la haine qu'elle a pour Ewenji, était restée sourde à ces supplications :

Que se passe-t-il, pour que tu te présentes chez moi à cette heure, seule et entièrement nue ? Je lui ai dit : Grand-mère, il faut m'aider. Maman est devenue folle. Elle a tenté de me tuer, puis elle m'a chassée. Cela fait trois jours que n'ai rien mangé [...] Je crains de ne pas l'avoir émue. Elle te détestait tant qu'il lui était impossible de venir en aide à ta fille. Elle a seulement dit : Si ta mère te hait à ce point, elle seule sait pourquoi. Je ne peux rien pour toi. (p.24)

Une grand-mère qui est censée être là pour sa petite fille, la rejette, non pas par faute de moyens mais par haine pour la mère de l'enfant. La fille doit-elle payer pour le péché de sa mère ? Cette innocente n'est pas du tout épargnée, elle porte le péché de sa mère. Cette mère, cette sangsue qui, à l'instar de la mère d'Endalé, n'a aucun amour pour sa fille «Les sangsues ne peuvent aimer leurs enfants. Elles n'en ont que pour consolider leur position sociale» (p.104).

Pour ces femmes, avoir un enfant, n'est qu'un moyen de garder un homme ou avoir son attention. La mère de Musango avait utilisé ce stratagème pour accéder au foyer de l'homme qu'elle désirait. Elle était venue dire un jour : « C'est ta fille ». (P.37). La cruauté s'avère être un point commun entre la mère de Musango et celle d'Endalé. Cette mère, jalouse de sa fille Endalé, n'a pas hésité à prendre le parti de son homme, un homme qu'elle ne veut en aucun cas perdre, bien que celui-ci ait tort. Il a violé la fille de sa femme. Malgré son acte odieux il est blanchi par sa femme, qui préfère porter le chapeau de la culpabilité à sa fille.

Sa mère lui a fait perdre la tête en prenant le parti de son mari, sans doute par crainte de la solitude, sans doute pour ne pas perdre le sacrosaint statut d'épouse. Pour désamorcer le qu'en-dira-t-on, elle n'a même pas pris la peine de soudoyer un médecin pour faire avorter sa fille, puisque cet acte est interdit ici au Mboasu. Elle a préféré extirper de sa propre main le fœtus, et risquer la vie d'Endalé. Cette femme devait jalouser sa fille jeune et belle, sur laquelle le regard concupiscent de son mari se posait, plus souvent que sur elle. Comme toi, elle s'est crue l'ombre d'un homme plutôt que sa compagne, greffant sur sa peau réussite matérielle une vie de parasite. (p.104)

La mère d'Endalé a préféré son propre bonheur, choisi de sauver son mariage, au détriment de l'avenir de sa fille. Cette fille qu'elle a prise pour rivale et dont la beauté et la jeunesse lui font mal. L'individualité a pris le dessus sur la famille. «Un enfant peut devenir le pire ennemi de ses parents, sans même le savoir» (p.104). La mère cruelle, celle-là qui jalouse sa fille, qui enfante pour obliger un homme de la garder ou l'épouser. Celle-là qui préfère que son enfant épouse sa maîtresse plutôt que celle qu'il aime, parce qu'elle ne veut pas d'une descendante d'esclaves (p.123).

A l'instar de la mère de Mawdo, Tante Nabou dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ (1986), qui détestait sa belle-fille du simple fait que cette dernière était d'une lignée de bijoutiers et a tout fait pour déstabiliser son foyer, allant jusqu'à forcer son fils à prendre une seconde femme, «mon frère Farba t'a donné la petite Nabou comme femme pour me remercier de la façon digne dont je l'ai élevée. Si tu ne la gardes pas comme épouse, je ne m'en relèverai jamais. La honte tue plus vite que la maladie » (Bâ, 1986 :48). La mère de Binetou n'en est du moins, elle a forcé sa jeune fille dans les bras d'un vieux, pour son gain personnel «sa mère a tellement pleuré. Elle a supplié sa fille de lui donner une fin heureuse, dans une vraie maison que l'homme leur a promise. Alors, elle a cédé» (Bâ, 1986 :55).

Parmi la liste des femmes cruelles on ne saurait exclure : Epupa, la folle qui a étranglé son fils en plein jour et du simple fait que ce dernier est mâle (p.23).

Tutè, vendeuse de petits poissons fumés au marché de Sombé dans son inhumanité a refusé à donner manger à Musango sous prétexte qu'elle ne connaît pas cette dernière et ce sont ses marchandises qu'elle a achetées à crédit qu'elle mangeait au lieu de les vendre pour payer ses créanciers (p.29). Elle va jusqu'à vouloir tuer un enfant de rue à l'aide d'un pilon. Un enfant que ses parents ont chassé, et qui se nourrit sur des

dépotoirs, parce que ce dernier a volé un petit poisson pour apaiser sa faim. «Quelle espèce de femme peut laisser un enfant mourir de faim ?» (p.218). Dans ce pays où la guerre a ravagé tout sur son passage, la cruauté tue la morale. L'instinct maternel et l'amour pour l'enfant sont des choses du passé. Certaines femmes sont devenues très violentes et n'ont plus d'égards pour les enfants.

Face à cette inhumanité des mères, nous pouvons nous demander où est partie la douce mère, celle-là que chante Camara Laye dans son œuvre *L'enfant noir* (1953)

Femme noire, femme africaine, ô toi ma mère je pense à toi...

O Daman, ô ma mère, toi qui me portas sue le dos, toi qui m'allaitas, toi qui gouvernais mes pas, toi qui la première m'ouvris les yeux Aux prodiges de la terre, je pense à toi. [...] O toi Dâman, ô ma mère, toi qui Essuyais mes larmes, toi qui me réjouissais le cœur, toi qui, patiemment supportais mes caprices, comme j'aimerais encore être près de toi ! (Laye, 1953 :7-8).

Les vicissitudes de la vie, la pauvreté et l'échec conjugal de la mère ont leurs conséquences directes sur les enfants. Les mères font porter le chapeau de leur malheur à leurs enfants. L'amour de la mère, affaiblit par la noirceur et la lourdeur des ténèbres, se transfigure en haine, une haine qui n'est que le refoulement de ses responsabilités. «être femme ce n'est pas seulement être mère» p106 ; de même être mère ne se limite pas seulement à l'enfantement mais va delà. Etre mère c'est être responsable du bien-être de son enfant. C'est être prêt à combler ses besoins : affectif, éducatif pour ne citer que ceux-là. Avoir un enfant pour garder un homme, n'est qu'un faux calcul. A quoi vaut un foyer sans amour ?

La femme ou la mère cruelle n'est que le résultat d'une perte de confiance en soi, face aux difficultés de la vie et à une ignorance dont se nourrissent des personnes sans foi comme Sésé, qui profite des malheurs des autres pour ce faire l'importante. Elle prodigue des conseils ignobles, répugnantes, fondant sur le furtif non sur le concret à sa victime. N'a-t-on souvent pas dit que celui qui cherche ne trouve pas ? Salimata, la femme du héros du roman *Le Soleil des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma, a cherché durant toute sa vie un enfant, mais elle n'a pas trouvée. Stérile, elle demeurait inféconde, sans enfant. Tous ses efforts pour avoir un enfant sont soldés par un échec. Comme en Afrique, la fécondité est très indispensable pour l'harmonie, la joie dans le foyer, elle devient un objet de risée des autres femmes. C'est écœurant de voir que certaines femmes détestent tant l'enfant mais d'autres passent tout leur temps et toutes leurs ressources à en chercher.

Musango ne cesse de se demander : «Pourquoi les mères n'aimaient pas forcément leurs filles. Pourquoi la douleur et l'errance, pourquoi la solitude et pourquoi la folie. Le petit jour arrive, et la femme est morte » (p.124).

3.3 La femme marginalisée

La femme, considérée comme le sexe faible ou le vase faible par l'homme «un vase plus faible, le [vase] féminin» (1 Pierre 3 :7), est pour la plupart du temps abusée ou marginalisée. «*C'est ta fille*. Pour avoir prononcé ces trois mots, il t'avait ouvert sa maison et un pan de son cœur. Il était comme tous les autres, obsédé par l'idée de se reproduire, de laisser sur terre l'empreinte de son passage. Comme tous les autres, il croyait ainsi échapper à la mort» (p.71)

Pour le père de Musango, pour ne pas dire son père non biologique, Ewenji n'était que l'ombre de sa fille, la femme qui avait eu le privilège d'accompagner la

venue au monde d'une fillette si exceptionnelle (p.138), la mère de sa fille. Toute l'attention du père est portée sur la fille. Une fille dont Ewenji s'est servie comme mot de passe pour rentrer dans le foyer d'un homme qui n'a aucun sentiment pour elle. Une femme stérile au Mboasu, tout comme en Afrique en général est un être inutile, voire maléfique, une sorcière. Une femme sans enfant est un objet de dérision, le sujet de débat de toutes mauvaises langues. La fécondité est très importante dans nos cultures, elle est perçue comme l'élément principal de la survie d'une famille. Bref, c'est la continuité. Une femme stérile, n'a pas demandé d'être stérile, c'est le fruit du hasard et de malchance, des choses qui sont indépendantes de sa volonté.

Le mari d'Ewenji ne s'intéresse qu'à la fécondité chez la femme. Egoïste il ne pensait qu'à lui-même, qu'à son devenir, qu'à sa fierté mais pas à la mère de sa fille. Et il ne fait rien pour assurer l'avenir de sa femme et de ses enfants. Il meurt sans laisser de testament. Sa femme et sa fille seront à la merci de sa famille élargie, une belle famille qui ne les aime pas.

Ewenji, après la mort de son mari, s'est vue rejetée, et les biens de son mari confisqués par sa belle-famille: «à sa mort, sa famille avait fait main basse sur tous ses biens. Les terrains, les villas, les comptes bancaires. Ils t'avaient laissé quelques semaines pour débarrasser le plancher, et retourner chez toi» (p.22). Ewenji sans argent, sans travail est laissée à la merci de la nature. Elle et sa fille n'ont même pas été invitées pour la veillée, ni reçues. Elles ont été totalement négligées, traitées comme si elles ne faisaient pas partie de la famille, comme si elles étaient des étrangères. Elle est traitée comme un objet qu'on rejette après sa date d'expiration. En effet pour la grand-mère, Ewenji n'a jamais fait partie de leur famille et le fruit qu'elle a porté, n'est jamais son sang. Elle n'attend que le bon moment pour frapper. La mort du fils lui donne l'occasion propice. Dès la minute qu'Ewenji perd son arbre protecteur, le grand baobab

qui la protège contre le soleil et le mauvais temps, elle doit s'apprêter aux heures sombres. Elle n'a pas été réaliste, elle n'a jamais su qu'il ne faudra jamais compter sur les hommes mais compter avec eux (p.137). Elle est à présent exposée à tous les maux, à la méchanceté du soleil. La grand-mère n'a attendu que le départ de son fils pour prendre son revanche et se débarrasser d'elle comme d'un parasite. Issue d'une famille pauvre, Ewenji, est perçue intellectuellement et financièrement par sa belle-famille comme un fardeau dont il faut se débarrasser.

Bon nombre de femmes africaines subissent le sort d'Ewenji : l'injustice, la marginalisation de la part des beaux parents. Telle était le cas de Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ (1986). La femme est traitée comme la chose de l'homme. Sans lui elle n'a pas de valeur, Comme si elle «a été créée pour l'homme et pas l'inverse» (p.114). Les hommes se croient supérieurs aux femmes, et de ce fait ils se désassocient de tout ce qui a une connotation négative, et qui porte en son sein le symbole d'infériorité «Si j'avais été idiote, il aurait dit de moi non pas ma fille, mais ta fille» (p.135). Le médiocre est attribué à la femme. Les hommes dans leur grandeur ne permettent même pas à la femme de manger à table avec eux «elle mangeait dans la cuisine, lorsque les hommes de la maison avaient terminé» (p.54). La femme était réduite à un objet qu'on peut vendre à sa guise, sans état d'âme. Siliki a été vendue parce qu'elle est lesbienne. Elle aimait les femmes, et un de ses oncles qui soupçonnait ce penchant avait fait tout pour la surprendre dans ses ébats avec son amie :

Siliki avait dû confesser sa faute devant toute la famille. Il avait été décidé qu'on ne pratiquerait pas l'ablation du clitoris, châtiment prescrit par la tradition dans de tels cas. On était moderne désormais. Les petites coupures valaient mieux que cette mutilation. Alors, Siliki

avait été vendue à un trafiquant de Nasimapula, qui l'avait cédée à Lumière (p.60)

Musango a été également vendu «le premier jour, Lumière m'avait exposé ce que serait ma fonction, ce qu'il attendait de moi pour le prix qu'il avait payé» (p.65). La chosification de la femme est à son comble. La femme est réduite à un petit pain qu'on vend sur le marché. Elles sont des fois vendues par leur propre famille : «Quant à celles qu'ils achètent, elles ne leur coûtent pas cher. Leurs familles n'en veulent plus. Elles les échangent contre de quoi se sustenter quelques mois» (p.95). Elles se retrouvent dans les mains des trafiquants de filles, qui à leur tour les vendent sur les marchés de prostitution. Et «si elles meurent en cours de route, elles ne sont pas rentables, mais ils s'en fichent. Ils les remplacent si facilement» (p.95). «Ils se rendent à la campagne pour acheter des filles à des familles pauvres».

Dans toute cette injustice, cette cruauté l'on pourrait se tourner vers Dieu à travers la religion chrétienne. Tel a été le choix des habitants de Sombé.

Après la guerre qui venait de tailler le pays en pièces, les habitants de Sombé recommençaient à vivre, mais pas comme avant. Ce n'était pas pour aller au restaurant qu'ils sortaient. Ils n'allaient pas voir un film, ni se trémousser au rythme des chansons branchées. Ils allaient dans des temples. Il n'y avait plus que cela, partout. Des églises d'éveil, comme on les appelait. (p.24-25)

L'homme est un loup pour l'homme « Homo homini lupus » cette célèbre locution latine devient le postulat à partir duquel Thomas Hobbes bâtit sa théorie du Léviathan. Comme pour confirmer Jérémie 10 :23 « qu'à l'homme tiré du sol n'appartient pas sa voie. Il n'appartient pas à l'homme qui marche de diriger son pas ». L'homme quitte l'homme pour se tourner vers Dieu pour trouver réponse à ses questionnements. La

femme se tourne vers Dieu pour du réconfort. Mais triste est de constater, que même dans les églises, les soient disant maisons de Dieu, la femme est marginalisée, refoulée au second rang. Il y avait toute une hiérarchisation, les hommes sont à la tête de la congrégation tandis que les femmes sont reléguées au second rang et subissent de discrimination bien qu'elles œuvrent pour le bien-être de la congrégation. « des nuées de femmes s'affairent dans la cuisine pour préparer de quoi nourrir la multitude. Ce sont aussi elles qui nettoient les soutanes des membres importants de la congrégation que sont Lumière, Don de Dieu et Colonne du Temple» (p.92-93). La menstruation de la femme est perçue comme une grande impureté. Les femmes en règles sont mises en quarantaine, elles sont retirées des manifestations de la congrégation, elles ne sont pas autorisées à assister à l'office puisque qu'elles sont impures et ne pourraient pas recevoir la parole (p.96).

La femme est sans voix, elle est soumise à toutes une sortes d'exploitation y compris sexuelle au nom d'une purification de l'âme, une âme souillée peut être par un homme, en échange d'une faveur immérité de voyager sur l'Europe (p.97-98). Un rituel de protection par ici, un rituel de purification par-là, les femmes de l'église Soul Food, une boîte de nuit convertie en maison de Dieu (p.89), sont à la merci et le bon vouloir des hommes : Lumière, Don de Dieu, Colonne du Temple, des trafiquants, arnaqueurs en la peau des pasteurs, pour pouvoir faire asseoir leur traite des femmes (p.91). D'autres prédicateurs dans les rues de la ville de Sombé n'épargnent pas les femmes qu'ils jugent mal habillées.

«Les femmes vêtues de jupes courtes ou de pantalons reçoivent de sa part un coup de baguette bien sec» (p.152). Au temple de la porte ouverte du Paradis, les hommes sont installés à droite, les femmes à gauche (p.188). Une discrimination qui ne dit pas son nom. Dans *L'Intérieur de la nuit* le côté gauche est réputé maléfique (LN.

P.68-69). Le même côté gauche est qualifié du symbole du mal et le genre féminin, était dévolue aux basses besognes tandis que la main droite, le côté droit où sont assis les hommes, dénote la main des hautes œuvres (*LN*. P.125). Tout comme Jésus est assis à la droite de Dieu, les hommes sont assis à la droite de la sainteté de La Porte Ouverte du Paradis, Papa et Mama Bosangui. La domination des hommes est au quotidien et comme pour justifier cela, ils se cachent derrière, la théorie notoire « les doigts de la main auraient la même taille, si les humains avaient été créés égaux » (p.158).

Autrement dit les hommes et les femmes ne sont pas créés égaux. Colonne du Temple n'a pas manqué de souligner cela lors de sa lecture d'un passage des Epîtres de Paul : « je veux cependant que vous le sachiez : l'origine de tout homme, c'est le Christ ; l'origine de la femme, c'est l'homme ; et l'origine du Christ, c'est Dieu... Ce n'est pas l'homme en effet qui a été tiré de la femme, mais la femme de l'homme ; et ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme » (p.111-112).

Cette marginalisation de la femme est aussi aggravée par la culture, la société, qui alloue à chaque sexe un travail bien précis. L'homme est exempté de tout ce qui concerne la cuisine. C'est aux femmes qu'il incombe de préparer et de servir la nourriture. C'est pour cela que le jeune Mbalè s'oppose à l'idée de servir Musango comme lui ordonnait Mbambè. La norme demande que « lorsqu'il y a des filles, ce sont elles qui servent » (p.252). On n'a jamais vu ça, un homme contraint à faire le boy pour une fille qui n'a même pas encore de poitrine (p.253).

Sur le plan culturel comme sur le plan religieux, la femme est marginalisée. Sa subordination ou son assujettissement n'est que le fruit d'un égoïsme phallique. L'homme se croyant toujours supérieur à la femme ne ménage aucun effort pour

asseoir sa domination. Au foyer, il est le chef de la famille, à l'église il est le pasteur ou l'ancien, il est toujours à la tête de la chaîne de commandement. La femme est la négation et à ce titre tout ce qui négatif le lui est attribué. Elle devient ainsi la sorcière, la stérile, l'adultère, la prostituée, l'infidèle, la mangeuse d'âme, pour ne citer que ceux-là. «On a interrogé les ondins, pour connaître la cause de tant de décès dans la famille. Il paraît qu'ils ont répondu que c'était une femme de l'entourage des trépassés qui avait mangé leur âme» (p.141).

Pour sortir de cet état de marginalisation, la femme ne doit pas se laisser maltraiter par l'homme. Elle doit faire halte à ce rapport colon – colonisé, où les colons dictent la loi et les colonisés obéissent à la va vite. Elle doit être fière de sa personne et consciente de son importance dans cette société dont la survie dépend d'elle.

3.4 La femme révoltée

Il avait voulu posséder une femme, et elle était partie. Il avait acheté une vache grasse et des tas d'autres choses réclamées par les siens, s'il voulait vraiment épouser leur fille au teint clair et diplômée de lettres. Il avait vu un marabout, pour s'assurer l'amour de la récalcitrante. Un jour, il lui avait même proposé de faire un pacte de sang. Il était si sûr dès le départ qu'elle ne pouvait être à lui, qu'il usurpait la place d'un autre, qu'il s'était résolu à ces folies. Tout tenter pour la retenir le plus longtemps possible. Il savait qu'elle s'en irait. Les sorts n'ont qu'un temps. Elle lui avait donné deux fils et lui avait tourné le dos, une fois le devoir accompli. Il ne pouvait rien lui reprocher. En lui laissant des héritiers, elle avait bien conclu un pacte de sang avec lui. (p.87)

La femme prend sa destinée en main, sort de son silence et se révolte contre la logique phallique pour imposer sa vision par la parole et l'acte. Le temps de mutisme et

d'inaction est terminé, la parole prend le dessus. La femme crie haut son désaccord et son mécontentement. Cette femme ne recule devant rien pour manifester son vouloir.

Dans ce groupe de femmes il y a certaines qui sont très agressives, très déterminées à changer le statut quo. Nous pouvons citer Epupa, la folle la plus célèbre de Sombé qui étrangle son fils, un nourrisson en pleine jour, parce qu'elle ne supporte pas l'idée d'avoir mis au monde un enfant mâle (p.23).

La première femme du mari d'Ewenji a refusé de donner le sein à leurs fils comme le voulait son mari, pour conserver sa beauté (p.36). Cette dernière avait quitté son mari, pour un artiste Guyanais, et préfère mourir de faim, plutôt que de revenir à cet homme qu'elle n'avait pas choisi (p.138-139). Un homme qui l'a épousé par force, parce qu'il a les moyens de forcer la main aux parents. «Les hommes de ce pays n'aiment que les femmes qui ne veulent pas d'eux» (p.136). C'était purement une question d'ego, comme pour dire l'homme a toujours ce qu'il voulait, comme si en matière de mariage l'avis de la femme ne compte pas. Mieux vaut tard que jamais la femme rebondit, saute sur la première occasion qui lui est présentée pour prendre sa revanche : elle quitte l'homme qu'elle n'aime pas après avoir fait deux enfants, pour suivre celui qu'elle aime, d'autant que ce dernier est un étranger.

Mbambè également n'a pas hésité à laisser partir son mari pour poursuivre son ambition d'adoption des filles de rue. Elle a aussi essayé de renverser la norme de leur société qui met l'homme sur un piédestal. Pour rapprocher Musango et Mbalè elle a jugé bon de les mettre sur les mêmes pieds d'égalité et de complémentarité.

La sœur d'Ewenji, Epéti, est comme une icône pour la famille, la seule qui ait pu être autre chose qu'une maîtresse ou une concubine. Elle est mariée et apprend le métier de secrétaire. Contrairement aux autres, elle n'est pas une femme de maison, ou

du foyer : femme sans profession (p.39-40). Elle est la seule qui a pu réussir financièrement, son apparence en dit long sur son aisance : «sa peau est aussi lisse que celle d'un nouveau-né, et si elle porte la même soutane rouge que les autres membres de la chorale, les bagues qui brillent de mille feux à chacun de ses doigts sont autant de signes extérieurs de son élection par le divin» (p.209).

Welissané, celle qui mangeait dans la cuisine, lorsque les hommes de la maison avaient terminé (p.54). Elle revient de France, là où elle travaillait pour présenter son fiancé à la famille parce qu'ils allaient se marier. Elle portait des pantalons en cuir, ce qui représente une sorte de défi pour les hommes étant donné que dans les villages africains une femme en pantalon est mal vue. Elle ne parlait plus comme les filles du village, même son odeur a changé, elle était devenue une déesse. Tout le monde la regardait. Tous avaient une requête à lui soumettre, un conseil à lui demander (p.53-54).

«Les baobabs et les flamboyants nous regardent et leur tronc se dessèche, se creuse de l'intérieur. S'ils pouvaient nous parler, ils nous diraient que notre plus grande faute, le blasphème perpétuel que nous commettons, réside dans cette incapacité à nous envisager nous-mêmes. » (p.109).

Musango, une jeune fille de neuf ans, a grandi énormément sur le plan de maturité à travers son pèlerinage qui a duré trois ans. Elle se conscientise : «Je me tiens debout, et c'est la première fois que la conscience m'en est si clairement donnée» (p.114), «ma fin serait de ne rien tenter, de me résigner à ne rien accomplir» (p.82-83). Elle se tourne vers elle-même, résolue de tenter quelque chose pour changer le statu quo et d'accomplir un renversement. Et à travers le questionnement elle trouve la force pour passer à l'acte et renverser l'ordre des choses.

Me suis-je échappée du royaume des ombres pour échouer dans celui des morts ? Je ne sens pourtant pas venir ma fin. Tout à coup, j'en ai assez de ces gens et de leur comédie. J'en ai assez de me taire. Il ne sert à rien d'attendre de m'enfuir encore une fois, pour dire ce que je pense et ce que je sais. Je me lève alors que Colonne du Temple commence à livrer son interprétation de la lettre de Paul. (p.112)

La pauvre Musango recouvre la parole après une longue période de mutisme et de souffrance : elle n'a eu personne pour la couvrir lorsqu'elle a froid. Elle était à la merci de la nature et du vide. Elle, sans chaussure, marchait sur le bord des pieds, pour éviter de les sentir se fissurer au milieu. Elle, avec des échardes dans la chair, continue sa marche, sans crier, vers la liberté (p.120). Elle, que les gens pensaient être muette (p.115), crie son ras le bol, «tout à coup, j'en ai assez de ces gens et leur comédie. J'en ai assez de me taire » (p.112). Elle questionnait Mr Colonne, un grand passionné du règne, de la puissance et de la gloire du masculin (p.114), sur son interprétation de la lettre de Paul, plus précisément sur le syncrétisme. Car parlant de Lumière et Don de Dieu, «la foi qu'ils professent au sein de leur temple est un syncrétisme anarchique » (p.110). Musango se libère à travers la parole «la parole me détache des événements auxquels le silence m'accrochait» (p.166). Parler des choses qu'on a sur le cœur nous procure du soulagement.

Elle s'est également défendue en donnant un coup de dent à Vie Eternelle, lorsque ce dernier voulait s'emparer d'elle. Musango se moquait également de la soif sexuelle de l'homme :

J'observe attentivement la scène en me disant que c'est donc cela, seulement ces quelques secousses, rien que ce râle et ce petit filet de liquide translucide au bout du gland [...] C'est seulement pour cela que

des hommes hantent les ruelles obscures des villes du monde, à l'affût d'un orifice capable d'engloutir le néant qui les habite, d'un trou qui puisse recevoir leur misère, comme le fond d'une poubelle sur lequel on ne se retournera pas, après y avoir déposé ses ordures. (p.98-99)

L'homme se dérange tant pour quelque minutes de plaisir. Il descend de son piédestal pour nourrir sa soif sexuelle.

Musango s'est allée également à l'encontre de la théorie du nettoyage de Vie Eternelle. Cette théorie qui stipule «qu'une femme ne peut demeurer sans recevoir la semence d'un homme. C'est ce qui la protège vraiment des énergies malfaisantes» (p.101). Elle écoute Vie Eternelle, résolue à ne pas lui adresser la parole, car ce ne serait que pour lui dire que tout cela importe peu, et qu'elle ne voit pas ce qui empêche les forces négatives de pénétrer les hommes par l'anus. Elle reverse les scènes.

Femmes émancipées, femmes d'acier, ne se donnent pas, elles se prêtent et pratiquent des taux usuraires (p.137). Elles ne se laissent pas malmener par les hommes. Elles prennent le devant de la scène. Elles poussent leurs calculs à terme et assurent leur arrière. Elles savent parfaitement traiter les hommes comme les femmes de Sombé (p.137). Elles refusent l'échec, la résignation, et optent pour une noble cause, la quête de la liberté. Cette quête, elles la poursuivent sans répit. «Je suis, parce que j'existe. Je récusé l'obscur et refuse la démenche comme unique horizon» (p.178).

Nous ne pourrions pas parler des femmes émancipées ou révoltées sans parler de Kwedi, cette femme qui s'occupait des filles à Ilondi. Elle n'hésitera pas à dire à Vie Eternelle : «qu'elle est à leur service, mais qu'elle n'est pas leur esclave, que comme eux elle est née d'une femme et mérite un peu de considération» (p.64). Elle n'a pas froid aux yeux.

Les hommes se cachent derrière la Bible pour justifier leur supériorité sur les femmes, mais une chose est claire, la Bible a dit que la femme est une aide pour l'homme et non son esclave, car elle est tout comme l'homme, une enfant de Dieu.

3.5 La femme de bonté

La femme de bonté et de pardon est incarnée par Musango. Malgré toutes les souffrances que lui a infligées sa mère, malgré toutes les souffrances qu'elle a traversées à cause de sa mère qui l'a chassée de la maison, malgré Sésé, la guerre, la maladie, la rue, la maison cachée au fond de la brousse (p.145), elle revient à la recherche de cette dernière, allant jusqu'à lui pardonner ses écarts. Elle a également pardonné à Sésé, elle ne la hait pas (p.233).

Parlant de bonté, nous ne pouvons ne pas parler de toutes ses femmes qui ont été douces, gentilles et bonnes envers Musango. Parmi ses femmes de bonté nous pouvons citer Kwin, celle-là qui avait sauvé Musango de la faim «Après m'avoir regardée un long moment de ses yeux qui semblaient des pierres brutes, elle m'a tendu un bout de plantain braisé, sur lequel elle avait versé un filet d'huile de karité» (p.29). Kwin a donné à manger à Musango bien que Tutè lui défendît de faire cela

tu sais bien que ce sont nos marchandises que nous mangeons là. Nous les avons eues à crédit, et il nous faut les vendre, je te le signale. Pas question de nourrir une bouche de plus ! Tu la connais, toi, cette petite ? Elle avait répondu calmement : Non Tutè, je ne la connais pas. Tout ce que je vois, c'est qu'elle pourrait être ma petite-fille (p.29).

Par compassion, Kwin est venue à l'aide de Musango bien qu'elle ne connaisse pas cette dernière. Elle fait montre d'une qualité de bonne mère, cette mère qui voit les enfants d'autrui comme ses propres enfants et les traite avec amour.

Elle lui a également donné un pagne pour qu'elle puisse se couvrir, lorsque celle-ci arrive à Kalati, marché principal de Sombé. Elle s'est même s'excusée auprès de Musango pour la médiocrité du confort de leur résidence (p.30). Kwin pour ne pas dire Queen a également sauvé, avec l'aide de Mme Mulonga, la vie d'un enfant de rue de la main de Tutè, marchande de petits poissons fumés du marché de Sombé. «Tutè, arrête ! Mais vous êtes folle, madame, ce n'est qu'un enfant ! Kwin et Mme Mulonga ont parlé en même temps » (p.218). Femme de bonté, Kwin donnait à l'enfant un morceau de plantain grillé et lui prodiguait un conseil, «apprends à demander, au lieu de voler. Si tu as faim, viens me voir » (p.223).

Il y a aussi Ayané, travaillant volontairement pour une association caritative qui a pour objectif la prise en charge des enfants de la rue, elle a retiré Musango du marché et l'a placée dans la maison d'Aïda.

Vient ensuite Wengisané la tante d'Eyané. Lorsque la maison d'Aïda est attaquée, Wengisané a envoyé tous les enfants chez elle. Et lorsque les enfants soldats sont entrés dans sa maison elle a su leur donner ce qu'ils voulaient pour sauver les enfants qui sont sous sa protection (p.29-37).

Pour sa part, Kwédi, s'occupe de Musango lorsque cette dernière tombe malade dans la maison cachée au fond la brousse d'Ilondi (p.27-28). Elle a aussi enseigné Musango à faire la cuisine «ce n'est pas toi qui m'as enseigné les rudiments de la cuisine, mais Kwedi qui faisait ce qu'elle pouvait avec rien» (p.179).

Le trajet éducationnel de Musango est également passé par la vieille de la grotte, la vieille Musango. Très sage, elle montre à Musango combien de fois les choses qu'elle a apprises lui permettront de comprendre le monde et les créatures qui l'entourent (p.140). Elle montre à Musango que son parcours est intraitable et qu'il est nécessaire

pour elle de découvrir. Elle a permis à Musango de diluer sa haine «Tu es pleine de colère, petite fille, mais la colère est vaine. Elle ne fait pas passer le chagrin» (p.140). Ces mots ont réconfortés Musango, elle voit à présent son parcours avec optimisme. Un parcours très difficile mais qui valait la peine.

La vieille Musango est très expérimentée, elle a eu une trajectoire similaire car accusée de sorcellerie, elle a dû quitter son village pour se réfugier dans une grotte. Elle sait ce que c'est d'avoir de l'amertume et d'avoir vécu le mal, mais toujours souriante elle a su neutraliser cette détestation chez Musango et d'en faire une figure inoffensive (p.140). Pour arriver à vaincre sa haine, sa colère, pour pouvoir chasser sa douleur Musango doit la nommer. Elle doit également apprivoiser le mal car on ne peut pas le chasser. Tel est le grand enseignement qu'elle a reçu de la vieille. La rencontre avec la vieille a permis à Musango de se renaître, de se surpasser, et d'atteindre un niveau de méditation profonde.

A cette liste s'ajoute Mme Mulonga, la directrice de l'école, là où Musango a fait ses études primaires (Centre Préscolaires et Élémentaire de Dibiyé). Elle a fait sortir Musango de la rue, lui a donné les soins nécessaires, l'a abritée sous son toit (p.162-225). Mme Mulonga est une femme qui aime son pays et ses élèves «Ce n'est pas, me dit-elle, parce que la déraison s'est emparée du pays qu'il faut baisser les bras. Elle se sent le devoir de continuer à instruire ceux qui viennent encore à l'école, ceux qu'on n'a pas abandonnés aux sectes ou à la rue » (p.177). Elle encouragea Musango à pardonner à sa mère «Elle me dit encore : Pardonne à ta mère, petite. Pardonne lui parce qu'elle ne trouvera jamais grâce à ses propres yeux » (p.181).

Elle a aidé énormément Musango dans la recherche de sa mère. Eclairée par ses études académiques Mme Mulonga a une vision des choses qui diffère de celle de la

plupart de femmes de Mboasu. Elle est très pragmatique, plutôt scientifique que religieuse. Sa religion, c'est les lettres : la langue française. Lorsque tout le monde, y compris Epéti, la sœur d'Ewenji pense que la place d'Ewenji est dans une église pour bénéficier d'une guérison miraculeuse, seule Mme Mulonga pense que sa place est dans un hôpital pour recevoir des soins médicaux. Parlant d'Ewenji, elle dit «à mon avis. Elle a fait une sorte de crise de nerfs, une dépression [...] C'est un médecin qu'il lui faut, pas des fanatiques religieux» (p.167). Lorsqu'elle a également appris l'histoire de la traite des filles à Ilondi, elle a dit qu'il faut absolument se rendre là-bas (p.166). Par contre les autres femmes de l'église Soul Food n'ont pas cru Musango.

Bien que le rapport entre Mme Mulonga et sa fille La Demoiselle, ne soit pas le meilleur, cela n'a rien à envier au rapport entre Ewenji et sa fille, Musango. Elle n'a pas eu beaucoup de temps pour sa fille à cause de son travail. Mais cette dernière n'a rien manqué sur le plan matériel. Sa mère voulait faire d'elle ce qu'elle n'a pas été, une docteur ès lettres. Mme Mulonga s'est investie tellement dans son travail d'éducateur qu'elle n'a pas vu le temps passé, elle n'a pas su arrêter le temps de couler. Elle se rend compte qu'elle n'a rien transmis à sa fille, qu'elle ne lui a rien enseigné, bien qu'elle pourvoie à ses besoins vestimentaires, éducatifs toute comme sanitaires. La demoiselle, contrairement à Musango ne sait même pas faire la cuisine. Elle passe tout son temps dans l'église : La Porte Ouverte du Paradis. Mme Mulonga tient à ne pas se séparer de sa fille, bien que cette dernière soit âgée, très capricieuse et ait même renié sa mère en public, «je te renie ! Tu me fais honte ! Je ne rentrerai pas chez toi, ou je ne vivais plus que pour respecter le commandement divin d'honorer ses parents !» (p.207). Elle aime sa fille et tolère ses caprices.

Enfin il y a grand-mère Mbambè, qui contrairement à la grand-mère paternelle de Musango a accepté Musango, lui a appris son histoire, son origine, la sagesse et

l'espoir. Par-dessus tout, elle l'a aidé à retrouver sa mère (p.238-278). Elle a également recueillies dix filles, sauvant ainsi la vie à ces filles, qui pourront avec un peu de malchance se retrouver dans la rue. «Mbambè avait fait ses adieux à l'homme qui n'acceptait pas d'élever tous ces enfants adoptés» (p.243-244), Mbambè n'a permis a rien de la déstabilisé dans son projet de récupération des filles jetées dans les gouts ou abandonnées au coin des rues. Jamais elle n'avait fait de différence entre celles qu'elle avait portées et les autres (p.244). Elle accueille aussi des personnes sans abri (p.245).

Toutes les portes ne sont pas fermées. Tous les regards ne fixent pas les ténèbres. Toutes les bouches n'appellent pas la fin du monde. Tous les cœurs ne sont pas irrémédiablement glacés. Il y a encore un battement, quelque chose qui se dresse contre les apparences, qui voit par-dessus leur épaule, une autre vérité. Sur notre terre brulée, quelque chose pousse encore. Je n'ai cessé de le voir, depuis que tu m'as chassée. J'ai rencontré Kwin, Ayané, Wengisané, Mme Mulonga. J'ai même appris de Kwédi. Elles ne pouvaient pas tout, mais elles pouvaient beaucoup. Elles étaient la lumière frêle mais indéniable, qui brille sur l'autre face de l'obscur. (p.231-232).

La lutte «Ewenji» peut être folle, mais la vérité, «Mbalè», viendra à coups sûr libérer la paix «Musango» de son emprisonnement sentimental et psychologique.

«Il fait encore nuit, mère, mais le jour vient», la nuit est longue mais le jour vient, quel que soit l'amplitude de la méchanceté, la colère, le pardon et paix du cœur triomphera.

Grand-mère est triste. Elle dit que depuis un moment cette terre ne sait plus aimer ses enfants, mais que ce n'est pas une raison pour l'abandonner. Elle me regarde dans les yeux : Toi, tu cherches bien ta

mère malgré tout. Il vaut mieux veiller la mère malade cette pauvre qui ne vous reconnaît plus, plutôt que se prosterner aux pieds d'une riche marâtre qui n'a que haine et mépris. (p.255).

3.6 La femme religieuse

Après la guerre, Mboasu s'est tourné vers les églises, pour trouver de solution à son mal. La religion semble être la réponse. Définit par Durkheim comme un système de collectivité et de solidarité :

« système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent [...] en montrant que l'idée de la religion est inséparable de l'idée d'Église, (*ceci*) fait pressentir que la religion doit être une chose éminemment collective. (DURKHEIM, 1912 :438)

La religion attire beaucoup de personnes égarées, à la recherche d'une solution miraculeuse à leurs problèmes. Ceux qui sont abandonnés par les siens et ceux sont à la quête de miracle, d'un changement spontané y retrouvent refuge. Cette foi en Dieu, en un dieu, une divinité, un objet sacré est l'élément moteur. Cette foi qui semble-il sans l'acte est dormante voire morte.

L'abondance de cette foi est à l'origine de la prolifération des églises dans la ville : Soul Food, La Porte Ouverte du Paradis, La Parole Libératrice. A part ces églises charismatiques, nous pouvons citer les voyants, en occurrence Sésé qui a su amener Ewenji à croire en sa science-fiction de voyance. Elle a fait croire à Ewenji que sa fille, Musango est un démon envoyé par sa sœur Epéti pour la terrasser. (P.18). Comme Ewenji croit à ces mots, elle fouette sa fille à maintes reprises pour extirper le démon d'elle. Désappointée des prophéties de Sésé, puisse que rien ne s'était déroulé comme

elle l'avait prédit, Ewenji s'est tournée vers une autre foi : Soul Food. Elle a frappé à la porte du Soul Food pour se remettre entre les mains du Christ africain, mais personne ne voulait d'elle puisqu'elle n'avait pas un sou à offrir au gourou en échange de son intercession auprès de la divinité réinventée. Elle n'avait même pas un petit champ à elle afin d'en sacrifier les récoltes à la prospérité des pasteurs. C'est même scénario qui se reproduit à La porte Ouverte du Paradis. Elle n'avait pas de l'argent pour payer l'onction des millionnaires et personne ne pourra rien pour elle puisque Dieu ne peut pas donner ce que nous lui demandions sans que nous l'offrions rien en échange (p.194).

Après tant d'efforts, la quête solutionniste d'Ewenji est vaine, son mal demeure, alors elle se tourne vers elle-même et vit sa folie. Ces religieux à qui Dieu ne révèle rien, passent leur temps à interpréter la parole de Dieu à des fins personnelles et inventer des mensonges pour duper les ouailles et leur soutire de l'argent. Les fidèles qui ont donné tout ce qu'ils ont à l'église viennent des fois à ses lieux soi-disant saints rien que pour se remplir le ventre. La plupart d'entre elles ne sont pas détournées de leurs voies mauvaises, elles combinent Dieu et le sorcier du village et les pasteurs qui les dirigent, plus précisément ceux du Soul Food. Lumière et Don de Dieu sont dans la traite des femmes. Le syncrétisme semble être la norme : on reste avec Dieu quand on a le temps, quand on n'est pas pressé mais dans le cas contraire on se remet à un sorcier pour un service 'one touch'.

Certaines femmes vont à l'église non pas pour chercher Dieu mais pour chercher la réalisation de leur ambition. Elles ont des besoins charnels, non spirituels ; «Les masques tombent. Ces femmes veulent un Dieu qui fasse des performances spectaculaires ou qui leur donne un mari blanc» (p.117). Certaines femmes croient en leurs pasteurs de tout leur cœur comme s'ils étaient des élus de Dieu sur terre ; la

femme du commissaire Djanéa en est un exemple, elle ne croit pas aux propos de Musango et se lance de toute sa force à la protection de Vie Eternelle. Elle va jusqu'à menacer son mari de divorce. Mais force est de constater que ces églises n'ont pas su consolider la femme, qui constitue la grande partie de ses fidèles mais plutôt, sous l'influence du pouvoir phallique, elle est mise au rang de fidèles de seconde zone. Considérée comme Eve par qui, selon la Bible, le péché est rentré dans le monde, elle est totalement malmenée et traitée d'impure.

CHAPITRE IV

POINTS DE DIVERGENCE ET DE CONVERGENCE ENTRE LES IMAGES DE LA FEMME.

Les deux œuvres : *L'intérieur de la nuit* (2005) et *Contours du jour qui vient* (2006) constituent respectivement le premier et le troisième volet de la trilogie de Léonora Miano, intitulée : 'Suite Africaine', dans ses documents de travail. Notre choix porte sur ces deux œuvres, excluant le troisième : *Les aubes écarlates* (2009), qui constitue le deuxième volet, mais sorti en troisième, parce que le premier volet et le deuxième se suivent directement alors que le troisième volet, sorti en second peut se lire à part bien qu'on y trouve des traces des deux autres. Nous avons trouvés judicieux, pour une comparaison effective d'opter pour le deuxième et le troisième volet.

Écrites une année après l'autre, les deux œuvres ont beaucoup de similitudes d'autant que de divergences. Ces œuvres s'entremêlent et constituent une suite logique, une continuité qui est à la base de leur cohérence. Nous essayerons dans un premier temps de montrer les ressemblances entre les deux œuvres et puis parler de leurs différences.

4.1 Points de convergence

Les personnages principaux

L'intérieur de la nuit (IN) et *Contours du jour qui vient* (CJV), écrit pratiquement dans la même période, par une même écrivaine, Léonora Miano, regorge plusieurs images identiques de la femme.

Ces deux œuvres pullulent de la présence de la femme, l'homme y apparaît brièvement et joue pour la plupart du temps un rôle à connotation négative, comme

pour dire sa présence n'est pas importante et que la femme peut vivre sans lui. On voit là une volonté affichée de la femme émancipée à prendre son destin dans sa main. Elle décide de narrer elle-même son histoire, pour pouvoir mieux dénoncer les abus de l'homme. A Eku, les femmes sont laissées à leur sort. Les hommes ont quitté le village à la recherche du travail, laissant derrière eux les femmes.

Elles se retrouvent seules à pourvoir aux besoins de la famille, sur le plan matériel tout comme éducationnel. Et sans l'homme, elle survit. A Sombé, la femme est marginalisée, voire chosifiée, elle ne sait à quel saint se tourner, étant donné la ville et les églises sur place, sont toutes gorgées de faux pasteurs et d'hommes sans foi. Elle patauge dans ces ténèbres avant de parvenir à la lumière. Aussi les personnages principaux dans ces deux œuvres, qui constituent en même temps les héroïnes, sont des jeunes filles : Ayané et Musango. Ces deux personnages vivant dans le même pays : le Mboasu, dans la même atmosphère de guerre, ont beaucoup de ressemblances dans leur image de jeune filles rejetées : l'une est rejetée par son village qui considère son nom comme tabou, et elle-même comme une étrangère. L'autre est rejetée par sa propre mère, qui l'a considérée comme la source de ses malheurs. Leurs parcours est semé d'obstacles similaires.

L'errance

Dans *IN*, Ayané entame une errance, qui annonce le début de son aventure. Elle avait quitté la maison parentale pour rester avec sa tante Wengisané dans le but de poursuivre ses études en ville. Mais elle en décide autrement après quelques années passées à aider sa tante à s'occuper de ses quatre enfants.

Ce qu'elle souhaitait, c'était vivre sa vie comme elle l'entendait. Elle avait passé trois ans dans cette maison comme partout ailleurs, toujours en lisière de sa propre existence [...]

—Je ne sais pas, mais je pars dès aujourd'hui.

—Ma pauvre, la vie, ce n'est pas comme ça. Il faut faire des plans, prévoir ! Tu te prépares un avenir sombre, très sombre.

Wengisané avait conclu par ses mots, d'une voix triste. Ayané s'en était allée. Sans avoir rien prévu. (*IN* : p.41-42)

Sans aucune préparation, sans aucune idée sur là où elle va, Ayané prend son baluchon et s'en est allée. Quant à Musango son errance commence le jour où elle a été chassée de la maison par sa mère sur l'ordonnance de Sésé la voyante.

La voyante a chassé Musango de la maison. Elle lui a demandé d'aller très loin, de disparaître devant sa face au risque de perdre sa vie. Ewenji, la mère biologique de Musango, sans hésitation reprend les mêmes paroles de Sésé, et ordonna, sans état d'âme, à sa fille de s'éclipser, bien que cette dernière l'implora. Ewenji avait chassé sa fille de la maison sous prétexte que cette dernière était la source de ses malheurs. Musango quitte la maison et affronte le monde bien qu'elle ne soit qu'une enfant. Dans son errance elle faisait connaissance d'Ayané qui «travaillait bénévolement avec une association qui prenait en charge les enfants des rues» (*IN* : p.31).

Nos deux jeunes héroïnes ont vécu des moments difficiles durant leur errance, la nature ne leur a pas été aussi clémente. Mais elles n'ont pas désespéré, elles ne sont pas tombées dans la facilité, et jetées l'éponge, pour opter pour le suicide comme un moyen d'échappatoire des vicissitudes de la vie. Le suicide, un acte prohibé à Mboasu, «le meurtre fait partie des actes les plus répréhensibles ici chez nous [à Mbaosu], avec l'inceste, la sorcellerie et le suicide» (*IN* : p.108), «Parce que le suicide est un crime dans nos culture» (*CJV* : p.177). Et que «Le vivant est sacré, et nous devons préserver nos vies» (*IN* : p.131). Parmi les femmes en errance nous pouvons également mentionner Epupa et Ewenji qui se sont condamnées en errance éternelle. Epupa, sans protection quelconque, la merci des voyous et des criminels «marche presque nue, en route depuis deux ans. Sa famille l'a chassée» (*IN* : p.207). Atteint de la démence, elle

rôle dans les rue de Sombé. Allant d'un côté et l'autre, sans direction précise. Nous voyons le même personnage, Epupa, dans *CJV*, toujours dans son errance. Devenue la folle la plus célèbre de Sombé, la ville l'a vu «étrangler son fils en plein jour. C'était un nourrisson» (*CJV* : p.23).

Ewenji, a également été chassée de chez elle par sa belle-famille «Tu ne croyais pas que nous allions t'accueillir au sein de notre famille ? Retourne chez les tiens ! Mes oncles t'ont jetée dehors et nos voisins t'ont regardée rassembler tes robes trainant dans la poussière» (*CJV* : p.68-69). Se retrouvant dans la rue, Ewenji ne sait à quel Saint se vouer, «Rien ne s'était déroulé comme elle [Sésé] te l'avait prédit. Nulle part, tu n'as trouvé trace d'elle. [...]Très vite, tu as pris la place d'Epupa que son crime avait conduite en prison» (*CJV* : p.75).

Filles uniques et orphelines

Ayané était la seule enfant de ses parents. Aama avait eu beaucoup de fausses couches, «les femmes se rendaient en cachette chez le marabout, lui demander de jeter des sorts à l'étrangère » (*IN* : p.19). Etant la fille unique, elle était tant aimée par son père, ce dernier lui fabriquait des jouets, que les enfants du village adoraient (*IN* : p.20). Orphelin de père « regardant agoniser son mari [Eké], mordu par un serpent et que le guerisseur n'avait pu soigner» (*IN* : p.32), elle ne va pas tarder à perdre également sa mère, «Aama n'avait pas suivi son Eké dans la tombe, mais la fièvre était devenue chronique. Elle la prenait chaque année au mois de Juin. Elle avait mis quinze ans à mourir» (*IN* : p.33).

Musango n'était pas loin de cette réalité. Elle était également une fille unique à sa mère et a aussi perdu son père, «Un soir, quelques semaines après que j'ai eu neuf ans, il n'est pas rentré dîner. Nous l'avons attendu deux jours, et un officier de police est venu nous voir. Il a dit qu'il y avait eu une attaque de gangsters» (*CJV* : p.37-38).

Son père l'aimait tellement, elle a eu tous ses regards, il n'a jamais oublié de lui acheter de nouveaux vêtements et de jouets. Il lui lisait les livres qu'il aimait et lui faisait écouter du jazz vocal, sa musique préférée (*CJV* : p.37). Quant à ce qui concerne sa mère, elle n'est pas morte sur le plan physique, mais sur le plan moral et affectif. Mentalement elle a des insuffisances «avant de retourner mendier. La nuit venue, tu as trouvé un bout de carton sous le porche d'une boutique de luxe que tu avais fréquentée dans le temps» (*CJV* : p.75).

L'éducation

Ayané avait fait des études supérieures, «elle revivait la fin de son adolescence passée à l'internat, chez les sœurs du Perpétuel Secours [...]. Ensuite elle fréquenté l'Université, dans la capitale économique du pays, Sombé» (*IN* : p.34). Quant à Musango, elle n'a fait que les cours élémentaires au Centre préscolaire et élémentaire de Dibiyé, où Mme Mulonga était la directrice.

Sur le plan d'éducation traditionnelle, Ayané et Musango font preuve de beaucoup de manquement. Ayané appelle Ié par son nom, ce qui est un grand manquement traditionnellement parlant, sans séniorité doit être respecté. Ié énervée, lui fait savoir qu'elle n'est pas son égale «Ne t'avise plus jamais de prononcer mon nom. Je ne suis pas ton égale» (*IN* : p.138).

Tout ce que je constate, c'est que bien sûr, puisqu'il méprisait nos coutumes, il a omis de te les enseigner. Par deux fois tu as prononcé mon nom, et tu me tiens tête en public, comme personne ici n'a jamais osé le faire ! Sache, fille de l'étrangère, qu'ici chez nous, la parole de l'ancien ne doit pas toucher terre. Je ne te dirai pas un mot de plus (*IN* : p.182).

Et la faute est directement attribuée à ses parents : «Ses parents ne l'avaient pas habituée aux pratiques traditionnelles, même pas pour sa santé, à l'exception de

quelques remèdes de grand-mère que lui administrait parfois Aama. Contrairement aux autres enfants, elle avait toujours été vaccinée» (*IN* : p.200). En plus de cela, Ayané dépassait deux hommes de son village ; Ekwé et Ebé sans les salués «Ayané ne prit pas la peine de les saluer» (*IN* : p.138). Une attitude inacceptable au village.

Musango quant à elle n'a pas passé beaucoup de temps avec sa mère avant qu'elle ne soit chassée de la maison. Par conséquent, elle n'a pas beaucoup appris de sa mère. Parlant à sa mère, Musango dit ceci :

Tu n'as jamais pu répondre à mes questions. Il y a tant de choses que tu ne m'as pas apprises. J'essaie de trouver comment vivre, de le découvrir par moi-même, mais c'est difficile. C'est toi qui aurais dû me le dire. Si tu ne trouvais pas les mots, tu devais au moins me montrer comment faire, me donner l'exemple. Tu ne m'as rien donné (*CJV* : p.134-135).

Elle ignorait tout sur sa tradition, sur sa famille maternelle. Mais sa rencontre avec Mbambè, sa grand-mère, qui n'a duré qu'un infime moment lui a beaucoup renseigné sur lui-même.

Les sorcières

Ayané est traitée par les femmes du village de sorcière, parce qu'elle est différente. Toute sa famille : son père et sa mère n'ont pas été épargnés. Ils sont tous traités de sorciers. En plus du fait que les villageois qualifient Ayané et sa famille de sorciers, l'emplacement de leur maison, une maison située au côté gauche du village, un côté réservé aux étrangers, n'attire que du dédain pour cette famille. Et cela ne venait que compliquer les données, et approfondi la solitude chez Ayané, d'autant plus que les parents du village d'Eku, ne veulent pas que leurs enfants aillent dans ce côté du village pour jouer avec elle. Cette solitude s'amplifie chez Musango durant son

errance. A travers son mutisme et ses monologues, elle ne fait que parler à elle-même ou à sa mère qui n'est pas à côté d'elle.

Crois-tu, mère, que Nyambey ne nous ait créés que pour que nous soyons de petites choses rampant a la surface du globe ? Crois-tu qu'il ait voulu que nous nous soumettions à de la poudre blanche et aux petits cailloux d'une prétendue voyante qui peut dire à une femme que la chair de sa chair n'est pas un être humaine ? (*CJV* : p.63).

Elle est également traitée de sorcière et de meurtrière sur le dit de Sésé :

Elle a tué son père ! C'est à cause d'elle qu'il est mort et que nous sommes pauvres à présent ! Cela m'a été révélé, et je dois me débarrasser d'elle [...]. C'est ta fille. Tu crois qu'elle est ton enfant, mais c'est un démon que ta sœur Epéti a envoyé te terrasser. Tu sais qu'elle ne voulait pas que tu épouses cet homme ! Vois toi-même : au bout de neuf ans de vie commune, il a quitté ce monde sans faire de toi sa femme, ni devant la coutume, ni devant le maire. Tu dois te débarrasser de cette petite, sinon elle te tuera. C'est un vampire (*CJV* : p.18).

La tradition, c'est la constance, tout ce qui est nouveau, le changement, est un danger. Toute personne possédant un comportement différent à la masse et que la masse a de difficulté à déchiffrer est susceptible de toutes sortes de formes : spirituelle (sorcellerie) tout comme charnelle.

La marginalisation de la femme

Les femmes de la famille maternelle d'Epupa, naissaient avec ce teint clair depuis six générations. Au début, cela avait été considéré comme une malédiction. On les épousait sans doter, et leurs parents étaient soulagés de s'en débarrasser auprès d'homme qui les traitaient ensuite comme des esclaves. (*IN* : p.207).

Une femme qu'on épouse sans dot, n'a pas d'honneur aux yeux de son mari et c'est ce qui explique le mauvais traitement qu'elle reçoit de ce dernier. A Eku les femmes sont marginalisées, elles ont le devoir de biner et de sarcler, quant aux jeunes filles, elles doivent tourner et retourner la terre «La paume de [leurs] mains retrace de longues années passées à semer, à piler, à écailler, à caresser, à nettoyer, à découper, à enfler, à laver, à bercer, à saigner, à écraser, à récolter, à recommencer sans fin» (CJV : p.133). Voici le traintrain de la femme, elle s'occupe des travaux champêtres, des travaux domestiques, et de ses enfants.

Elle n'a même pas le temps de se reposer, tel est son quotidien. Pour les hommes, ces femmes qui travaillent durs, nuit et jour pour maintien de la famille, ne sont utiles que dans la procréation «nulle grâce n'est supérieure à la fécondité lorsqu'on est femme» (CJV : p.71). La femme n'a pas le choix, la tradition ne la lui donne pas. La soumission est son leitmotiv. Elle n'a pas le choix de choisir son homme, ni de faire de l'avortement «puisque cet acte est interdit ici au Mboasu» (CJV : p. 104), comme si son corps ne lui appartenait pas.

C'est l'homme qui détermine et domine tous, à la manière du loup dans la fable de la Fontaine (1993), *Le Loup et l'Agneau* : «la raison du plus fort est toujours la meilleure». Ses durs travaux domestiques et champêtres ne sont pas loués ni appréciés, mais plutôt la femme est reléguée au second rang, et traitée de tous les mots. Ewenji par exemple a été chassé par sa belle-famille, après la mort de son homme. Un homme qui ne l'avait pas épousé, et qui n'avait même pas laissé un testament, malgré tous les sacrifices qu'elle a fait, tout le temps qu'elle a perdu pour entretenir cet homme et ses enfants (CJV : p.39). Comme si la maltraitance à l'égard de la gent féminine ne suffisait pas, la femme est battue, chosifiée, elle est vendue comme une chose. «Alors, Siliki avait été vendue à un trafiquant de Nasimapula, qui l'avait cédée à Lumière» (CJV :

p.60), «Quant à celles qu'ils achètent, elles ne leur coûtent pas cher. Leurs familles n'en veulent plus. Elles les échangent contre de quoi se sustenter quelques mois.» (CJV : p.95).

La révolte

Ayané et Musango sont très indignées de la manière dont les hommes traitent les femmes. Ces machistes n'ont aucun égard à la gent féminine. Et comme le dit Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, I «L'humanité est mâle et l'homme définit la femme non en soi mais relativement à lui ; elle n'est pas considérée comme un être autonome» (*Les faits et les mythes* : 1949). A Eku la femme est traitée comme un objet sexuel. Les hommes de passage, les oncles, voire les cousins peuvent l'attraper et la violer dans la brousse sans aucun procès. Ayané pour éviter d'être victime de ce comportement inhumain et d'être déflorée par un homme quelconque, un homme qu'elle n'aime pas, comme en est la coutume dans son village, passe à l'acte elle-même en rompant sa membrane, «A l'âge de treize ans, Ayané s'était déflorée elle-même, à l'aide d'un tubercule de manioc» car elle hait « La pensée de ce flot de sang répandu sous les assauts d'un sexe d'homme la dégoûtait. Ce n'était pas romantique. C'était sale» (IN : p.36-37). Cet acte montre clairement la révolte d'Ayané, combien de fois, elle déteste le phallus et est prête à œuvrer pour son échec.

Musango, dans le même ordre d'idées, n'a pas hésité à confronter Vie Eternelle, sur la question du nettoyage des filles, plus précisément d'Endalé, qu'il a fermé dans une chambre remplie de photographies pornographiques, pour que les jeunes gens puissent coucher avec elle au nom d'une purification, un nettoyage spirituel. Pour Vie Eternelle, la «femme ne peut demeurer sans recevoir la semence d'un homme. C'est ce qui la protège vraiment des énergies malfaisantes» (CJV : p.101). Il renchérit sur son argument « Ce n'est pas pour rien que dans le temps, les veuves et les femmes non

mariées étaient données au moins une fois par mois à un homme appelé nettoyeur, dont le travail était de les protéger» (CJV : p.101). Musango l'écoute sans lui adresser la parole, mais : «Ne vois pas ce qui empêche les forces négatives de pénétrer les hommes par l'anus, ce qui les obligerait à payer l'idiote du village pour qu'elle vienne leur ôter cette souillure» (CJV : p.101). Musango, ne voit pas pourquoi cela ne doit pas aussi s'appliquer à l'homme, puisse qu'il est aussi exposé à des énergies malfaisantes. Pour elle, l'homme pourrait aussi être donné à une nettoyeuse pour lui purifier de ses énergies négatives. Face à cette injustice, Musango opte pour le renversement, la révolte, le changement du statu quo et non à la résignation comme en n'ont l'habitude la plupart des femmes du Mboasu.

La réconciliation

Le nom 'Ayané', est un nom que le peuple d'Eku avait décidé de ne pas prononcer. Parce que ce nom ne correspondait à rien, et n'a aucun sens du point de vue culturel 'Ekuen'. Du coup Ayané est considérée comme une étrangère, une hors-caste, ceci accentué par le fait que sa mère Aama n'est pas d'Eku et que son père est totalement différent de tous les hommes d'Eku. On interdisait à ses enfants de ne pas jouer avec elle. On va jusqu'à la traiter de sorcière. La scolarisation d'Ayané avait élargi le gap. Et l'éloignée de la tradition, et des femmes d'Eku qui sont des analphabètes. Elle est la seule qui n'a pas participé à la cérémonie du repas du soir, où le corps d'Eyia est découpé en morceaux comme un gâteau. Elle est aussi accusée par son peuple d'être à l'origine de la mort d'Inoni, qui s'est suicidée en tombant dans le puits qu'avait creusé le père d'Ayané, Eké.

Malgré cette répulsion entre Ayané et son peuple. Elle trouve une place dans son cœur pour les comprendre. Quant à Musango, malgré tout le mal que sa mère, Ewenji : celle-là qui lui attribuant même la mort de son père, celle-là qui n'a pas hésité

à la renvoyer de la maison après toute une série de bastonnades, sous l'ordonnance de Sésé, celle-là qui comme l'exprime ASAAH (2014), voit en sa fille l'image d'une victime sur laquelle elle peut décharger toutes ses frustrations, lui a fait, malgré toutes les souffrances qu'elle a endurées durant son errance, Musango a toujours gardé la mémoire de sa mère. Lorsque Kwedi lui avait demandé de l'appeler maman, Musango lui a dit que cela est impossible car elle a déjà une mère. Elle revient malgré tout pour chercher sa mère et faire la paix avec elle.

4.2 Points de divergence

La relation mère/ fille

Dans les deux œuvres de Miano, le rapport mère-fille est très présent. Aama et Ayané, Ewenji et Musango, Mbambè et Ewenji, Mme Mulonga et La Demoiselle, Mère et Endalé. Une relation surtout conflictuelle. Nous allons nous attarder sur le rapport Aama/Ayané et Ewenji/Musango. Nous allons dans un premier temps analysés la relation conflictuelle entre Musango et mère, pour ensuite parler d'une relation plus amicale chez Ayané et sa mère.

Ayané et sa mère

Entre Aama et sa fille Ayané, l'amour bat son plein. Il est même dit qu'il y a une ressemblance comportementale entre elles : « Elle est bien comme sa mère » (*IN* : p.24), telle mère telle fille. La mère d'Ayané, même mourante, pensait toujours au bien de sa fille, une fille qu'elle a tant aimée. Elle aimait sa fille de tout son cœur et n'a ménagé aucun effort de lui témoigner cela, «Aama n'avait jamais battue Ayané» (p.34). Elle était une bonne mère et témoignait beaucoup d'amour à sa fille unique. Aama entretenait une très bonne relation avec sa fille, même lorsque cette dernière quittait la maison pour continuer ses études à l'internat, leur relation n'a pas pris de coup. Elles se revoient avec joie lorsque, Ayané revient au village pendant les

vacances. Comme deux copines, deux confidentes, elles demeurent inséparables. Aama aimait sa fille comme la prunelle de ses yeux.

Musango et mère

Ewenji la mère de Musango et dont le nom signifie en Douala 'la lutte', fait montre d'une cruauté envers sa fille. Elle s'adonne à la religion de Sésé la voyante, et prend ses mots comme les paroles de l'évangile. Ewenji accusait sa fille de son mal ; elle voyant en sa fille, une victime idéale, à cause de son jeune âge, et sa naïveté, lui porte le chapeau de sa malédiction. Comme une sorte d'atténuation psychologique, elle cherche une cause à son mal, un bouc émissaire pour porter ses péchés.

Evoluant dans une famille nombreuse, Ewenji manquait d'attention maternelle. Ce manquement chamboulait sa perception sur l'amour maternel, ce qui affecte sa relation avec sa fille. Toute comme Musango, Ewenji n'a pas été aimée par sa mère, Mbambè, qui ne voulait pas donner toute son attention à une seule de ses filles : «comment quiconque aurait-il pu t'aimer, quand elle qui t'a portée s'est avérée incapable de le faire ?» (*CJV* : p.271). A ce manque d'affection maternelle, s'ajoute un manque d'amour de la part de son amant pour créer un trouble psychologique tout comme physique chez Ewenji. Souffrant d'une double carence affective : maternelle tout comme conjugale, Ewenji déverse sa colère sur sa fille, l'accusant de tous les maux : ses malheurs et son échec.

Le manque d'affection maternelle poussait Musango à ne pas aimer sa mère à son tour. La brutalité et l'indifférence dont fait preuve sa mère, l'amène à s'interroger sur la probabilité de l'existence d'une seconde mère. Une vraie mère, sa véritable mère. Une mère qui l'aimerait et la dorloterait. Une mère qui ne verra pas en sa naissance, qu'un moyen de s'installer sous le toit d'un homme. Une mère qui travaillerait et serait indépendante sur le plan financier et qui lui offrirait des cadeaux sans pour autant

tendre la main à un homme. Ewenji, manquant de clairvoyance, réfute sa responsabilité, sa liberté et préfère restée la femme docile et obéissante pour jouir de la protection de son maître. Elle refuse de grandir, de sortir dans cet état d'irresponsabilité dans lequel elle s'est engouffrée, au nom d'un statut de femme au foyer, et à ce titre, l'homme est tenu de prendre soin d'elle, elle n'a pas à réfléchir, à se déranger, c'est à son maître ce charge.

L'appel à la responsabilité d'Olympe de Gouges : « La femme a le droit de monter sur l'échafaud, elle doit avoir également celui de monter à la tribune. » (Olympe de Gouges : 1791), ne la lui dit pas grand-chose. Au lieu de voir en la mort de son mari comme une occasion de se prendre en charge, elle voit plutôt cela comme une grande malédiction, un envoûtement venant de sa sœur Epéti, par le biais de sa fille. Manquant de confiance en elle-même, elle s'adonne au surnaturel, l'art de voyance de Sésé. Cette vieille qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez, la rend plus confuse. Et comme hypnotisée, elle ne fait que suivre les paroles de Sésé.

La femme battante

Dans le village, Eku, les hommes cherchent aventure sur des territoires lointains, laissant seules les femmes à s'occuper de leurs progénitures. Et pour arriver à ses fins, elles doivent combiner un travail champêtre à leur devoir domestique. Les jeunes filles n'ont pas la chance d'être scolarisées, elles se donnent en mariage et enfantent à volonté. Dans cet environnement où la binarité homme/femme est la norme et où l'homme dicte la loi, Aama a eu le courage de braver l'immuable, et de changer l'état des choses. Elle est allée contre la tradition et a donné une autre direction à sa vie.

Aama est de Losipotipè, une des banlieues les plus proches de Sombé, la capitale économique de Mboasu. Le fait qu'elle vienne d'une telle banlieue contribuait à sa clairvoyance d'autant plus qu'elle a frotté à la modernité. Sa vision du monde la

distingue, et contrairement à toutes les femmes du village et à Ewenji, elle s'est mariée à un homme qui l'aimait vraiment et qui n'a pas d'autre amour dans sa vie. Elle voyait en les travaux domestiques non pas un fardeau, non pas une fatalité, mais plutôt des activités qu'elle fait pour son seul plaisir. Comme pour minimiser les travaux domestiques, elle s'autorise d'autres occupations : le jardinage par exemple, pour occuper son temps de loisirs. Elle a, à ses côtés un homme qui l'épaulé et lui donne tout le soutien possible. Il va jusqu'à aller chercher l'eau à la source à sa place. Cet homme ne se voit en aucun cas supérieur à sa femme, il vit en parfaite harmonie et compréhension avec cette dernière.

Cette harmonie et ce respect de la femme que réclament les femmes sous l'entremise du féminisme est chose rare à Eku. Elle a accouché à l'hôpital au lieu d'utiliser le service d'une matrone. A la mort de son mari, elle n'a pas baissé les bras et au lieu de retourner dans la maison de ses parents, ou de courir dans les bras d'un autre homme, elle s'est décidée de se prendre en charge et être au volant de sa destinée. Elle s'est lancée dans le commerce des étoffes imprimées, elle achetait des balles de tissu en ville qu'elle fait teindre à Eku pour les revendre en ville. Contrairement à elle, à la mort de son mari, Ewenji, n'a rien fait pour se prendre en charge. Plutôt elle perd tout son temps à accuser sa fille de son propre malheur.

Différents niveaux d'éducation : sur le plan scolaire comme sur le plan culturel

Ayané et sa mère

Ayané et sa mère Aama constituaient ce groupe de femmes émancipées à Eku, telle mère telle fille, le même moule. Elles se révoltent contre les traditions et remettent toutes les coutumes en question. Aama avait essayé de briser les lourdes chaînes de la tradition, pour se libérer de la mainmise de l'homme. Fille de Losipotipè, elle a flirté avec la modernité et a des manières. Outre la monogamie dont elle jouissait, Aama

reflétait la contemporanéité: sa maison, «une case à plusieurs pièces et cuisines séparée» (*IN*: p.21) et son jardin «avec des plantes non comestibles qu'elle faisait pousser uniquement pour admirer la beauté de leurs fleurs et en humer le parfum» (*IN*: p.20), un luxe que les femmes du village ne pourront s'offrir, car elles n'ont pas le temps ni la force supplémentaire pour cultiver des plantes non comestibles.

Elles ont trop de problèmes pour passer leur temps à admirer et à humer le parfum des fleurs, elles ont des champs à biner et à sarcler, des bouches à nourrir, puisqu'elles sont comme des mères célibataires, des femmes sans maris bien qu'elles aient marié. Leurs hommes, les ont abandonnées pour aller faire fortune en ville. Elles se retrouvent seules, seules devant leur sort, seules à porter le monde sur leur épaule de femme.

Dans tout Eku seule Aama, avait son mari auprès d'elle, ce dernier vit et travaille au village. Un mari qui joue son rôle d'homme et pourvoit aux besoins de sa famille. Un mari qui lui permet de vivre comme une reine, exemptée de tous ses travaux durs et rigides auxquels les femmes d'Eku sont soumises. Ce dernier se rendait même des fois à la source à sa place. Ceci étonnaient les femmes du village, c'est du jamais vue et c'est exactement ce qui les poussaient à penser qu'Aama a envouté son mari. D'autres mêmes pensaient que Eké le mari d'Aama n'est pas un homme, qu'il est «comme une femme» (*IN*: p.17), «les femmes avaient songé qu'au fond, cet homme-là n'en était pas un» (*IN*: p.18). Elle est libre de ses mouvements, de ses actions, offrant à toutes celles qui s'aventuraient dans sa maison, une tasse de citronnelle bien chaude et bien sucrée et une collation à la manière d'une femme bien éduquée, bien qu'elle savait que ses femmes-là ne l'aimaient pas.

Contrairement aux femmes d'Ekú, qui n'ont qu'un seul moyen de survie, un moyen que leur avait prescrit la tradition, biner et sarcler la terre, Aama fait le commerce. Elle a également su bien élever sa fille dans la bonne direction, celle opposée à la tradition. Elle n'avait pas inculqué à sa fille les pratiques traditionnelles même pas dans le domaine de la santé, à l'exception de quelques remèdes d'Io. Ayané avait été toujours vaccinée contrairement aux enfants d'Ekú. Sa mère l'envoyait elle-même à l'école, faisant fi à tout ce que diront les vieilles femmes du village : une fille à l'école, peu importe son niveau d'éducation, finira dans la cuisine, l'encourageant à s'appliquer aux études. Car elle croit aux études.

Venant d'une banlieue, Losipotipè, elle reconnaît l'importance de l'éducation scolaire pour l'avenir de son enfant. Et c'est dans la même logique que sa sœur Wengisané affirme «lorsqu'on n'est pas instruit, on se soumet toujours à la raison du plus fort» (*IN* : p.193). Autrement dit, lorsqu'on est analphabète on n'a pas de voix, on manque de discernement, on ne fait qu'obéir, on manque de confiance en soi et devient esclave des vœux de son maître, de son mari, de l'homme. La scolarisation semble être la clé de l'émancipation de la femme, mais en même temps elle est perçue négativement par des hommes qui pensent que la formation supérieure n'est pas bonne pour les femmes.

Mais au nom de cette éducation formelle, Ayané est partie en France pour poursuivre ses études, bien qu'à Ekú l'aventure, le voyage n'est pas l'apanage de la femme, celle-ci est censée rester au village, comme des piliers fixes sous le soleil, se marier, faire des enfants, s'occuper de son foyer en l'absence de son mari, et d'être un rôle model pour ses filles (*IN* : p.24). C'est son devoir de faire la cuisine et d'aller au champ. Mais Ayané a changé cette donne, elle est partie jusqu'en France pour ses études. Le jour de son retour à Ekú, elle s'était habillée d'un pantalon et d'une veste en

jean. Les villageois pensent qu'Aama n'a pas éduqué son enfant dans les voies de la tradition. La vieille Ié, face à ce non conformisme, et à ce manquement, n'a pas hésité à pointer un doigt accusateur vers la France, elle, qui sème parmi la jeunesse ce grain de changement par le biais des écoles. Ayané et sa mère Aama sont considérées comme des étrangères à cause de leur rébellion face à la tradition, en commençant par le nom 'Ayané' qui est un nom fabriqué, un nom qui ne reflète aucune identité mais plutôt qui porte en son sein la graine du changement. Un changement dont la France est l'instigatrice à travers, ses écoles, véritable centres d'assimilation et de décapage de la culture africaine.

Musango et mère

Ewenji, la mère de Musango, croyant à la théorie de sorcellerie de la vieille Sésé, met toute son énergie dans la recherche de la cause à son malheur, sans daigner réfléchir sur le remède, une approche de solution. Elle marche dans la voie de la voyance de Sésé. Sans prendre de recul, elle accusait sa fille de la mort de son mari, et lui fait porter la responsabilité de leur pauvreté. Ewenji manque de lucidité, elle est l'exemple typique de ses 'femmes bébés' qui ne peuvent pas décider d'elles-mêmes et qui sont toujours dans l'ombre des autres.

Femme immature, Ewenji, se ferme dans ce monde enfantin, où elle se cloître dans les jambes de sa mère et demandée toute son attention. Elle se voue à Sésé et la laisse lui dicter le chemin à suivre. Et comme une fille obéissante, elle ne doute pas un tant soit peu des paroles de Sésé. Ces paroles qui la soulage, et la décharge de sa responsabilité vis-à-vis de son malheur. Alors elle se décharge sur sa fille, Musango, celle-là qu'elle jalousait depuis, à cause de l'attention que lui porte son père, une

attention qu'Ewenji a tant désirée. Elle trouve en sa fille une coépouse, cela a affecté leur relation mère/fille. Par conséquent, elle n'apprend rien à sa fille, non sur ses origines, voire sur elle-même, sur les fonctionnements et développement de son corps.

La passation de la féminité de la mère à la fille n'a pas été complète. Le transfert de la féminité a été intercepté par le père qui passait plus de temps avec sa fille, lui, lisait des livres qu'il aimait et lui faisait écouter du jazz vocal. La féminité de Musango a eu des taches de masculinité dès son enfance, lors du comblement du vide laissé par sa mère, par son père. Un père qui comble sa fille d'amour à tel enseigne que la mère, jalouse sa fille, la qualifie de vorace et la tienne pour responsable de la diminution de sa beauté lors de son enfantement et de son allaitement, ne ménage aucun effort pour subvenir aux besoins de sa fille. Seule Musango a de la place dans le cœur de son père, Ewenji n'a pas cette chance.

Née à Embényolo, un bidonville de Sombé et dans une famille nombreuse, Ewenji connaît la pauvreté, une situation qu'elle a tellement rêvée quitter à tout prix. Elle voulait une vie meilleure à celle de ses sœurs. Déterminée à réussir dans son entreprise, elle donna l'enfant d'un amant à un autre plus assis financièrement. Et comme une parvenue elle décide de jeter aux oubliettes son passé, et de s'écarter de sa famille. Elle a honte de cette famille et n'apprenait rien à fille sur sa mère et ses sœurs, c'est le silence radio. Même son mari n'en sait pas beaucoup sur sa famille. Ewenji voulait vivre son rêve, et sa famille pauvre n'a pas de place dans ce monde idéal qu'elle s'est créée, oubliant qu'il est indispensable d'accepter son passé pour mieux construire son future. Son passé l'effraye, elle ne voulait plus vivre dans la pauvreté, alors elle s'adonne complètement à son pourvoyeur, son mari, son maître. Au nom d'une liberté financière, et d'un statut de femme qui avait presque réussi, elle immole sa liberté

sacrée sous l'autel de la phallocratie, où le sexisme, le machisme, la misogynie battent leur plein.

Au lieu de travailler pour asseoir son indépendance financière et obtenir le respect de son mari, comme l'affirme Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe, Tome I* (1949): « C'est par le travail que la femme a en grande partie franchi la distance qui la séparait du mâle ; c'est le travail qui peut seul lui garantir une liberté concrète », elle a préféré s'adonner au phallus pour une protection temporelle. Se soumettre à l'homme pour jouir de son argent sans penser à son indépendance lorsque ce dernier ne sera plus c'est être Ewenji. Et lorsque le mal frappe, et que la table tourne, le vent change de direction, elle se réveille devant la réalité, l'homme n'est plus, le vide se crée et elle se laisse engouffrer. Rejetée par sa belle-famille, détestant sa propre famille, elle ne sait pas vers qui se tourner. Sésé ne lui sera d'aucune aide, les églises d'éveil aussi n'ont pas su changer miraculeusement sa vie, elle se perd dans une errance perpétuelle, un égarement éternel.

Amour maternel

Ayané a joui de l'amour maternel, parce qu'elle a une mère qui s'est érigée contre le statu quo. Une mère qui ne suit pas les voies de la tradition mais plutôt les voies de la modernité.

Quant à Ewenji, elle n'a pas eu la même chance. Née dans une famille nombreuse, ses parents sont divorcés, le père quitte la maison, laissant toutes les enfants au dos de sa femme, Mbambè. Pour encadrer cette équipe de jeunes filles, Mbambè opte pour l'impartialité. Ce qui fait le malheur d'Ewenji, qui est constamment en quête d'affection et d'amour, n'a pas su soutirer de sa mère une attention particulière. Mbambè ne voulant pas créer de la zizanie parmi ses filles, ne plie pas aux caprices d'Ewenji. Alors cette dernière s'aigrit, et s'en prend à ses sœurs, surtout à

Epéti, sa sœur aînée. Ewenji comme toute jeune fille réclame l'amour maternel, mais cet amour n'est pas toujours donné, surtout quand on fait partie d'une famille nombreuse.

La mort d'un parent

Ayané

Elle, c'est-à-dire Ayané est élevée dans l'amour parental, elle n'a jamais été battue, son père à la différence de tous les hommes d'Eku n'a pas quitté sa maison, son village, pour chercher fortune en ville. Son père Eké contrairement à tous les hommes du village, n'est pas polygame. Il restait au village et vit du commerce des statuettes qu'il fabriquait lui-même. Sa mère Aama n'assistait pas aux réunions des femmes, ne faisant non plus part à leur tontine du simple fait qu'elle n'est pas d'Eku et ne voulait pas de problème en se mêlant des affaires d'argent. Et pour cela «on l'avait haïe deux fois plus, de ne même pas tenter de s'intégrer. D'entretenir et de tenir la distance» (p.39).

En plus, lorsqu'elle se retrouve sur le lit, malade, elle a clairement dit sa volonté à tout le monde ; qu'après sa mort, elle ne voulait pas de veillée mortuaire, Et même à la mort de son mari, elle n'a pas demandé à sa fille d'abandonner les études et venir l'aider comme cela avait été son cas dans le passé. Ayané a perdu son père et sa mère, deux personnes très importante de sa vie. Elle était là, au village, auprès de sa mère avant que cette dernière ne rend l'âme. Mais telle n'a pas été le cas de son père. Ayané n'était pas présente au moment de la mort d'Eké, son père. Elle n'était même pas venue lors des funérailles pour soutenir sa mère à surmonter cette épreuve. Mais en aucun moment Aama n'a reproché à sa fille, son absence.

Musango

Ewenji a souffert dans son enfance d'un manque d'amour, à présent qu'elle a grandi et se retrouve sous le toit d'un homme qu'elle aime, elle espérait combler ce vide. Mais le sort en est décidé autrement, elle ne trouve pas l'amour qu'elle a tant voulu. Sa fille lui a soutirée la vedette. Elle se lamente, pensant que son homme aime sa fille plus qu'elle parce qu'elle a perdu sa beauté, sa jeunesse durant l'enfantement et l'allaitement. Alors elle se déverse sur cette dernière l'accusant d'être la cause de la perte de sa beauté. La rupture est totale, lorsqu'Ewenji perd son mari. Pour une fois encore, elle accuse son enfant de la mort de ce dernier. Croyant aux paroles de Sésé, elle blâme sa fille de ses malheurs. Musango devient le mal que sa sœur Epéti a envoyé pour déstabiliser son foyer et tuer son homme. Ewenji accusait ouvertement sa fille de la mort de son amant.

Bien que Ayané et Musango d'un moment à l'autre de leur vie, ont perdu un être cher ; Ayané son père et sa ma mère, Musango son père, elles n'endossent pas les mêmes responsabilités dans la mort de ces derniers. Tandis que Ayané n'a jamais été accusé de la mort de ses parents, Musango quant à elle est constamment accusée par sa mère d'en être la cause.

Conclusion générale

Dans ce mémoire nous avons fait une étude de l'image de la femme dans *L'intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano. Deux œuvres qui présentent un pays imaginaire, le Mboasu déchiré par une guerre civile, où la corruption, la violence, des faux pasteurs érigent leur domicile. Dans ce tableau sombre, rempli de guerre et de désolation, où les hommes dictent et imposent leur vouloir sous la couverture d'une tradition phallique qui ne dit pas son nom et dont les traces sont perdues dans un passé lointain, la femme est maltraitée, malmenée, marginalisée, voire chosifiée. Sans voix, elle reste muette et subit l'injustice à son égard. Ce silence grandit, la plonge dans un déterminisme, où elle accepte sa destinée, celle-là que lui avait tracée l'homme, pour mieux la contrôler et asseoir sa suprématie. Dans ce monde dominé par le phallus, Léonora Miano, écrivaine noire d'origine camerounaise, porteuse de voix pour des sans voix, donne une lueur d'espoir à la gent féminine à travers des personnages féminins en général et ces deux héroïnes : Ayané and Musango, en particulier.

L'image de la femme que peint Miano sur ce fond phallique a toute une diversité de couleurs : religieuse, marginalisée, émancipée, révolté, phallique, de bonté. Bien qu'elle ait suivi une certaine gradation, de la position du dominée à une position aussi confortée que celle de l'homme, elle est comparable à l'épuration de l'or qui doit forcément passer par le feu pour montrer toute sa beauté. Telle est l'image de la femme ici. Celle qui est dépourvu de tout droit, devait combattre la tradition, l'ego des hommes, la pauvreté, l'ignominie et la persécution. Pour cela même, elle a dû s'armer du courage, de la modernité et de l'éducation ; des armes censées n'être qu'à la disposition des hommes. Cet armement leur a permis de briser les tabous et se mettre au même diapason que les hommes. Ainsi une nouvelle image de la femme a été

inventée. Celle qui peut désormais exprimer son mécontentement vis-à-vis de son mari ou de son partenaire au point d'en venir au divorce ; celle qui peut se donner d'autres activités autres que celle qui consiste à remuer la terre ; celle qui peut s'imposer avec la même virilité qu'un homme.

Ainsi pour arriver à ressortir cette image arc-en-ciel de la femme, nous avons opté pour une méthode d'analyse, qui est dans un premier temps basée sur un certain nombre de travaux antérieurs sur les deux romans tel que les études de personnages, la thématique, le tout dans un ensemble de revue de littérature, sans oublier le cadre théorique : le structuralisme pour dégager l'opposition binaire homme/femme ; le post-structuralisme pour apporter le renversement, et le féminisme pour ranger la victoire du côté de la femme.

La deuxième partie est exclusivement consacrée à *L'intérieur de la nuit* de Léonora Miano. Nous avons montré que l'œuvre est remplie de personnages féminins ; le personnage principal et héroïne, est une fille, Ayané. Ici, la vie sociale de la femme dans sa communauté, Eku, est soulignée. A cela s'ajoute une pluralité de son image : femme comme mère, femme émancipée, femme phallique. Cette image plurielle de la femme fait étalage de ses qualités matrimoniales, phalliques et son émancipation, le tout dans un champ sémantique qui a une connotation positive. La femme prend son destin dans sa main, puisque les hommes qui sont censés protéger leurs familles ont échoué, lorsque les rebelles ont attaqué Eku. Aama, Ayané, Ié, Inoni, Ito et Isadi sont des femmes très remarquables qui ont contribué au renversement du statu quo, à la libération de la femme.

La troisième partie s'est concentré sur *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano. Tout comme la deuxième partie, une étude sur l'image de la femme a été faite.

Ici aussi les personnages dominants sont des femmes, l'héroïne est également une jeune fille, Musango. Mais cette fois-ci, nous avons fait ressortir d'autres faces de la femme qui peuvent être parfois très amères : femme cruelle et ignorante, femme marginalisée, femme révoltée, femme de bonté, femme religieuse. Ici la cruauté de la femme envers sa fille, qui est une conséquence directe de la cruauté de l'homme sur la femme est mise en évidence : Mbambè donnerait plus d'amour à sa fille, Ewenji si elle n'avait pas à élever toutes ses douze filles, seule ; Ewenji ne s'en prendrait pas à sa fille, Musango si son mari lui témoignait de l'amour. La femme, en dépit de la position de faiblesse que lui attribue la tradition, a su lutter contre les hommes : les truands, les faux pasteurs, pour sa liberté.

La quatrième partie fait le point sur la convergence et la divergence entre l'image de la femme dans les deux œuvres : *L'intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient*.

De notre analyse, il semble évident que la femme doit traverser toute la nuit pour parvenir à la vraie lumière du jour, à la liberté. Longtemps, elle a été reléguée à l'arrière-plan, réduite à une ménagère, une procréatrice d'enfants. L'heure est venue pour elle de se lever, de changer son destin, de retracer sa voie, de se redéfinir. Elle doit être responsable et s'éduquer. Le combat est lancé. Dur est le combat, il faut beaucoup d'abnégation et de détermination pour en arriver à la fin.

A travers la femme, nous voulons bien, emprunter les mots d'Epupa pour s'adresser à notre mère, à l'Afrique : « Maintenant, il suffit ! Je le dis, et le redis. Suffit de faire semblant, de toujours accuser les autres » (*IN* : p.208).

Tout comme pour l'Afrique, il est temps que la femme africaine reconnait sa part de responsabilité dans sa marginalisation. Elle est des fois, la raison même de son

malheur. Une femme qui jette tous ses besoins sur le dos d'un homme, et réclame que ce dernier joue son rôle de chef de famille, de pourvoyeur, doit s'attendre à ce que le pourvoyeur dicte son vouloir. La femme doit retourner de ses voies hypocrites : sacrifier ses droits sous l'autel de l'aisance. Elle doit arrêter d'utiliser son charme pour soutirer des faveurs. Car demander de la faveur c'est être en position de faiblesse. La mort de l'homme que chante le féminisme lesbien est utopique, la femme ne pourra exister sans l'homme et de même, l'homme ne pourra exister sans la femme. Ce sont deux êtres complémentaires qui doivent vivre et travailler ensemble dans l'harmonie pour leur propre survie.

Sans l'homme, comment la femme peut se procréer, et sans la femme comment l'homme arriverait-il à éviter son extinction. Tenter de vivre sans l'autre, c'est aller à la dérive, malgré les tentatives de se passer pour 'une double personne' : l'autre et soi. Dans les prisons de femmes, bien qu'il n'y ait pas d'homme, il y a des 'femmes hommes' qui se passent pour des hommes, et exhibent leur caractères. La famille et la communauté occupent une place très indispensable en Afrique, l'individualisme n'est pas encore le quotidien, alors la femme et l'homme doivent composer ensemble dans le respect à la manière de Mbalè et Musango qui ont su malgré leurs différences, travailler ensemble pour un devenir radieux : «je prends la main de Mbalè, et c'est le cœur ardent que j'étreins puissamment les contours du jour qui vient» (*CJV* : 275). La paix et la vérité constituent le socle des contours du jour qui vient. La femme doit embrasser ses responsabilités et renoncer à son engouement pour la faveur.

Ainsi pour qu'il y ait un vrai renversement, elle doit dépasser les qualifications que lui attribue Proudhon, par rapport à l'homme : «La femme est faible mais belle ; l'homme fort, mais rude ; la femme est improductive, mais soumise ; l'homme est

travailleur» (Proudhon, 1875 :186). Elle doit également rejeter la représentation de faiblesse et de soumission que Proudhon fait d'elle.

BIBLIOGRAPHIE

I. CORPUS

MIANO, L. (2005). *L'intérieur de la nuit*. Paris: Plon.

MIANO, L. (2006). *Contours du jour qui vient*. Paris: Plon.

II. D'AUTRES OEUVRES LITTERAIRES

AKAKPO, G. (2004). *La mère trop tôt*. Edition Lansman, coll. Ecritures vagabondes.

BA, M. (1979). *Une si longue lettre*. Dakar : Les Nouvelles éditions Africaines.

BEYALA, C. (1987). *C'est le soleil qui m'a brûlée*. Paris : Stock.

BEYALA, C. (2003). *Femme nue femme noire*. Paris : Albin Michel.

BEYALA, C. (2007). *L'homme qui m'offrait le ciel*. Paris : Albin Michel.

BEYALA, C. (2009). *Le roman de Pauline*. Paris : Editions Albin Michel.

CAMARA, L. (2003). *L'Enfant noir* [1953]. Paris : Pocket.

DAUDET, L. (1948). *La femme et l'amour* [1930]. Paris : Flammarion.

FANON, F. (1982). *Les Damnés de la terre*. Paris : Maspéro.

LA FONTAINE, J. (1993). *Fables*. Paris: Booking International.

HAZOUME, P. (1938). *Doguiçimi*. Paris: Larousse.

KOUROUMA, A. (1970). *Les Soleils des indépendances*. Paris: Seuil.

MATIP, M. (1956). *Ngonda*. Yaoundé : Librairie du Messager.

MIANO, L. (2007). *Tels des astres éteints*. Paris : Plon.

MIANO, L. (2009). *Les aubes écarlates*. Paris : Plon.

MICHELET, J. (1889). *La Femme* [1859]. Calmann-Lévy.

MOLIERE, J. (1672). *Les femmes savantes*. Paris : Pocket.

MONTAIGNE, M. (1973) *Essais. Livre troisième*. Paris : Gallimard.

SENGHOR, L. S. (1956). *Chant d'ombre*. Paris : Seuil.

III. OUVRAGES THEORIQUES ET CRITIQUES

BADINTER, E. (1992). *XY, de l'identité masculine*. Paris: Editions Odile Jacob.

BARTHES, R. (1985). *L'aventure sémiologique*. Paris: Seuil.

BENVENISTE, E. (1974). *Problèmes de linguistique générale*. Collection TEL. Paris : Gallimard.

BOUGLE, C. & RAFFAULT, J. (1930). *Éléments de sociologie*. Paris : Alcan

BOURDIEU, P. (1998). *La Domination masculine*. Paris : Seuil.

CAZENAVE, O. (1996). *Femmes rebelles : naissance d'un nouveau roman africain au féminin*. Paris : L'Harmattan.

CHEVRIER, J. (1990). *La littérature africaine: Histoire et grands thèmes*. Paris: Hatier.

COENE, M. (2002). *Corps de femmes : sexualité et contrôle social*. Bruxelles : De Boeck.

DE BEAUVOIR, S. (1949). *Le deuxième sexe I: Les faits et les mythes*. Paris: Gallimard.

DE BEAUVOIR, S. (1949). *Le deuxième sexe II: L'expérience vécue*. Paris: Gallimard.

- DE BEAUVOIR, S. (1954). *Les mandarins*. Paris: Gallimard.
- DE BEAUVOIR, S. (1972). *Tout compte fait*. Paris: Gallimard.
- DESCARTES, R. (1637). *Discours de la méthode*. Paris : Charles Angot
- DERRIDA, J. (1967). *L'écriture et la différence*. Paris : Seuil.
- DIOUF, M. (2012). *Lire le(s) féminisme(s), origines – discours – critiques*. Paris : Harmattan.
- DURKHEIM, E. (1912). *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : Alcan.
- GENETTE, G. (1972). *Figures III*. Paris: Seuil.
- GREIMAS, A. J. (1966). *Sémantique Structurale*. Paris: Larousse.
- JAKOBSON, R. (1963). *Essai de linguistique générale*. Paris: Editions de Minuit.
- HERZBERGER-FOFANA, P. (2000) : *Littérature Féminine francophone d'Afrique noire*. Paris: Harmattan.
- LACHOWSKY, M. (2005). *Un temps pour les femmes*. Paris : Odile Jacob.
- LEINER W. (Ed.)(1984). *Onze études sur l'image de la femme dans la littérature française du dix-septième siècle*. Paris : Place.
- LEVI-STRAUSS, C. (1958). *Anthropologie structurale*. Paris : Plon.
- MAUNICK, J. E. (1976). *Africaines du temps jadis*. Paris : ABC, 75005.
- PROUDHON, P.-J. (1875). *La Pornocratie ou les femmes dans les temps modernes*. Paris : A. Lacroix et C^e, Editeurs.
- QUILLIEN, P.-J. (1994). *Dictionnaire politique de René Descartes*. Lille : Presses Universitaires de Lille.

SACOUM, M. (1965). *Tradition et modernisme en Afrique noire*. Paris : Seuil.

SARTRE, J. (1948). *Qu'est-ce qu'est la littérature?* Paris: Gallimard.

SAUSSURE, F. (1973). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.

SILVESTRE, R. (2002). *Culture générale manuel*. Troisième édition. Paris: Editions d'Organisation.

TANG, A.D. (Ed.). (2014). *L'œuvre romanesque de Leonora Miano: Fiction, mémoire et enjeux identitaires*. Paris : Harmattan.

WITTIG, M. (1969). *Les Guérillères*. Paris: Editions de minuit.

IV. ARTICLES

ASAAH, A.H. (2014). “La dialectique lutte/paix ou le rapport mère/fille dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano”, in *L'œuvre romanesque de Léonora Miano ; Fiction, mémoire et enjeux identitaires*. A. Delphine (dir.). Paris, Harmattan, pp.189-200.

BA, M. (1981). “Fonctions politiques des littératures africaines”, in *Écriture française dans le monde*, Vol. 3. no 5, p.6- 7.

COLLINI, M. (2012). “Le cri, le silence, la parole : la trilogie africaine de Léonora Miano”, In *Ponts-Ponti : Langues littératures civilisations des pays francophones*.

DE GOUGES, O. (1791). *Les Droits de la femme*.(24p.)

DESCARRIES, F. (2005). “ L'antiféminisme ‘ordinaire’”. *Recherches féministes*, vol. 18, n° 2, p. 137-151.

FRELAND, F.-X. (2004). *L'Africaine blanche* (1891-1986) : Germaine Le Goff, éducatrice mythique, Paris : Editions Autrement. (160p).

GALLIMORE, B. R. (1994). *De l'aliénation à la réappropriation du corps chez les romancières de l'Afrique noire francophone*. Notre Librairie, Nouvelles Ecritures Féminines, n°117 p.55.

JOURNET, N. (2000). L'école de Prague ou la naissance de la linguistique structurale. *Un siècle de sciences humaines*, in Sciences Humaines n°30, Hors-série , p.1-5.

KESTELOOT, L. (2001). La percée des femmes dans le roman de mœurs. *Histoire de la littérature Négro-africaine*. Paris: Karthala AUF.

KINDO SOUMANA, A. *D'un continent à l'autre : la littérature comme une arme du combat féminin*. Université Abdou Moumouni.

KLAGE, M. (2006). *Structuralisme et post-structuralisme*. Revue De Psychiatrie.

KOAGNE, B. Sémiologie appliquée à la littérature postcoloniale. L'hybridité dans *L'intérieur de la nuit* de Léonora Miano».

KOUASSI A. V. (2004). Des femmes chez Ahmadou Kourouma. Notre Librairie, n° 155-156, pp. 50-55.

NATIONS UNIES : Rapport de la quatrième conférence mondiale sur les femmes. Beijing, 4-15 septembre 1995.

NZESSE, L. (1991). Enonciation et modélisation du réel dans *Contours du jour qui vient* de Léonora Miano. Université de Dschang et Ecole normale supérieure de Yaoundé (Cameroun).

SOSSOU et KASSI-KRECOUM B. (dir.). *Un donsomana pour Kourouma*. Berlin: Wissenschaftlicher Verlag, pp. 39-47.

SPLETH, J. (2012): «Civil War and Woman's Place in Léonora Miano's *L'intérieur de la nuit* (Dark Heart of the Night)», in *Research in African Literatures*, Volume 43, Number 1, Spring 2012. Published by Indiana University Press. DOI: *10.1353/ral.2012.0024*.

UTE, G. (2004). "Concepts et controverses". *Gubin Eliane, et al., Le siècle des féminismes*, Paris, Les éditions de l'Atelier. p.48.

Interview with Birgit Pape-Thoma. "Léonora Miano: 'Pour créer une nouvelle Afrique, il nous faut accepter notre passé.'" *Afrik.com*. 29 Dec. 2006. Web. 30 May 2010.

V. DICTIONNAIRES

Encyclopédie Universalis

Le Grand Robert de la langue française (version 2.0 électronique).

Le Nouveau Larousse illustré (1898).

Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2009.

VI. THESES/ MEMOIRES

AJIBADE, G.O. 'is there no man with penis in this land? Eroticism and performance in yoruba nuptial songs' Department of African Languages and Literatures, Obafemi Awolowo University Ile-Ife, Osun State, NIGERIA *African Study Monographs*, 26(2): 99-113, August 2005 99.

AHMED, I.S.M. (2011). *L'image de la femme dans le roman d'Afrique Francophone à travers le thème de la polygamie*. Université de Khartoum, Soudan.

FOFANA S. (2006). *La réécriture des mythes et le combat des femmes pour leur libération : étude de Maïéto pour Zékia de Bohui Dali, de la guerre des femmes de Zadi Zaourou, de la révolte d'Affiba de Régina Taou et de Assemien Déhylé roi du Sanwi de Bernard Dadié*. Louisiana State University. U.S.

LEAROCH, B.A. (2006). *Les femmes et le savoir dans des romans d'écrivaines françaises et francophones*. Texas Tech University, U.S.

TANG, C.E. (2013). *Le malaise identitaire dans les romans de Ken Bugul, Leonora Miano et Abba Farhoud*. Université LAVAL, Québec, Canada.

VII. SITES INTERNETS

ASAAH, H. A. «La tradition matricentriste au service du radicalisme : l'image multidimensionnelle de la mère dans *Femme nue, femme noire*, de Calixthe Beyala». *Dalhousie French Studies*, Vol. 76 (Fall 2006), pp. 101-112. URL: <http://www.jstor.org/stable/40837751> .Accessed: 06/02/2014.

BALEGA, I. N. Z. : *l'image de la femme en Afrique Noire : cas de Les Soleil des indépendances, Une si longue lettre, et L'aventure ambiguë*- Université of Louisia. <http://www.Stoa.org>.

COLLIN, F. : «Féminisme – les théories, Encyclopaedia Universalis [en ligne], consultée le 24 mai 2015. URL : [http:// www.universalis.fr/encyclopedie/feminisme-les-theories/](http://www.universalis.fr/encyclopedie/feminisme-les-theories/).

FONTAINE, J. « Le Cercle linguistique de Prague au carrefour des cultures », *Revue germanique internationale* [En ligne], 1 | 1994, mis en ligne le 22 juin 2011, consulté le 14 juillet 2015. URL : <http://rgi.revues.org/440>.

GUILLEMETTE, L. et COSSETTE, J. (2006). « Déconstruction et différence », dans Louis Hébert (dir.), *Signo* [en ligne], Rimouski (Québec).

<http://www.signosemio.com/derrida/deconstruction-et-difference.asp>.

MALECOT, L. (2007). « Léonora Miano : 'Contours du jour qui vient: l'expérience, d'une génération'. » *Amina* 441 (janvier) : XL.

MIANO, L. (2010a). « J'écris dans l'écho des cultures qui m'habitent. » *L'orient littéraire* 19 janvier. <http://surlscordesduvent.blogspot.com/2010/02/leonora-miano-jecris-dans-lecho-des.html>.

MIANO, L. (2010b). « Mères et filles dans *Contours du jour qui vient*. » *Prix Carbet des lycéens en Martinique*.
<http://litteraturecaribeenne.blogspot.com/2010/07/commentaire.html>.

NGUETSE, M. J. : « *Approche stylistique de l'image de la femme dans le roman féminin francophone camerounais des années 2000* » consulté en Novembre 2012 du <http://aflit.arts.uwa.edu.au/>.

PAPE-THOMA, B. (2006). « Léonora Miano : 'Pour créer une nouvelle Afrique, il nous faut accepter le passé.' ». www.Afrik.com/article/10935.html.

RANGIRA, B. G. (2001) : « Écriture féministe ? Écriture féminine ? Les écrivaines francophones de l'Afrique subsaharienne face au regard du lecteur/critique » *Études françaises*, vol. 37, n° 2, 2001. DOI: 10.7202/009009ar. URI: <http://id.erudit.org/iderudit/009009ar>.

SOW, F. « Les femmes, le sexe de l'État et les enjeux du politique : l'exemple de la régionalisation au Sénégal », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 6 | 1997, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 03 juillet 2015.

<http://clio.revues.org/379> ; DOI : 10.4000/clio.379.

www.La-Philosophie.com.

SPLETH, J. 'Civil War and Woman's Place in Léonora Miano's *L'intérieur de la nuit* (Dark Heart of the Night). *Research in African Literatures*, Vol. 43, No. 1 (Spring 2012), pp. 89-100. Indiana University Press.

<http://www.jstor.org/stable/10.2979/reseafrilite.43.1.89>. Accessed: 14/02/2013 05:37.

Transnational, Transcultural Feminisms? Amma Darko's Response in "Beyond the Horizon" Author(s): MaryEllen (Ellie) Higgins Source: *Tulsa Studies in Women's Literature*, Vol. 25, No. 2 (Fall, 2006), pp. 307-322 Published by: University of Tulsa Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/20455284>. Accessed: 23/08/2013 13:57

www.nawey.net (Le féminisme en Côte D'Ivoire). Lu le 17 janvier 2014.

www.msafropolitan.com (Feminism has always existed in Africa). Lu le 29 Avril 2015

aflit.arts.uwa.edu.au/dakar_jeunes1.html.

<http://aflit.arts.uwa.edu.au/AMINAbeyala09.html>.

<http://www.leonoramiano.com/?page=biographie>, consulté le 17.03.2013 à 02:15.

<http://www.jstor.org/stable/25481070>, consulté le 14/02/2013 à 05:54.

<http://www.jstor.org/stable/40042583>, consulté le 14/02/2013 à 05:43.

<http://www.jstor.org/stable/10.2979/reseafrilite.43.1.89>, consulté le 14/02/2013 à 05:37.

<http://www.jstor.org/stable/40042583>, consulté le 14/02/2013 à 05:43.

<http://www.jstor.org/stable/10.2979/reseafrilite.43.1.89>, consulté le 14/02/2013 à 05:37.

http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html
consulté le 03/03/2013 à 05:14.

www.revue-analyses.org, vol. 5, n° 2, printemps 2010.

www.revue-relief.org.

http://www.toupie.org/Citations/Beauvoir_deuxieme_sexe.htm.

<http://littexpress.over-blog.net/article-leonora-miano-l-interieur-de-la-nuit-les-aubes-ecarlates-contours-du-jour-qui-vient-tels-des-astres-eteints-46790963.html>.

www.odilejacob.fr.

http://www.philo5.com/Mes%20lectures/Wittig_Guerilleres_1969.htm.

<http://muse.jhu.edu/journals/nef/summary/v025/25.2.yoassi.html>.

<http://www.universalis.fr>.

<http://id.erudit.org/iderudit/012421ar>.

http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/alfred_de_vigny/la_mort_du_loup.html.

http://www.fabula.org/actualites/un-donsomana-pour-kourouma_18792.php

<https://books.google.fr/books?isbn=3878088809>

<http://www.abibitumikasa.com/forums/archive/index.php/t-37328.html>

VIII. OUVRAGE GENERAL

Les Saintes Ecritures (Traduction du monde nouveau). Edition révisée de 1995.